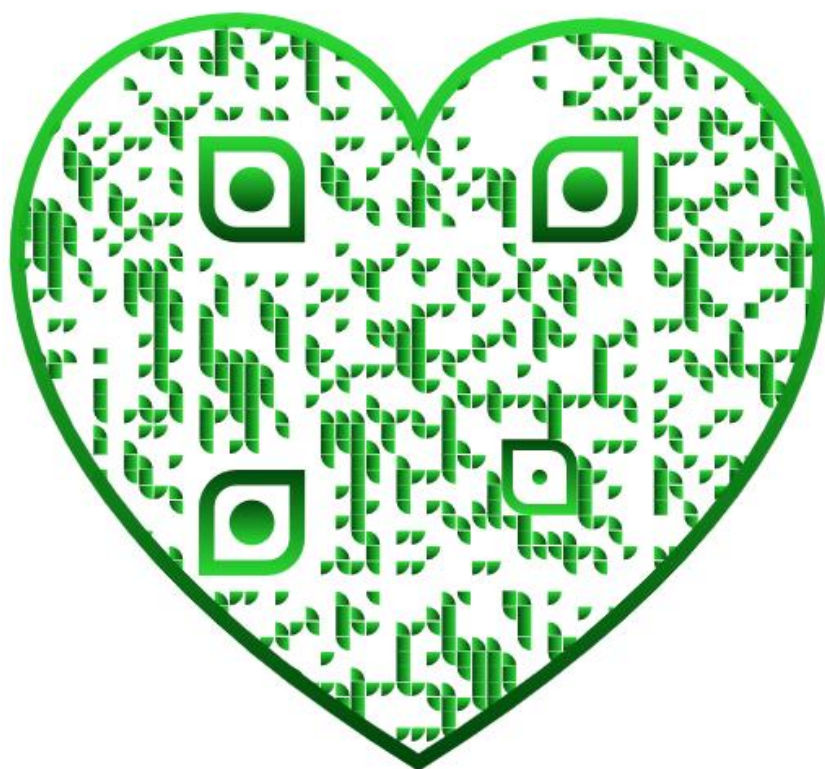


Stuart Kaminsky
Chico,
banco, bobo

grands détectives

10
18





Stuart Kaminsky Chico, banco, bobo

grands détectives

10

18



CHICO, BANCO, BOBO

PAR

STUART KAMINSKY

Traduit de l'américain
par Simone Hilling

**10
18**

« *Grands Détectives* »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
You Bet Your Life

© Stuart Kaminsky, 1978
© Simone Hilling, 1979 pour la traduction française
ISBN 2-264-02882-3

I

L'étroite jetée blanche s'enfonçait dans Biscayne Bay comme le doigt d'un squelette en décomposition. L'eau de mer qui déferlait depuis des années avait attaqué la peinture qui s'écaillait et les planches qui étaient molles sous les pas. À l'autre bout de la jetée un gros homme, assis ou accroupi – je n'aurais pas pu dire s'il avait une chaise sous lui parce qu'il portait une longue robe blanche en éponge qui le faisait ressembler à une balle de tennis détrempée. Il me tournait le dos, mais, en approchant, je distinguai une mince canne à pêche entre ses gros doigts boudinés. Il était immobile. Des nuages noirs filaient dans le ciel de l'après-midi, et la jetée branlante oscillait au rythme des vagues couronnées d'écume. Après l'avoir regardé une minute ou deux en butte aux attaques de tous les embruns de l'Atlantique, je m'éclaircis la gorge.

Le gros fut obligé de se retourner complètement pour me voir, car il n'y avait plus de séparation nette entre sa tête et son cou, si tant est qu'il en eût jamais existé une. Pour visage, un cercle brun et inexpressif, déformé par une cicatrice sombre qui lui barrait la figure à partir de l'oreille gauche. Il avait les yeux aussi noirs que la mer. Un cigare éteint pendait au coin de ses grosses lèvres. Il était presque chauve, mais le vent tiède chargé d'embruns ébouriffait les rares mèches qui lui restaient et qui se dressaient comiquement toutes droites au sommet de son crâne.

— Monsieur Capone, hurlai-je pour dominer le bruit du ressac, je m'appelle Toby Peters !

Les nuages formaient un filtre épais devant le soleil, mais Al Capone mit les gros doigts de sa main gauche en visière, comme si la lumière le faisait loucher, alors qu'il m'examinait en silence.

Je me retournai vers le point où la jetée touchait la terre, et je regardai celui qui m'avait conduit jusque-là. Il s'appelait Leonardo, et je me disais qu'il pourrait peut-être me donner une idée pour la conduite des opérations. Mais il resta immobile, bras croisés, attentif.

— Je suis détective privé, monsieur Capone...

Capone émit un bruit inarticulé, comme quelqu'un qui mastiquerait du sable.

— Je n'ai pas saisi ce que vous avez dit, déclarai-je en essuyant

l'eau dégoulinant sur mon front, un goût de sel dans la bouche.

Pour toute réponse, Capone me tourna le dos et se remit à pêcher. Je restai immobile une bonne minute ; les vagues et l'humidité de la Floride transformaient mon complet marron clair en un chiffon humide et noir. Un poisson, ou une sirène, mordit à la ligne de Capone, puis, plus rien. Capone réagit beaucoup trop tard, et, ferrant vivement, sortit sa ligne de l'eau. Rien au bout de l'hameçon. Il frappa l'eau trois ou quatre fois de sa canne, espérant peut-être fendre le crâne de l'innocent poisson.

— Salaud, grommela-t-il, en recommençant à pêcher sans appât.

On était en 1941 – le 19 février 1941 –, le monde bougeait vite, une guerre se préparait, et j'étais un détective privé riche d'un unique complet trempé et de cinquante-six dollars à la banque. Je m'imaginai que j'étais là pour l'éternité, condamné à regarder Al Capone pêcher sans appât, pendant que le sel de la mer s'infiltrerait lentement sous mon tricot de corps. À cette idée, je faillis m'endormir debout.

— Alors ? dit Capone sans se retourner.

— Un type m'a dit que vous pourriez peut-être m'aider, dis-je. Capone continua à regarder la mer.

— Il s'appelle Marty Maloney, Red Maloney. Il était à Alcatraz avec vous.

Capone ne dit rien. Je crus l'entendre grogner. Alors, je continuai.

— Je travaille pour la Metro Goldwyn Mayer, le studio de cinéma, sur une affaire où vous pourriez peut-être m'aider. Chico Marx a des ennuis de jeu et...

— Je me souviens de Red, dit Capone. Je n'oublie pas mes amis. On regardait la mer, tous les deux, et on voyait Oakland et les bateaux de pêche ; et je disais à Red que quand je sortirais, je me mettrais à pêcher et que personne ne pourrait jamais m'arrêter.

Capone leva les yeux vers le ciel, et vit deux nuages se séparer une ou deux secondes pour laisser passer le soleil.

— J'ai été en prison pendant... je ne sais pas... six ans peut-être. On a essayé de m'effacer à Alcatraz – avec un bout de tuyau. Une fois, un pourri de Texan m'a planté des ciseaux dans le dos. Je me suis presque cassé le bras à les retirer. Red et d'autres amis se sont occupés de lui quand il est sorti de cabane. Vous dites que vous connaissez Red ?

Cette fois, il se retourna et me regarda ; et ses yeux se perdirent dans le vague comme s'il attendait une inspiration. On écoutait

l'océan battre la jetée. Soupçonneux, les yeux d'Al Capone allaient alternativement de Leonardo, à quinze mètres de nous et toujours bras croisés, à la route, quarante mètres plus loin, où était garée une voiture de police de Dade County. Un homme en uniforme était appuyé contre une portière.

— Vous êtes flic ? dit Capone, regardant le flic de la voiture.

— Non, dis-je. Je suis détective privé. Je ne m'entends pas avec les flics.

— Bien, ça, dit Capone en ramenant les yeux sur moi. Allez-y. Racontez votre histoire.

Je desserrai ma cravate qui m'étranglait lentement à mesure qu'elle s'imbibait d'eau de mer, et je m'accroupis pour soulager mon dos douloureux et pour me mettre au niveau de Capone.

— Chico Marx est l'un des Marx Brothers, dis-je, ignorant s'il allait montrer les dents parce que j'énonçais l'évidence ou s'il allait absorber le renseignement comme une information d'importance.

— L'Italien, dit Capone à voix basse, en hochant la tête d'un air entendu. Ça me fait ni chaud ni froid. J'suis pas italien. Je suis né ici, dans ce pays, à Brooklyn.

— Exact, dis-je.

Quelque chose n'allait pas chez Grand Al. J'avais lu dans les journaux, quelque trois ans plus tôt, peu avant sa libération, que Jack Guzik était allé le voir en prison et avait déclaré à la presse que le Grand Al était « complètement dingue ». Les journaux avaient remarqué qu'Al n'était pas le premier à devenir dingue à Alcatraz. Je ne savais pas qu'on pouvait être encore complètement dingue deux ans après être sorti de cabane, mais l'Al Capone que j'avais devant moi n'était pas l'homme qui avait fait la loi à Chicago par l'argent et la mitraillette. Je décidai de me lancer dans mon histoire, de la raconter au plus vite, et de partir en vitesse pour enfiler des vêtements secs.

— Il y a quinze jours, commençai-je, Chico Marx travaillait à Las Vegas, il dirigeait un orchestre. Il a reçu un coup de fil de Chicago. Un certain Gino. Pas de nom de famille. Parlant comme si Chico devait le connaître. Ce Gino a dit que Marx lui devait cent vingt briques qu'il avait perdues au jeu à Chicago et à Cicero à Noël. Marx a pensé que c'était un gag et a raccroché. Il n'était pas allé à Chicago à Noël. Il était assez occupé à perdre son pognon à Las Vegas sans aller faire du tourisme. Mais Gino l'a rappelé, lui a dit que ce n'était pas une blague, et qu'il ferait bien d'abouler le fric. Deux jours plus tard, Marx a reçu par la poste une boîte avec une oreille dedans et un mot pas tellement drôle lui disant de se grouiller de payer, sinon ses frères recevraient dans une boîte ses

doigts qui jouaient si bien du piano.

— Ses frères ? dit Capone.

— Les Marx Brothers.

— Ouais, dit Capone. Je les ai eus une fois au Club de Cicero.

Il regarda dans la direction approximative de Cicero.

— J'ai eu tous les grands – les chanteurs et les comiques juifs. Cantor, Jessel, Sophie Tucker, les Ritz Brothers. Je ne savais pas pourquoi on les trouvait drôles, les Ritz Brothers, mais je leur ai quand même donné de belles montres. Cantor a fait le mariolle en parlant de danser avec des bottes en ciment, mais je lui ai quand même donné une montre aussi. J'ai fait des cadeaux à des tas de gens qui ont oublié.

Je hochai la tête et repris mon histoire.

— Enfin, Chico Marx joue beaucoup et perd beaucoup, mais il dit que cette histoire, c'est du bidon. Et que même si c'était vrai, il n'a pas 120 000 dollars en ce moment. Il n'a pas envie qu'on l'envoie à ses frères par la poste, entier ou en morceaux, mais il ne veut pas emprunter d'argent pour quelque chose qu'il ne doit pas. Je voudrais retrouver ce Gino et lui demander pourquoi il veut la peau de Marx. Il doit y avoir erreur. Pouvez-vous m'aider ?

Je passai beaucoup de choses sous silence, comme le désir de Louis B. Mayer⁽¹⁾ d'éviter aux Marx Brothers une mauvaise publicité. Mayer n'aimait pas les Marx Brothers. Il les trouvait aussi marrants que Capone trouvait marrants Cantor et les Ritz Brothers. Mais *Passagers clandestins* était sorti et marchait bien et les Marx devaient encore un film à la Metro. Mayer voulait commencer le tournage avec trois frères, pas deux. Il ne pensait pas que les Marx avaient beaucoup d'avenir au box-office si Chico rencontrait un surin ou une balle sur son chemin.

Capone branlait du chef d'un air compréhensif.

— Je suis un bon citoyen, dit-il enfin, s'arrachant à la contemplation de La Mecque de Cicero. Vous pouvez vérifier auprès du colonel McCormick, le propriétaire du *Chicago Tribune*. Quand ses journalistes ont fait grève et que personne n'y pouvait rien, c'est moi qui ai tout arrangé. Sans moi, il n'y aurait pas eu de journaux pendant des jours, peut-être des semaines. J'ai même fait des trucs pour les Fédéraux.

— Et... ? m'enquis-je.

— Je connais pas de Gino, dit Capone. Enfin, j'en connais des tas, mais il y a trop longtemps que je suis retiré des affaires. Je n'ai pas vu d'amis à Alcatraz. Pas de lettres. J'ai perdu le contact. Le temps a passé.

Il leva la main gauche pour montrer les choses qui passaient, puis la posa sur la cicatrice de sa joue gauche. Son médius en suivit le sillon tandis qu'il continuait à mâchonner son cigare.

Il toussa ou soupira, retira son cigare de la bouche et cracha dans l'eau.

— *Pace, pace, mio Dio*, dit doucement Capone. *Cruda sventura m'astringe, ahime, a languir. Come il di primo da tant'anni dura profondo il mio soffrir.*

Capone leva les yeux vers moi.

— C'est de l'italien.

— C'est bien ce que je pensais, dis-je.

— C'est de Verdi, *La Forza del Destino*, expliqua-t-il. Ça veut dire « La paix, la paix, mon Dieu, donnez-moi la paix. Le malheur m'impose l'oisiveté. Grande est ma douleur ». C'est beau, hein ?

— C'est beau, dis-je.

Capone cracha un autre bout de cigare dans l'Atlantique.

— Allez à Chicago, grogna-t-il. Trouvez mon frère Ralph, ou Nitti, ou Guzik, ou le maire. Il m'est redevable. Je l'ai fait élire. Dites-leur que vous êtes O.K. Ils peuvent m'appeler pour vérifier. Ils trouveront ce Gino.

— Merci, dis-je en me levant et en me demandant ce que je pourrais bien faire du renseignement.

— Si vous voyez Red, dit Capone en baissant la voix, dites-lui que Snorky lui donne le bonjour. Compris ?

— Snorky lui donne le bonjour. Compris.

— Bon, ajouta Capone, pointant sur moi un doigt boudiné. Bon. Vous savez que j'ai appris à jouer du banjo à Alcatraz ? Red se le rappelle. J'ai écrit une chanson pour ma mère.

Son gros corps se raidit soudain sous sa robe et frissonna. Je crois que c'était de rage, mais je n'en suis pas sûr car il avait détourné la tête. Il jeta sa ligne dans l'eau et se remit à regarder les vagues. L'entretien était terminé. C'était évident.

Je possédais quelque chose qui pourrait peut-être me servir, le nom d'Al Capone, mais je ne savais pas ce qu'il valait encore. Et en plus j'étais trempé. Mon plan, c'était de trouver un hôtel, de me changer, et de remettre les décisions à plus tard.

Je repartis en chancelant sur la jetée branlante et rejoignis Leonardo. Il ressemblait à une pyramide renversée – jambes minces et buste large. Il ne valait sûrement pas grand-chose à la course, mais ses bras et ses épaules devaient écraser comme une coquille d'œuf tout ce qu'il arrivait à rattraper. Et s'il ne pouvait pas rattraper ce qu'il poursuivait, le pistolet qui gonflait sa veste

devait l'aider à compenser la distance. On ne voyait pas de dents dans son visage basané. Il ouvrait à peine la bouche en parlant. Au sommet du crâne, il avait une rondelle bien nette de cheveux blancs et d'aspect artificiel, comme découpée au chalumeau. Je me demandai pourquoi, sans avoir la moindre intention de lui poser la question.

— Vous l'avez entendu ? demandai-je, jetant un coup d'œil sur la maison à notre gauche tout en marchant vers la voiture de police à l'arrêt.

La maison était grande, blanche et en bois. Ce n'était pas un château. On longea une piscine au milieu de laquelle se balançait une espèce de bouée de sauvetage.

— Ralph, le frère d'Al, a acheté cette cabane pendant qu'Al était au trou, m'informa Leonardo. Cinquante briques. Je crois que Big Al n'a pas un rond à lui.

Je répétais ma question :

— Vous avez entendu ce qu'on a dit, là-bas ?

Leonardo grogna, puis il parla à voix basse. Nous étions assez éloignés du rivage pour ne plus être dérangés par les vagues.

— Entendre, c'est mon boulot. Quand Al dit quelque chose, c'est toujours bon pour celui qui l'entend, c'est sûr.

Nous étions à une douzaine de mètres de la route. De sa main ouverte, Leonardo appliqua une puissante claque sur le tronc d'un palmier. Je présumai que c'était sa façon à lui de communier avec la nature et d'exprimer sa joie de vivre. Moi, je ne communie jamais avec la nature. Ça ne me mène à rien et ça me donne mal dans le dos. Leonardo continuait à marcher. Moi, je pataugeais.

— Et si Al avait dit quelque chose d'embarrassant ?

— Il y en a à qui je donne un avertissement. Vous, vous ne l'accepteriez pas.

Je fais un mètre soixante-douze et soixante-quinze kilos quand je suis trempé des pieds à la tête, ce qui était le cas à ce moment. J'avais le visage doux à douze ans, mais il avait graduellement viré au semi-venimeux avec l'âge. Mon nez s'était aplati à la suite de trop nombreux chocs contre un frère devenu flic, et mes cicatrices professionnelles couraient, et courent toujours, de mes orteils à mon front. Leonardo trouvait que j'avais l'air d'un dur. Je ne suis qu'un tas de cicatrices et d'os, expérimentalement recollés par un toubib débutant de Los Angeles du nom de Parry. Leonardo aurait pu prendre le risque de me donner un avertissement. Mais il avait raison. Ça m'aurait sûrement déplu.

Je regardai droit devant moi en arrivant à la route.

— Vous le connaissez, ce gars dont je parlais ? Ce Gino ? dis-je avec un grand sourire.

— Non, dit Leonardo, lorgnant le flic qui attendait.

Le flic le lorgna en retour derrière des lunettes de soleil bleues.

— Ça fait un an que je suis là. Comme Al, j'ai un peu perdu le contact.

Leonardo haussa les épaules et retourna vers la jetée. Je regardai une dernière fois « Snorky » Capone. Tourné vers la mer, il avait l'air d'un bonhomme de neige en train de fondre. Je traversai la route et montai dans la voiture du flic.

Le flic monta aussi et ajusta son chapeau de shérif avec la bride sur la nuque, comme Black Jack Pershing. Il ne savait pas que je savais qu'il était presque chauve. Je l'avais vu se découvrir en marchant avec Leonardo. Ça me donnait un renseignement secret et parfaitement inutile. Son uniforme marron bien ajusté n'avait pas un faux pli, pas même un soupçon de faux pli. S'il avait retiré ses chaussures marron luisantes comme des miroirs, on aurait trouvé dessous des chaussettes sur mesure et inodores. La voiture était aussi impeccable que lui. J'étais sûr qu'il détestait se servir de son pistolet parce que ça salissait le canon. Il avait un sourire stéréotypé aux lèvres, mais ce qui le faisait sourire n'appartenait qu'à lui seul, et il ne semblait pas avoir l'intention de le partager avec moi.

— Simmons, dis-je tandis qu'il démarrait.

J'avais astucieusement déduit son nom de la plaque d'argent qu'il portait au-dessus de la poche gauche de sa chemise.

— Simmons, cet homme est complètement dingue. Vous auriez pu...

— Non, il n'est pas dingue, dit Simmons, poussant sa Dodge pour doubler un camion de pastèques et filant à toute allure sur une route bordée d'arbres verts et fatigués, ployant sous le poids de feuilles énormes.

Louis Garner Simmons avait la voix traînante du Sud à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer.

— Capone a la vérole, le mal français, la syphilis, comme vous voudrez. Ça lui ronge le cerveau.

Ce n'était pas de son propre chef que Simmons m'avait emmené voir Capone. L'ordre était venu d'un capitaine qui en avait reçu l'ordre d'un politicien du coin, qui avait reçu un coup de fil d'un avocat de Miami qui travaillait de temps en temps pour la M.G.M. Ce qui mettait Simmons tout en fin de parcours, et il était furieux. Il était sans doute aussi propre en pensées, en paroles et en actions

qu'en uniforme, et l'idée d'accompagner quelqu'un qui voulait parler à Capone ne lui plaisait pas du tout.

Simmons me lança un regard en coin sans tourner la tête. Ce qu'il vit ne lui plut pas – un Californien décomposé en train de dégorger son eau sur son siège impeccable. J'étais un souillon dont il voulait se débarrasser. Il poussa le moteur et on bondit de l'avant, cent dix à l'heure.

— Ça fait des années que Capone a attrapé la syphilis, dit-il. C'est dans son dossier. Il le savait sans doute, mais il avait peur de la prise de sang pour le test. C'est la vérité vraie. Incroyable, hein ? Voilà un salaud qui a tué des hommes comme des mouches, qui a reçu lui-même des balles et des coups de couteau, et dont le cerveau tourne en sauce blanche parce qu'il a peur d'une piqûre. On lui a finalement fait les analyses à Alcatraz un jour où il est tombé dans les pommes. Mais il était trop tard pour faire grand-chose. Il y a un médecin de New York qui vient ici tous les mois pour lui administrer un nouveau médicament, de la pénicilline, mais ce gros contribuable est mourant.

Il exultait tellement à l'idée de Capone mourant qu'il évita de justesse une vieille dame se traînant à vingt-cinq à l'heure dans une antique Ford. Nous étions sur une étroite langue de terre, avec l'Atlantique sur notre gauche, et Biscayne Bay sur notre droite.

— Pourquoi tant se presser ? dis-je, me retenant d'une main au pare-brise et de l'autre à la poignée de la porte.

— Il faut que je vous amène au train, dit-il.

Tendant le bras pour enlever ma main du pare-brise, il essuya l'empreinte avec un chiffon tiré de sa poche. Même son chiffon n'était pas froissé.

— Vous pouvez attraper le *City of Miami* à 5 h 25, et être à Chicago à 21 h 55 demain soir, reprit-il.

Mon sac de voyage était encore sur la banquette arrière. Je n'avais même pas eu le temps le matin d'aller me réserver une chambre à l'hôtel à la descente de mon avion d'Atlanta.

— Je pensais rester ici quelques jours, dis-je.

Il fit la moue, fit non de la tête et dit :

— Ça ne vous plairait pas.

Avant que j'aie pu concocter un commentaire, il brancha la radio, volume maximum. Au lieu d'appels de police, on entendit « Frénésie » d'Artie Shaw. Le reste du voyage fut sans histoire, si on excepte le gosse à bicyclette qu'on faillit occire sur Biscayne Boulevard, et les deux femmes enceintes qui dégagèrent précipitamment la voie quand on tourna sur les chapeaux de roue

dans la Deuxième Rue. La clarinette d'Artie Shaw semblait s'accorder à l'action. Je vis approcher ce qui me sembla une gare, alors je me raidis, sans toucher au pare-brise.

Simmons passa le bras derrière lui pour prendre ma valise, la souleva sans effort, la lâcha sur mes genoux, et se pencha devant moi pour m'ouvrir la portière en même temps qu'il s'arrêtait.

— Dois-je comprendre que vous ne voulez pas que je vous envoie des cartes postales ? dis-je.

— Bon voyage, répliqua-t-il en souriant de toutes ses dents. J'ai l'impression qu'on va vous attendre à Chicago.

Il prononçait Chi-ca-go, avec autant de mépris que pouvait en exprimer sa voix traînante et sirupeuse. Je descendis. Il descendit aussi et m'emboîta le pas, mais d'assez loin pour que je ne puisse pas reprendre la conversation. Une fois dans la gare, il s'appuya contre un mur après en avoir vérifié la propreté. Je pris mon billet.

L'homme du guichet me conseilla de me dépêcher, ce que je fis, laissant derrière moi une traînée d'empreintes de pieds entourées de petites flaques. Le *City of Miami* lâchait de la vapeur, et s'ébranla d'une secousse comme je sautais sur le marchepied. Simmons était sur le quai, bras croisés, s'assurant que je ne redescendrais pas. J'avais passé moins de six heures dans la capitale mondiale du soleil et des plaisirs.

Au lieu de me diriger vers un siège que j'aurais trempé et rendu inutilisable pour les vingt-quatre heures à venir, j'allai vers les toilettes en oscillant au rythme de la marche du train, et j'enfilai mon unique pantalon de rechange. Il était froissé aux genoux, à l'endroit du cintre. Le pli ne voulait pas disparaître.

Je suspendis mon complet sur le cintre et ouvris la fenêtre pour le faire sécher aussi vite que possible. Il serait peut-être un peu raide, mais encore portable.

Un coup d'œil à l'extérieur m'apprit que nous traversions un patelin nommé Hollywood. Un instant je crus être devenu le jouet du temps, ou que j'avais reçu un coup de trop sur la tête. Puis je décidai qu'il devait exister deux Hollywood. Celui de Floride était une petite bourgade qu'on traversa en moins de six secondes.

Un type bedonnant en complet de tweed, gilet, et barbe grisonnante entra dans les toilettes en fredonnant. Il me regarda, et décida de ne plus fredonner et de vider les lieux. Je me regardai dans la glace pour voir ce qui l'avait effrayé, et je vis. Mes cheveux ébouriffés retombaient sur mes yeux injectés de sang, et je serrais les dents.

Je me passai la main dans les cheveux, je me lavai les yeux à l'eau froide et je persuadai mes mâchoires de se détendre. L'eau se

mit à valser dans le lavabo quand le train prit de la vitesse. Le temps de traverser Fort Lauderdale, dix minutes plus tard, j'en avais marre. Je laissai mon complet suspendu à son cintre et je mis le cap sur le wagon-restaurant. Une petite fleur rouge cahotait dans un vase en verre sur la table à laquelle me conduisit le maître d'hôtel. Deux grosses dames, affligées de cet accent du Sud que j'aime tant, dînaient en face de moi, et parlaient des enfants de Corine. Je fis de mon mieux pour ne pas écouter, mais je découvris quand même que les enfants de Corine manquaient de respect et qu'Andy aurait dû les corriger à coups de bâton. Les autres dîneurs le découvrirent en même temps que moi. La grosse dame qui avait proposé le bâton me regarda. J'acquiesçai de la tête à ce châtiment corporel pour enfants, tout en mordant une grosse bouchée d'un sandwich au thon et en regardant un lac par la fenêtre. Un alligator émergea d'un long mouvement glissant. Je n'avais encore jamais vu d'alligator. Je n'avais jamais trouvé un bout de bois dans un sandwich au thon non plus, mais j'en trouvai un à cet instant, que je recrachai sous le regard dégoûté de la grosse. À West Palm Beach, les deux dames attaquaient vaillamment leur pêche Melba, et je grignotais des pommes chips ramollies et buvais une bière tout en cherchant d'autres alligators dans le soleil couchant. Je n'en vis plus. J'aurais plutôt dû réfléchir à l'endroit où j'allais et à ce que je ferais en y arrivant.

À Fort Pierce, mon complet était sec et légèrement raide. Je le rapportai jusqu'à mon siège sur son cintre tandis que le soleil se couchait et que le Florida East Coast Railway traversait New Smyrna Beach. Quand Louis Garner Simmons m'avait éjecté de Miami, je m'étais conduit comme un radin et j'avais pris une place de seconde, bien que le voyage fût payé par Louis B. Mayer. Ce que c'est que l'habitude. J'étais assis à côté d'une des grosses dames du wagon-restaurant. Elle me considéra à travers ses doubles foyers tandis que nous traversions Daytona Beach, puis revint au livre posé sur ce qui lui restait de jambes.

Je jetai un coup d'œil sur le livre par-dessus son épaule, exploit considérable étant donné la taille de ladite épaule.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un coup de coude dans le ventre ? dit-elle, exprimant ainsi subtilement son avis sur cette indiscretion, d'une voix suffisamment forte pour qu'on l'entende de Miami malgré le bruit du train.

Ses yeux n'avaient pas quitté la page. Puis elle me regarda bien en face. C'était manifestement le début d'une belle amitié, d'une idylle de sleeping.

— Non, merci, dis-je.

Son livre, c'était *Les Raisins de la colère*. Je ne l'avais pas lu, mais j'avais vu le film. Je décidai de cimenter notre amitié.

— À la fin, Tom Joad s'inscrit chez les Cocos, murmurai-je.

La grosse projeta son coude en arrière avec un grognement puissant, et m'atteignit à l'épaule. Le contrôleur, qui semblait assez vieux pour avoir été le complice de John Wilkes Booth, arriva en courant dans le couloir. D'un côté, sa lèvre se retroussait en un rictus douloureux, et il levait sa pince à poinçonner comme une arme.

— Que se passe-t-il ici ? dit-il, exprimant clairement que la femme et lui appartenaient à la même tribu.

Ils avaient l'avantage du nombre. Si je résistais, peut-être que quatre membres du Ku Klux Klan en cagoules allaient sortir du wagon des bagages pour me piétiner à mort.

Avant que personne eût le temps de répondre, la grosse me décocha un coup dans le cou avec un deuxième livre. Tout le wagon se leva pour regarder, et un nourrisson se mit à hurler. Je jurerais qu'il hurlait avec l'accent du Sud.

— Écoutez-moi bien, mon garçon, soupira le contrôleur. Faites pas le mariole, nous ne voulons pas d'ennuis de la part de gens de votre espèce.

La grosse tenta de me frapper à nouveau de son bras boudiné, mais je reculai.

— Il m'embête, dit-elle. Il m'insulte.

— C'est vrai ? dit le contrôleur.

— Non, dis-je, mais...

— Suivez-moi, dit-il en repartant dans le couloir.

J'attrapai ma valise et ramassai le livre que la grosse m'avait jeté à la tête. C'était un roman d'Agatha Christie, *La Maison du péril*. Celui-là, je l'avais lu.

Je pris mon complet et, par-dessus le bras tendu du contrôleur armé de sa pince à poinçonner, je me penchai vers la grosse.

— Désolé, Ma'am, murmurai-je avec un sourire qui ressemblait à une grimace, mais c'est la fille qui a fait le coup. Elle a tout machiné pour avoir l'air de la victime.

Le livre me revint dessus tandis que je m'engageais dans le couloir, escorté par le contrôleur et des douzaines d'yeux. J'entendis le froissement des pages quand Hercule Poirot atterrit sur le mur.

Personne ne me fit de croche-pied au cours de ma tentative pour rester à la hauteur du vieux contrôleur. J'avais de quoi être fier. Un flic du Sud m'avait éjecté de Miami, et je m'étais vengé du

Sud en bataillant avec une Belle rebondie du rail. Peut-être que si le Sud avait assez de grosses, et que j'aie le temps de les provoquer, je pourrais finalement retrouver ma confiance en moi et détruire l'Union.

Deux wagons plus loin, le vieux contrôleur s'arrêta et enfonça fermement sa casquette bleue sur ses yeux pour montrer qu'il ne plaisantait pas. Son visage de grand-père était tout sillonné de rides de colère.

— Je ne sais pas ce que vous avez dit ou fait, fiston, mais elle ne l'a pas volé. Elle n'arrête pas de faire taire les gosses et de faire des remarques à haute voix sur tout le monde. Venez. Je vous paye une bière, et vous pourrez passer le reste du voyage sur ces deux sièges vides où vous avez de la place pour vous étendre un peu.

Son accent était doux et chaleureux, bien que l'âge ait rendu sa voix un peu rauque, et je me dis que ce son pouvait être agréable.

Il tint parole, et, avec deux bières dans l'estomac, j'étais presque endormi quand on arriva à Jacksonville. La plupart des lumières du wagon étaient éteintes ; il était près de minuit. Par la fenêtre, je vis deux personnes monter, dont un môme décharné en veste orange qui regarda les fenêtres. J'eus l'impression que ses yeux s'arrêtaient sur moi. C'étaient les yeux vitreux d'un ivrogne, d'un camé, d'un voyou, ou des trois à la fois. Je le regardai parce qu'il n'avait pas de bagages, puis je l'oubliai. L'arrêt de dix minutes et les secousses du train m'endormirent.

Je rêvai que je travaillais pour Al Capone. Il y avait une réception, et mon boulot consistait à surveiller les manteaux et les bijoux des invités. Ils se mirent à empiler manteaux et bijoux sur un lit dans une petite chambre. Les invités n'arrêtaient pas d'arriver. Mon ex-femme, Anne, entra avec George Raft et fit celle qui ne me connaissait pas. Jusque-là, ça ressemblait assez à la vie. Puis Koko le Clown arriva à la réception. Koko a souvent la vedette dans mes rêves. J'étais certain, aussi, que nous étions à Cincinnati. Je rêve beaucoup de Cincinnati, bien que je n'y sois jamais allé. J'ai en tête un plan très précis de Cincinnati, sorti de mes rêves.

Je me souviens d'avoir pensé que mon rêve était idiot, mais il ne s'en arrêta pas pour autant. Manteaux, fourrures et vêtements continuaient à s'amonceler. Je n'avais plus de place, et la montagne de fringues menaçait de s'écrouler, m'ensevelissant sous elle. Je paniquais et sortais mon pistolet pour tirer sur le tas, mais la voix d'Al Capone retentissait. « C'est comme ça que tu bosses pour ton copain Snorky ? » grognait-il. Je tendais la main et lui demandais de me tirer de là avant que je me noie dans la fortune

des autres. À la place, il m'envoyait les Marx Brothers, un plombier, une manucure et deux plateaux de bouffe. Je me plaignais de souffrir du dos, et tentais de me souvenir de mes bonnes actions. « Ça ne me fait ni chaud ni froid, disait Capone. Je suis mourant. Mais je veux bien te léguer mes cicatrices. »

Je lui disais que je ne voulais pas de ses cicatrices, que j'en avais des tas bien à moi. Il éclatait de rire, et je me réveillai avec un torticolis tandis que le train entraît à Birmingham, Alabama, à huit heures huit du matin. J'avais la bouche sèche, et le visage râpeux comme une brosse à dents. Assis à côté de moi près de la fenêtre, il y avait le jeune homme maigre en veste orange monté à Jacksonville sans valise. Il avait le menton dans la main et détournait le visage, de sorte que je ne voyais pas ses yeux. Tout ce que je voyais, c'étaient ses cheveux blonds délavés et son cou de poulet. Je dis :

— Bonjour.

Il ne répondit pas. J'inclinai le dossier de mon siège, fermai les yeux et essayai de réfléchir. Sans résultat, alors j'allai aux toilettes, je me rasai, me lavai les dents, puis me rendis au wagon-restaurant où je mangeai deux bols de céréales – l'un de Quaker Rice, l'autre de Wheaties. Quand je revins à ma place, le jeune homme n'avait pas bougé. Ou bien quelqu'un l'avait recouvert d'une laque à séchage rapide, ou bien c'était un yogi, ou bien il était mort. D'ailleurs, je m'en foutais. Vers le début de la soirée, mon dos toujours délicat commençait à protester de la trop longue station assise, et j'avais mis au point un plan génial – j'allais faire ce que Capone m'avait suggéré. J'essayerais de trouver Ralph Capone, Nitti ou Guzik. Je me servirais du nom d'Al en espérant qu'ils m'aideraient.

Satisfait de ces efforts cérébraux, et d'une humeur aimable, je demandai au jeune gars s'il allait dîner. Il n'avait pas bougé au déjeuner. Il grogna quelque chose et ne bougea pas. J'allai au wagon-restaurant où je m'absorbai dans la dégustation d'un steak aux carottes jusqu'au moment où on entra en gare d'Indianapolis et où je regardai par la fenêtre. Le jeune blond en veste orange était debout sur le quai, ce qui me convenait parfaitement. Ce qui me convenait moins, en revanche, c'est qu'il avait ma valise à la main. Je cherchai mon portefeuille pour jeter deux dollars sur la table, mais il avait disparu. Le serveur cria :

— Attendez !

Mais je n'attendis pas. Le jeune gars ne m'avait pas vu. Il devait croire que j'étais toujours assis devant un steak que je ne pourrais pas payer. Je sautai sur le quai, dans la fumée du train qui me

dissimulait quelque peu. Je sentis qu'il faisait froid, mais je n'y fis pas attention. Je cherchai mon homme. Je le repérai plus loin sur le quai. Me faulant vers lui à travers les voyageurs, je passai devant le wagon-restaurant. Le serveur tapait sur la vitre en me montrant du doigt, faisant un tel boucan que tout le monde me regarda, y compris mon voleur de valise. Il me repéra et se mit à courir. Il avait environ vingt ans de moins que moi et quinze mètres d'avance, mais il n'était pas en forme et il portait une valise contenant quelques objets assez lourds, dont un .38 automatique. Mal au dos ou pas, je le rattrapai en trente mètres au moment où il heurta une femme qui portait un enfant de deux ans.

La femme tomba mais sans lâcher le gosse, et je bondis, frappant le jeune gars aux reins. J'étais sur son dos, et je lui cognais le visage sur le sol. La femme à l'enfant s'assit et se mit à hurler, mais je ne frappai qu'une seule fois le voleur à la tête, et, malgré le sang qui coulait, je savais qu'il n'avait rien de plus grave que le nez cassé. Je le retournai sur le dos, récupérai mon portefeuille dans sa veste et ma valise.

J'avais quelques questions à lui poser, et, en m'asseyant sur sa poitrine, je savais qu'il y répondrait. Je voulais savoir s'il s'agissait d'une coïncidence ou si quelqu'un m'avait donné. Et si oui, qui et pourquoi. Mais deux choses me firent changer d'avis. Le *City of Miami* s'ébranlait, et, sur le quai, à environ dix voitures de moi, un mec accompagné d'un flic se hâtait vers nous. Je me relevai en vitesse, ma valise à la main, et fourrai mon portefeuille dans ma poche. J'enjambai la dame assise par terre. Son gosse me sourit, et je lui souris aussi. Ce sourire l'acheva ; il se mit à pleurer. Je remontai dans le train d'un saut qui me déchira le dos.

Je me penchai douloureusement et vis le flic s'arrêter près du voyou ensanglanté et l'aider à se relever. Je ne pensais pas qu'il dirait grand-chose. Il avait probablement un casier judiciaire, et il aurait sans doute pas mal d'explications à donner s'il essayait de me faire coïncider. Je cherchai un comprimé dans ma valise, et je revins au wagon-restaurant en boitillant. Il n'y avait pas d'eau sur la table. Je sortis la fleur de son vase et avalai mon calmant avec l'eau des fleurs. Elle avait un goût de verdure.

— On a essayé de me voler ma valise, expliquai-je au serveur en lui tendant un billet de cinq dollars.

Il l'empocha, me demanda si tout allait bien et me tourna le dos.

Je passai le reste du voyage sur mon siège à m'occuper de mes affaires. On arriva à Chicago à dix heures précises. Les fenêtres étaient couvertes de givre, et je vis des monticules de neige à

travers le coin de vitre que j'avais essuyé du coude. J'enfilai mon veston bien qu'il n'allât pas avec mon pantalon. Si personne ne m'invitait à une soirée présidentielle, ça pourrait aller. Je remerciai le vieux contrôleur, et je suivis un Noir en gros pardessus. Je descendis sur le quai, accueilli par une bourrasque d'air glacial. Il faisait nuit, mais la gare était bien éclairée, et les lumières révélaient de nombreux tas de neige sale. C'était la première fois que je voyais de la neige d'aussi près. J'en avais déjà vu en montagne, mais jamais d'assez près pour la toucher. Je ne m'arrêtai pas pour la toucher. Le froid me coupa en deux, et, pour me souhaiter bonne chance, me poussa violemment dans le dos. Puis il me fit grincer des dents comme un clou sur une vitre. Je passai près de gens emmitouflés jusqu'aux yeux contre ce froid polaire. Piquant un sprint pour contourner un groupe de filles complètement dingues qui chantaient, j'atteignis une porte qui rayonnait de chaleur, avec promesse de café à l'intérieur. Une main me saisit par la manche.

— Peters ? dit une voix caverneuse, assurée comme le jugement dernier.

Le type qui me tenait avait dans les cinquante ans, et le visage taillé à coups de serpe. Il avait le nez rouge, mais impossible de savoir si c'était le froid, l'alcool ou les deux. Il portait un pardessus et un chapeau, mais pas d'écharpe, et son pardessus n'était pas boutonné. Il semblait traiter le froid par le mépris. Sa poigne était ferme et vindicative, mais son sourire était doux et indulgent, comme s'il avait tout vu et que mon cas ne l'étonnât pas. Une autre main me saisit l'autre bras, et je me retournai pour voir à qui elle appartenait. C'était un jeune flic bien planté, en casquette et manteau bleu marine. Il ne souriait pas. Il avait l'air malheureux, gelé et furieux. Je me dis que le petit voyou d'Indianapolis essayait de me faire coïncider et qu'un coup de fil m'avait précédé.

— Ouais, Peters, c'est moi, dis-je, et j'ai froid. On peut entrer ?

La grosse des *Raisins de la colère* nous croisa à la porte et émit un barrissement triomphant comme celui d'un éléphant en train de charger dans un film de Tarzan. L'éléphant cracha des nuages de buée dans l'air glacial et disparut à jamais.

Le flic au nez rouge me lâcha le bras et hocha la tête, semblant trouver ma requête raisonnable. On poussa la porte et on monta un escalier de ciment.

— Bienvenue à Chicago, dit-il.

II

La salle d'attente de la gare était très haute de plafond et meublée de bancs de bois. On aurait dit une église, tous les bancs tournés vers une grande affiche vantant les mérites du savon Woodbury. Il y avait quelques voyageurs sur les bancs, mais ils n'étaient pas en train de faire leurs prières au savon en faveur de l'épiderme que vous adorez caresser. Certains dormaient. Certains lisaient. La plupart se regardaient entre eux, ou regardaient dans le vague.

Entre les deux flics, je contournai lentement les bancs en direction d'un comptoir de sandwiches et rafraîchissements faisant saillie sur un côté de la salle et d'où émanait une douce odeur de graillon. Il y avait des tas de tabourets libres. Le flic en civil m'indiqua celui sur lequel je devais m'asseoir. Il y avait dessus un reste de nourriture jaune. Il le balaya de la main et attendit que je m'asseye. Les flics s'assirent à ma droite et à ma gauche. Une femme dans un état proche de la stupeur s'assit près du flic en civil, buvant un café jaunâtre et grignotant un petit pain.

Je posai la valise à mes pieds et regardai une serveuse en forme de citron nous apporter trois tasses de café jaunâtre sans qu'on ait rien commandé. Les flics attendaient que je dise quelque chose. Moi, j'attendais qu'ils parlent. J'avais été flic autrefois, et j'avais fait assez de conneries pour savoir qu'avec les flics il faut se taire tant qu'on n'est pas obligé de parler.

— Je m'appelle Kleinhans, dit le gars au nez rouge. Sergent Kleinhans. Vous pouvez m'appeler Chuck ou Kleinhans, comme vous voulez. Ce monsieur à votre droite, c'est l'agent Jackson. Vous pouvez l'appeler agent Jackson. L'agent Jackson va emporter son café jusqu'à ce siège, là-bas, où il pourra rester seul avec ses pensées.

Je continuai à me taire en buvant mon café dans une tasse en porcelaine épaisse avec une grosse anse. Le café n'était pas mauvais : il n'avait pas de goût. La tasse était plus intéressante ; elle avait une fêlure à ramifications que je suivis des yeux, tout en laissant la chaude vapeur du café me réchauffer le visage. Kleinhans prit sa tasse à deux mains.

— C'est bon, une tasse chaude dans les deux mains par une nuit aussi froide, dit-il.

J'arborai un sourire en hochant la tête d'un air entendu. Kleinhans continua de parler doucement dans sa tasse sans me regarder.

— Nous avons reçu un coup de fil de Miami, dit-il. Enfin, mon chef. Paraît que vous êtes ici pour vous occuper d'une affaire qui met en cause certains de nos bons amis du milieu.

J'étais prêt à dire quelque chose, mais, ayant commencé, Kleinhans désirait terminer son morceau.

— Je travaille à côté, au commissariat de Maxwell Street, continua-t-il, caressant toujours voluptueusement la porcelaine chaude dans ses mains. Je m'occupe des tripots clandestins tenus par les citoyens en question. Vous voulez un petit pain ?

Je dis que non mais que je prendrais bien des céréales. La serveuse lui apporta un petit pain et à moi un bol de quelque chose qui ressemblait à des Rice Krispies. Des miettes tombèrent du petit pain de Kleinhans, qu'il balaya du revers de son bras. Elles tombèrent en pluie sur la femme en état de stupeur. Elle ne protesta pas.

— Peut-être que nous pourrions nous rendre mutuellement service, reprit Kleinhans. Je vous dirai comment entrer en contact avec certaines personnes, et vous me tiendrez au courant de ce que vous découvrirez. Maintenant, ce n'est pas comme ça que j'agis avec vous si j'avais les mains libres, mais mon chef veut qu'on soit régulier avec vous. Vous avez des relations. Et qui sait ? Vous découvrirez peut-être quelque chose qui pourra m'être utile.

— Vous voulez dire que vous pouvez avoir l'occasion de vous servir de moi ? dis-je.

Il hocha sagement la tête en faisant « humm », tout en s'essuyant la bouche avec une serviette en papier.

— Nous nous comprenons, dit-il, rayonnant. Voilà mon numéro au bureau et mon numéro chez moi.

Il tira un crayon et écrivit deux numéros sur la serviette avec laquelle il venait de s'essuyer la bouche.

— Gardez ça. Appelez-moi chaque fois que ce sera nécessaire et en tout cas au moins une fois par jour.

Il haussa les épaules et reprit :

— Il y a des avions et des trains qui partent d'ici tous les jours pour le brillant soleil de Californie. Si j'étais vous, Señor Peters, je prendrais un billet et je retournerais dès ce soir vers le soleil. Vous n'êtes pas habillé pour nos climats.

— Je crois que je vais rester quelque temps.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il en me donnant une

cordiale claque dans le dos. Pas d'ennuis de votre part – pointant son index sur ma poitrine –, pas d'ennuis de ma part, dit-il en retournant son index.

Son emploi des adjectifs possessifs était parfait, mais je n'étais pas très sûr de sa définition du mot « ennuis ».

— Marché conclu, dis-je.

— Non. C'est ce que j'ai décidé pour notre façon de procéder. Nous ne sommes pas des partenaires, Mike Shayne. Maintenant, nous allons vous déposer dans un hôtel où vous pourrez vous reposer un peu, et d'où vous m'appellerez. Vous voyagez dans le luxe ou à l'économie ?

— C'est M.G.M. qui paye, dis-je, mais j'ai l'habitude des petites chambres. Les grands espaces me rendent nerveux.

— Pour couper la poire en deux, on vous déposera au LaSalle.

Il se leva, jeta de la monnaie sur le comptoir, regarda l'agent Jackson, et se retourna. Jackson n'avait pas fini, mais il avala le reste de son beignet et renversa du café sur son uniforme dans son désir d'en avoir pour son argent.

La voiture de police banalisée était juste devant la porte, dans une zone de stationnement interdit. Kleinhans et Jackson se dirigèrent vers elle sans se presser. Il n'y avait que quelques pas à faire, mais le froid me scia la tête.

— Il fait moins combien ? demandai-je en m'asseyant devant suivant les ordres.

Jackson conduisait. Kleinhans s'assit à l'arrière. Je n'étais pas un prévenu, mais on ne sait jamais.

— Dans les moins dix, moins douze, dit Jackson. Ça peut aller.

Kleinhans nous régala d'une version sifflée de « San Antonio Rose ». Il fit même quelques bah-bah-bah, comme Bing Crosby. Personne ne parla jusqu'à l'arrivée au LaSalle, cinq minutes plus tard.

Je dis merci et descendis, prêt à piquer un sprint vers le hall de l'hôtel.

Mais Kleinhans me rappela et je me penchai vers la portière.

— Si les méchants ne savent pas encore que vous êtes ici, ils ne tarderont pas à l'apprendre. Il y avait peut-être même quelqu'un à la gare pour surveiller votre arrivée. Je n'ai repéré personne, mais nous ne sommes sans doute pas les seuls à avoir reçu un appel de Floride.

L'agent Jackson regardait dehors par sa fenêtre. Je n'étais plus marrant.

— Je vous ai compris, dis-je. Bonsoir.

— Si on veut, dit Kleinhans en remontant sa vitre.

J'attendis que la voiture s'éloigne, mais elle ne démarra pas. Alors je montai le perron et entrai dans le hall. Le portier essaya de me prendre ma valise, mais pas question qu'on me refasse le coup.

Il était onze heures du soir. Il y avait des tas de gens dans le hall pour me regarder marcher vers la réception en veste d'été un peu raide et pantalon dépareillé orné d'un faux pli aux genoux. Ma valise n'arrangeait pas les choses. C'était un objet d'occasion que j'avais acheté pour trois tickets chez un prêteur sur gages de Los Angeles du nom de Gittleson. J'avais vidé de chez lui un jeune Mexicain qui essayait d'acheter un pistolet et ne comprenait pas qu'on le lui refuse. J'étais un client de classe pour le LaSalle, pour ça oui.

Le réceptionniste me gratifia d'un sourire électrique et d'un haussement de sourcils interrogateur : qu'est-ce qu'une créature comme moi pouvait bien venir faire dans un hôtel comme ça ? Il ressemblait à Franklin Pangborn, en moins prude.

— Je voudrais une chambre, dis-je, m'emparant du porte-plume et le trempant dans l'encrier.

Je lâchai un pâté sur le buvard en attendant qu'il sorte son registre.

— Quel genre de chambre ? dit-il.

— Une avec un lit et une salle de bains, répondis-je. Comme on en trouve en général dans les hôtels. Elle n'a pas besoin d'être grande. Chaude, ça suffira.

Il faisait des efforts pour ne pas se mordiller les lèvres. Je ne faisais ni assez clochard ni assez dingue pour qu'on me jette dehors, mais je n'avais pas l'air assez respectable pour rester. Chez moi, c'est un problème permanent, quelle que soit ma tenue, mais il était plus aigu à ce moment-là. Les gens du hall nous regardaient, et nous parlions tous les deux à voix basse.

— Je vous paye deux jours d'avance, dis-je. Je m'appelle Peters. Toby Peters, de la M.G.M.

Les yeux du réceptionniste se dessillèrent, et il releva la tête, soulagé.

— Vous êtes dans le cinéma ?

— Oui, dis-je. De Hollywood. J'y étais encore ce matin.

Le réceptionniste croyait sans doute que les gens de cinéma n'étaient pas obligés de s'habiller décemment. Il me tendit le registre. Je signai.

— Oui, Peters, dit-il, rayonnant. J'ai vu certaines de vos

œuvres.

— Parfait, dis-je en prenant la clé du 605 et en écartant le groom.

Je me demandai laquelle de mes œuvres il avait vue – celle où un type était tombé de ma fenêtre, l'année d'avant, en essayant de me tuer, ou le réceptionniste minable que j'avais un peu bousculé quelques mois plus tôt.

Un couple d'âge mûr monta dans l'ascenseur avec moi. Par âge mûr, j'entends qu'ils avaient un an ou deux ans de plus que moi. La limite inférieure de l'âge mûr s'élevait miraculeusement chaque année, s'arrangeant toujours pour rester en avance sur moi. Si je vivais assez longtemps, j'arriverais peut-être à éliminer entièrement l'âge mûr de mon expérience. Un beau jour, en me réveillant, j'aurais simplement à admettre que j'étais devenu vieux.

Cette pensée me déprimait presque autant qu'elle déprimait le couple de l'ascenseur. Mais elle ne déprimait pas le liftier. Il se contentait de regarder ses numéros et de s'occuper de son boulot. Jusqu'à maintenant, de toutes les personnes que j'avais rencontrées à Chicago, c'était mon préféré.

Le couple descendit au quatrième. Avant que la porte se soit refermée, ils chuchotèrent :

— Qui crois-tu...

Je descendis au sixième, trouvai ma porte et entrai. Ma chambre était sombre, petite, et couverte de moquette. J'ouvris la radio. Kate Smith était au milieu de « La dernière fois que j'ai vu Paris ». Je cherchai mon pistolet et mon argent. Ils étaient toujours là. Je ne voyais rien par la fenêtre, complètement couverte de givre. De la lumière filtrait de la rue LaSalle.

Je retournai dans le couloir et appelai l'ascenseur. Il arriva vide, et j'offris vingt-cinq cents au gosse pour le journal qu'il avait sous sa chaise. Il me dit que je pourrais en acheter un pour deux cents à la réception. Mais je ne voulais pas affronter la réception une fois de plus.

— Je travaille dans le cinéma, expliquai-je.

Il comprit, ce qui est plus que je n'en pourrais dire de moi, et il échangea son journal contre une pièce de vingt-cinq cents. Je donnai un tour de clé juste au moment où Kate chantait « et chaque fois que je pense à lui, je pense à lui comme ça ». Je fermai la radio, je me fis couler un bain, je me déshabillai et j'immergeai mon dos douloureux en lisant le *Chicago Tribune*, qui commençait par m'apprendre qu'il était « Le Plus Grand Journal du Monde ».

La manchette annonçait : « 30 sénateurs en faveur de la guerre. » Le sénateur Burton K. Wheeler me mit en garde contre la

« folie de la guerre », affirmant que Roosevelt prêchait « la haine et la peur ». Ce qui me réjouit autant que de penser à l'âge mûr, de sorte que j'ouvris à une autre page, où j'appris que les nazis avaient attaqué seize navires marchands britanniques, et en avaient coulé douze. À un congrès des maires, La Guardia, de New York, avait dit à ses collègues de se préparer à des bombardements aériens. En Hollande, les nazis interdisaient aux juifs d'être donneurs de sang. Le général Marshall s'inquiétait du renforcement de la flotte aérienne japonaise dans le Pacifique. Il répondait à cette menace en envoyant cinq cents hommes à Manille. Les Japonais ne m'inquiétaient pas. Je tenais mes renseignements de la bouche même du dentiste qui partage mon bureau à Los Angeles. Le Dr Shelly Minck, qui avait voté pour Wilkie, m'avait assuré que nous pouvions battre les Japonais en quinze jours. C'était rassurant, mais je me demandai ce que les cinq cents hommes de Manille pourraient faire contre des avions.

Même Dick Tracy était déprimant. Un mec coffré dans une petite ville offrait cent tickets à un flic. « J'aimerais faire un voyage, en Californie, par exemple », disait la bulle au-dessus de sa tête. Moi aussi, pensai-je, et je trouvai des publicités de magasins qui vendaient des manteaux, pour me faire une idée des prix.

Je pris un calmant pour mon dos et je me couchai. Je rêvai de Cincinnati.

Quand je me réveillai, c'était le matin. Du moins, ma montre le disait. Dehors, il faisait aussi noir qu'en pleine nuit. Un coup de fil à la réception m'apprit que ma montre ne se trompait pas et que le soleil se lèverait dans quelques minutes. La réception ajouta que nous ne saurions sans doute jamais s'il était levé car le ciel était couvert.

Je me lavai les dents et me rasai prudemment avec une lame neuve. Puis je mis ma dernière chemise propre et une cravate, et j'assortis ma veste à mon pantalon. J'avais un boulot important à faire tout de suite – l'achat d'un pardessus. J'éternuai, me mouchai, et essayai d'écarter la pensée que j'avais peut-être attrapé un rhume. À Chicago, on peut mourir en quelques jours d'un rhume ordinaire. Il y a encore des tas d'autres choses dont on peut mourir à Chicago, mais je ne les avais pas encore affrontées.

Dans le hall, je demandai où se trouvait le magasin de confection le plus proche, et on me dit que c'était à cent mètres. Il était neuf heures et il ne devait pas faire beaucoup plus de douze ou treize au-dessous de zéro. Ce qui me rappela un passage d'une vieille chanson de Bert Williams : « Mon Dieu, je croyais que j'étais

préparé, mais je n'étais pas préparé à ça. »

Le magasin était chaud, et je n'étais pas d'humeur à marchander. Le prix était correct – trente tickets. Je savais qu'en cherchant un peu, j'aurais pu en trouver un pour quinze, mais je ne pouvais pas combattre la pneumonie sans pardessus, et vite. Mayer me devait bien un pardessus. Je le revendrais à Gittleson dès mon retour à Los Angeles. Le vêtement était marron et chaud, avec de gros boutons. J'ajoutai un chapeau, des gants et des oreillettes. Le tout se monta à un peu plus de quarante tickets, somme que j'inscrivis soigneusement dans mon carnet de notes de frais.

Avant de retourner dans ma chambre, je m'arrêtai au coin de Steinway pour manger des œufs au bacon dans un drugstore. L'endroit était bondé de gens qui prenaient des forces pour la journée. J'étais à côté d'une jolie femme en tailleur à épaules rembourrées et un turban sur la tête. Je commandai des céréales et éternuai dans son café. Elle avait vraiment de la classe et ne fit pas mine de s'en apercevoir. Après avoir acheté un flacon de comprimés antirhume Bromoquinine, je me dirigeai vers l'hôtel pour appeler le sergent Kleinhans.

Peut-être que je n'aurais pas dû m'acheter des oreillettes. Peut-être que de renoncer à mon petit déjeuner ou aux comprimés de quinine aurait changé quelque chose. Le monde est plein de « si » et de « peut-être ». Il y a des gens qui ne vivent que de ça. Je savais que je ne m'étais pas absenté plus de quarante minutes.

Quand j'arrivai devant ma porte, elle était comme je l'avais laissée. C'est-à-dire, fermée à clé. J'entrai, allai à la salle de bains où j'avalai une poignée de comprimés, et revins pour chercher le numéro de Kleinhans. Je le trouvai dans mon autre pantalon. J'étais la serviette en papier pour le lire quand je remarquai que la porte du placard était ouverte. Un jour, j'ai lu dans le *Saturday Evening Post* un article sur les obsessions. Les miennes sont aussi raisonnables que possible. J'aime que les portes et les tiroirs soient fermés. Que les robinets ne gouttent pas. Et que la vaisselle soit faite avant de me coucher.

Je donnai un coup de pied dans la porte du placard tout en regardant la serviette, mais la porte se rouvrit. Elle se rouvrit sous le poids du cadavre qu'il y avait derrière. C'était un costaud en complet bleu. Il piqua du nez avant que j'aie pu voir son visage. Je vis seulement une tache rouge en travers de sa poitrine. Mais je n'eus aucun mal à l'identifier. À sa rondelle de cheveux blancs et à sa forme de pyramide, je compris tout de suite que Leonardo avait fait le voyage de Miami jusqu'à mon placard. Je ne saurais sans

doute jamais d'où venait cette rondelle blanche. Mon premier geste fut d'ouvrir ma valise. Mon .38 y était, chargé. J'appelai Kleinhans. Il n'était pas là. Je laissai un message lui demandant de me rappeler.

J'avais peu de chance de trouver le numéro de Nitti, de Capone ou de Guzik dans l'annuaire. Une demi-heure plus tôt, Leonardo aurait pu me renseigner. Je lui fouillai les poches. Peut-être que j'y trouverais quelque chose qui m'apprendrait ce qu'il faisait, mort, dans ma chambre. Son portefeuille contenait quatre-vingts dollars couverts de sang et des photos de famille – une vieille femme et trois jeunes garçons, dont l'un ressemblait à Leonardo.

J'appelai Louis B. Mayer en P.C.V. Il n'était pas là. Je laissai un message. J'appelai l'hôtel de Las Vegas où travaillait Chico Marx. La standardiste me dit qu'il était impossible de joindre M. Marx. J'avais l'impression qu'elle avait quelque chose à ajouter, mais qu'elle ne pouvait pas, ou qu'elle ne voulait pas. Je laissai un message.

Le téléphone sonna. Kleinhans était au bout du fil.

— Vous avez un numéro ou une adresse pour moi ? demandai-je avec calme.

— Je vous donnerai une adresse dans quelques heures. N'oubliez pas de garder le contact et de me prévenir si vous trouvez quelque chose.

— J'ai déjà une ou deux petites choses, dis-je en considérant Leonardo.

— Vous êtes rapide, gloussa Kleinhans.

Derrière lui, j'entendais des bruits de la pièce et j'essayai de m'imaginer à quoi elle ressemblait. Je pensais bien y être d'ici une heure.

— Premièrement, j'ai attrapé un rhume.

— Désolé de la nouvelle.

— Pour ça, je peux me débrouiller, dis-je. J'ai acheté un pardessus et des comprimés. Mais impossible de me débrouiller tout seul pour le deuxièmement, le mec qui vient de tomber de mon placard avec des trous dans la poitrine.

Après un silence, Kleinhans émit un soupir que j'aurais pu entendre sans téléphone.

— Vous avez de la veine de vous adresser à moi, Peters. Les flics de Chicago n'aiment pas beaucoup les blagues sur les cadavres.

— Ce n'est pas une blague, dis-je. Il est couché par terre. D'après son portefeuille, il s'agit d'un certain Leonardo Bistolfi.

Vous le connaissez ?

— Je le connais. Ne bougez pas. J'arrive.

J'avais épuisé tout ce que je pouvais faire pour m'occuper. Je savais ce qui allait se produire dès que j'aurais reposé le téléphone. Et ça se produisit. Mes doigts se mirent à trembler. Si je ne faisais pas quelque chose, les tremblements allaient m'envahir les bras et les jambes. Puis je me mettrai à transpirer. Et si alors je n'arrivais pas à dominer la situation, à l'étape suivante, je restituerais mon petit déjeuner. J'avais déjà vu des cadavres, et bien trop pour mon goût, mais il y a quelque chose de particulier à en trouver un dans son placard. Dans ce cas, toute impassibilité professionnelle disparut. Et au fond de moi, quelqu'un qui se croyait malin me soufflait : « Ça aurait pu être toi, ça aurait pu être toi. »

Pour faire taire cette voix et me donner une contenance, je me mis à chanter « Le Mal d'Amour te prendra si tu n'y prends pas garde », de Pinky Tomlin, tout en me remettant à fouiller les poches et les vêtements de Bistolfi.

Le temps d'en arriver à « et quand il te prendra, tu chanteras et tu crieras », j'avais découvert que Leonardo Bistolfi avait acheté son complet à Miami et qu'il possédait un gros trousseau de clés. Accrochée au porte-clés, une petite médaille portait d'un côté les initiales L.V.B. et de l'autre les mots « Le Coin du Feu » en émail noir. Il avait soixante-trois cents en petite monnaie, y compris un penny de 1889 décoré d'une tête d'Indien que je fus tenté d'empocher pour mon neveu Dave qui est collectionneur. Je résistai à la tentation. Ce fut facile. À part un mouchoir blanc brodé à ses initiales dans une poche de son veston, et le portefeuille que j'avais déjà inspecté, Bistolfi était vide.

Je fouillai le portefeuille avec plus de soin, mais je ne découvris rien de plus. Aucune carte de club. Pas de notes. Pas de numéros. Pas d'adresses, seulement celle de Bistolfi, aux bons soins de Capone, Palm Island, Miami, Floride. J'avais quand même réussi à faire taire ma voix intérieure et j'attaquai ma propre interprétation de « Pour quelle raison est-ce que je ne vous plais pas ? » de Tomlin. Puis mes yeux tombèrent sur le visage sanglant de Bistolfi. Il me regardait d'un air étonné. Je remis son portefeuille dans sa poche, me lavai les mains et m'assis pour attendre. Mon cerveau avait cessé de fonctionner. Il lui fallait un être vivant ou deux pour se remettre en marche.

Treize minutes plus tard, Kleinhans et deux flics en uniforme se pointaient. On regarda tous le corps pendant un moment, avec Kleinhans qui fredonnait un air que je ne reconnus pas. Il fit un signe de tête au plus vieux des deux flics, qui se dirigea vers le

téléphone. Les gens commençaient à s'attrouper devant la porte ouverte, alors le deuxième flic, qu'il appelait Rourke, sortit pour la fermer.

— Vous entendez Rourke qui hurle dehors, dans le couloir ? dit doucement Kleinhans en se mettant à genoux.

— Non, dis-je.

Je n'entendais qu'un murmure de voix derrière la porte.

— Rourke a une grande gueule. Si on ne l'entend pas d'ici, c'est que cette chambre est ce qui se fait de mieux en fait d'insonorisation.

Le gros flic parlait au téléphone derrière nous, mais à voix basse de sorte que je ne saisis que quelques mots. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner qu'il appelait le médecin légiste, le coroner ou son équivalent à Cook County.

— Boulot à la mitraillette, dit Kleinhans. Relativement propre. Courte rafale. Et maniée par quelqu'un sachant s'en servir. Pas de balles inutiles. Les murs sont propres.

— Peut-être qu'on l'a tué ailleurs et apporté ici après, suggérerais-je, avalant un autre cachet et me mouchant dans une poignée de mouchoirs en papier.

Kleinhans s'assit dans l'unique fauteuil de la chambre. Je m'assis sur le lit. L'autre continuait à parler au téléphone.

— Non, dit Kleinhans, faisant la moue et grattant son nez bulbeux. Et vous n'y croyez pas non plus. D'après les renseignements que nous avons reçus sur vous de Los Angeles hier soir, vous avez été flic. Peut-être pas un crack, mais un flic quand même. Qui arriverait à monter un cadavre ensanglanté comme ça au sixième étage d'un hôtel de Chicago ?

— Question encore meilleure : pourquoi ? dis-je.

Kleinhans ôta son chapeau, se gratta le crâne comme un chimpanzé perplexe, et examina ses ongles pour voir ce qu'ils ramenaient. Le flic raccrocha et dit :

— Ils arrivent.

Kleinhans se frotta l'oreille et hocha la tête en direction de la porte. Le deuxième flic sortit. Je me mouchai.

— Il faut soigner ça, dit-il.

— J'essaye.

Kleinhans considéra encore le cadavre quelques secondes avant de parler.

— Vous aviez déjà vu notre ami, avant ?

— Il y a deux jours, à Miami. Il veillait sur Capone pour le compte de quelqu'un. Nitti, Guzik ou son frère Ralph. Il ne m'a pas

dit lequel.

— Il a dû venir par avion, dit-il. Vous aviez conclu un marché avec lui ?

— Est-ce que je vais avoir besoin d'un avocat ?

— Je ne crois pas, dit Kleinhans en se levant.

On frappa à la porte. Il l'ouvrit et fit entrer le gros flic. Ils parlèrent à l'écart quelques secondes.

— Il va falloir qu'on sorte un moment, dit Kleinhans, me posant la main sur l'épaule. Mon commissariat n'est qu'à quelques minutes. Allons-y, on pourra bavarder tranquillement.

Il était sympa. Il présentait ça comme une requête amicale. Médecin et patient. Père et fils. À Los Angeles, je l'aurais peut-être mis à l'épreuve, j'aurais tiré sur la ficelle pour voir à quel point il pouvait devenir méchant. Mais là, je n'avais pas le cœur à ça. Mon rhume et le froid polaire du dehors m'abattaient autant que la mort de Leonardo.

— D'accord, dis-je. Vous savez pourquoi il avait cette rondelle de cheveux blancs sur la tête ?

— Pas la moindre idée, dit Kleinhans.

On arriva en cinq minutes au commissariat de State Street, et on entra dans un bureau que Kleinhans emprunta à un lieutenant immobilisé chez lui par la grippe. Mon frère est un flic et il a un bureau. Le bureau de mon frère est petit et presque aussi vieux que la Californie. Pas de place pour s'enfuir si Phil se met en rogne, ce qui arrive environ quatre fois sur cinq. Le bureau du lieutenant de Chicago était grand et froid comme une grange au parquet nu. On avait l'impression que quelqu'un, des années plus tôt, avait poussé tous les meubles au milieu de la pièce pour repeindre les murs, puis en était resté là.

— Racontez-moi votre histoire, dit Kleinhans, s'installant confortablement derrière le bureau avec une tasse de café.

Il m'en donna une aussi. On garda tous les deux nos pardessus. Je commençai mon histoire à Miami, j'en arrivai à la bagarre avec le môme en veste orange du train, et je terminai par Leonardo dans le placard.

Quand je finis, Kleinhans regardait un tramway par la fenêtre.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? dit-il.

— Je ne sais pas. Il y a quelqu'un qui s'est donné beaucoup de mal pour me mettre ce cadavre sur le dos. Peut-être que c'est un avertissement. C'est peut-être une menace, ou simplement un accident à la con. Peut-être que Leonardo croyait que j'avais obtenu quelque chose de Capone, ou que je manigançais quelque

chose. Peut-être qu'il a appelé Chicago pour demander des instructions. Peut-être qu'il a appelé le même de Jacksonville et lui a dit de me faucher mes affaires pour se débarrasser de moi. Peut-être que Leonardo a décidé de venir ici pour me stopper, mais quelqu'un l'a stoppé, lui.

— Et peut-être que les éléphants pissent de la monnaie, soupira Kleinhans, fronçant le front en l'attente d'un rot puissant qui ne vint pas. Étant donné les faits, je ne crois pas que vous mentiez, dit-il en finissant son café. Vous n'avez pas de mitraillette, et vous seriez dingue d'aller tuer quelqu'un dans votre chambre puis d'appeler les flics. Ça m'a l'air d'être le boulot d'un gang, avec vous au milieu, mais je ne vois pas pourquoi ni comment. J'en ai vu beaucoup se faire effacer comme Leonardo. Avec une mitraillette Thompson sortie en contrebande par un sergent peu scrupuleux, ou volée par un même du milieu ayant passé quelques années à l'armée. Les balles, c'est facile à trouver. Du .45, en cartouche A.C.P. sans montures, c'est la munition de base du pistolet américain depuis 1900. Les munitions sont contenues dans un tambour circulaire. Cinquante coups. Notre spécialiste du LaSalle n'a pas eu besoin de plus de dix-douze coups. C'est un professionnel. Ces armes-là, ça a du recul, mais elles sont faciles à manier. Tirer la fermeture de culasse, pousser la détente, la fermeture de culasse avance, pousse une balle dans le magasin et la pousse dans la chambre. La balle surgit dans la chambre et se met en place. Le percuteur de la culasse écrase l'amorce, et la balle s'envole. La culasse recule après le coup et une autre balle tombe dans la chambre. Il en part deux ou trois à la seconde. Il faut une main ferme et du doigté pour manier une mitraillette sans faire de gâchis.

— Pour Leonardo, c'était du gâchis.

Kleinhans fit non de la tête.

— Le massacre de la Saint-Valentin, ça c'était du gâchis. Je faisais partie de l'équipe de nettoyage. C'est moi qui ai déménagé Frank Guzenberg. Ça, c'était du gâchis. Vous voulez un autre café ?

— Non, dis-je. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Reprendre un café, mon cher Toby. Si j'étais vous, je me tirerais d'ici en vitesse. Mais je ne suis pas vous. Je ne vais pas faire grand-chose, à part remettre l'affaire dans les mains des gars de la Criminelle. L'hôtel est dans leur district, et ça ne me fait pas de peine. Maintenant, je vais pisser et me chercher un autre café. Après, vous pourrez vous remettre à la recherche de vos gangsters, mais j'ai l'impression que l'un d'eux vous a déjà trouvé.

Il sortit en refermant la porte derrière lui. En regardant le téléphone sur le bureau, il me vint une idée. Kleinhans se souciait comme d'une guigne de la mort d'un gorille du milieu, mais moi, j'avais des tas de raisons de m'en faire. D'abord, ça avait peut-être quelque chose à voir avec l'affaire de Chico Marx. Ensuite, je trouvais que cette mort m'avait frôlé de bien près. Je me mouchai, respirai un grand coup et décrochai.

— Ici le standard, annonça une voix fatiguée.

— Appelez-moi le commissariat central d'Indianapolis, et vite. Si vous êtes trop fatigué pour vous remuer, on peut vous mettre de service dehors.

Du coup, il m'appela mon correspondant en vitesse. Il n'avait pas envie de se retrouver dans les rues de Chicago en hiver. J'attendis en surveillant la porte. Puis j'entendis une voix dans l'écouteur, un peu faible mais claire.

— Tashlin.

— Inspecteur Peters de Chicago. Vous avez de quoi écrire ?

— Ouais.

— Notez ce numéro.

Je lui donnai le numéro inscrit sur mon appareil.

— Maintenant, consultez le livre d'écrou pour la nuit dernière. Un même en veste orange a eu le nez cassé à la gare.

— Sans doute quelqu'un du coin, dit Tashlin entre ses dents.

— Hé, grognai-je, vérifiez. Ne vous contentez pas de supputer. Le maire d'ici veut ce renseignement, et il me colle au cul. Je ne sais pas pourquoi il le veut ni ce qui se passe, mais s'il ne l'obtient pas, c'est vous qui trinquerez, Tashlin. Quand notre maire se met en rogne, il sait se servir d'un téléphone, et il a le numéro de votre maire. Compris ?

Tout ce qu'il avait à faire, c'était de me demander le nom du maire de Chicago, et j'étais fait, mais il opta pour la facilité, ce que j'espérais. Dans le cas contraire, je n'aurais rien perdu.

— Vous voulez me rappeler ? demandai-je.

— Non, dit-il. Ne quittez pas.

Je ne quittai pas, et, entre-temps, Kleinhans revint avec son café. La main sur l'écouteur, je lui expliquai :

— Appel local. Bureau de la M.G.M. Il me faut du liquide et le nom d'un avocat en cas de besoin.

— La prochaine fois, demandez avant.

— Désolé, dis-je. Je vous paierai la communication.

— Voilà une adresse pour vous, dit Kleinhans en tirant son

crayon et en l'écrivant sur le coin d'un buvard crasseux. Peut-être que vous y trouverez Nitti. Sinon, vous pourrez laisser un message. Il n'y a pas de téléphone.

— C'est loin ?

— Vous pouvez presque y aller à pied. C'est dans la Vingt-Deuxième Rue. Ici, c'est la Douzième. Un kilomètre en ligne droite.

— Merci, dis-je.

— À nos funérailles, Californie, dit-il en souriant.

Tashlin revint en ligne.

— J'ai votre tuyau, dit-il avec empressement. Le même s'appelle Canetta, Carl « Bitter » Canetta. Il a fait de petits coups à Chicago, Atlanta, Miami et Jacksonville. Il a dit que quelqu'un avait essayé de lui faucher sa valise. Et s'était enfui avec. Une femme avec un enfant a confirmé sa déposition. Vous voulez le nom de la femme ?

— Non, merci, dis-je en souriant à Kleinhans. Vous avez une adresse à laquelle je puisse joindre notre ami ?

— Canetta ?

— Exact.

— 1410 Ainslie à Chicago, mais c'est une vieille adresse. Il a dit qu'il habitait au foyer du Y.M.C.A. à Indianapolis, mais qu'il ne s'y était pas encore inscrit.

— Merci, dis-je en raccrochant.

— Vous avez ce que vous vouliez ? dit Kleinhans.

— Pas autant que j'aurais voulu, dis-je en considérant l'adresse sur le buvard.

— Ne retournez pas dans votre chambre avant quelques heures. Je ne crois pas qu'ils la fermeront. Il n'y a sans doute pas d'empreintes valables. Les gars de la Criminelle et le coroner n'insistent pas beaucoup avec ces gars-là, ils étouffent l'affaire. Ils arrêtent le premier mec qui leur tombe sous la main, ou ils renoncent. Même les journaux, ça ne les intéresse pratiquement plus.

— Vous pouvez me rendre un service ? dis-je.

— C'est mon but dans la vie, répondit-il.

— Voyez si vous avez une adresse récente pour un petit truand du nom de Carl Canetta.

— Je vais voir, dit-il en bâillant.

Je lui dis que ça me remontait le moral, je me mouchai, je lui promis de l'appeler et je sortis. Je me demandai si ce nouveau

médicament dont Leonardo m'avait parlé et qu'on donnait à Capone était bon pour le rhume. Je m'arrêtai dans les toilettes, volai un rouleau de papier pour me moucher, avalai mon dernier comprimé et sortis dans State Street chercher un taxi qui voudrait bien me conduire chez Frank Nitti.

III

D'après sa plaque et sa photo, le chauffeur du taxi s'appelait Raymond Narducy. C'était un petit mec à lunettes avec une grosse écharpe en laine bleue qui lui barrait le visage. Le chauffeur du taxi ne marchait pas.

On mit le cap au sud, passant devant des bars encore fermés et des magasins de pièces détachées de voitures encadrant des maisons préfabriquées à un étage. À une fenêtre, je repérai une petite fille qui pressait son visage contre la vitre froide.

— Voilà le Colisimo, dit Narducy à travers son écharpe.

Je regardai. Une enseigne annonçait *Colisimo's*. Sans l'avertissement de Narducy, je l'aurais raté. C'était une bâtisse en brique à deux étages, sans rien de spécial.

— Big Jim Colisimo était le patron dans le coin, dit Narducy. Johnny Torrio l'a abattu et a pris sa place. Puis il a tout donné à Big Al. Big Al est mort à Alcatraz.

— C'est vrai ? dis-je. Pourquoi me dites-vous tout ça ? J'ai l'air d'un historien ?

— Non, dit Narducy en tournant à gauche dans la Vingt-Deuxième Rue. Vous avez l'air d'un flic. Vous voulez savoir comment je sais que vous êtes flic ?

— Ouais.

— Primo, commença-t-il, levant un gant plein de trous, le doigt tendu, vous sortiez d'un commissariat. Vous auriez pu être un truand, mais avec un manteau et un chapeau neufs, si vous étiez un truand, vous auriez une voiture. Si vous étiez avocat, vous auriez une voiture. Si vous étiez préposé aux mises en liberté sous caution, je vous connaîtrais. Vous avez l'air trop coriace pour être une victime. Vous en voulez plus ?

— Naturellement, dis-je.

Il s'était arrêté le long du trottoir, en face de l'endroit où j'allais, le New Michigan Hotel.

— Secundo, dit Narducy, levant un autre doigt, vous n'êtes pas un flic du coin. Un flic du coin aurait aussi une voiture. Il ne prendrait pas un taxi. Vous êtes ici sur notes de frais. Je vous ai vu écrire quelque chose dans votre carnet. Tertio, vous venez d'une région chaude – la Californie. Vous portez des pantalons d'été. Ça ne peut pas être la Floride, parce que vous n'avez pas l'accent. Je

m'y connais en accents. Par exemple, on reconnaît toujours les Canadiens. Ils disent *Frinça* pour Français. J'étudie la nature humaine. Merde, je n'ai rien d'autre à faire, à part me geler les fesses et lire des romans policiers. C'est pourquoi, continua-t-il en levant tous les doigts de la main, j'ai mis tout ça ensemble, et, avec un peu d'imagination, plus le fait que vous alliez au New Michigan où j'ai déjà livré quelques individus patibulaires, j'en suis arrivé à la conclusion suivante : vous êtes un flic californien sur la piste d'un mec quelconque. Vous avez demandé leur aide aux flics de Chicago, mais ils n'ont pas fait grand-chose, alors vous le faites vous-même.

— Ça, ça vaut vingt-cinq cents de pourboire, Philo, et si vous voulez m'attendre sans faire tourner le compteur, je reviens dans pas longtemps.

— Ça me botte, mon pote, dit-il, imitant l'accent des westerns. Si vous n'êtes pas sorti dans une heure, vous voulez que j'appelle le shérif pour qu'il envoie une patrouille ?

— Non, dis-je. Ce serait déjà trop tard. À propos – Capone n'est pas mort. Il est vivant, et pas très en forme, à Miami.

— Je n'ai jamais dit que j'étais fort sur les faits, dit Narducy, me regardant par-dessus ses lunettes dans le rétroviseur. Mon fort, c'est la déduction.

— Au revoir, dis-je en me détournant pour traverser.

— Par ici, on dit *arrivederci*, répliqua Narducy, en s'enveloppant de ses bras pour se tenir chaud.

Le hall de l'hôtel avait vu des jours meilleurs. Comme le reste du quartier il avait perdu une bonne part de son ancienne respectabilité. Il était près de midi. Deux dames aguichantes et outrageusement maquillées étaient assises dans des fauteuils club. Il était trop tôt et il faisait trop froid pour aller travailler sur le trottoir. Une vague odeur de tapis moisi régnait dans le hall. Il s'en fallait encore de quelques années avant que l'hôtel tombe au rang de taudis, mais il était sur la pente savonneuse. En approchant de la réception, je repérai un mec en forme d'œuf, l'air mauvais, et qui me lorgnait avec insistance. Il était assis, mais, le temps que j'arrive à la réception, il avait posé son album de bandes dessinées et se dirigeait vers moi. Le jeune réceptionniste basané était assis, le menton dans les mains, les coudes sur le comptoir. Il avait un complet, une cravate, au menton une coupure de son dernier rasage, et l'air de quelqu'un qui a avalé quelque chose pour maintenir autant de distance que possible entre ce qu'il voit dans sa tête et la réalité extérieure.

— Je viens chercher un message de Frank Nitti, murmurai-je au

réceptionniste.

Le dur en forme d'œuf prêta l'oreille. Le réceptionniste perçut ma voix et regarda d'un œil vague dans ma direction, essayant d'accommoder. C'était sans doute l'homme de jour. Et il ne devait pas arriver beaucoup de monde au New Michigan, de jour.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que M. Nitti est là ?

La voix du gros dur ressemblait au coassement d'une grenouille filtré par un tunnel en papier de verre.

Je regardai le réceptionniste qui se tournait vers la voix râpeuse. Je savais que, quand je parlerais, il commencerait à se tourner vers moi, toujours en retard d'un cran sur celui qui parlait. Pour lui, ça devait ressembler à la projection d'un film mal synchronisé. Mais, à son sourire, je déduisis que ça devait lui plaire.

— C'est un flic qui me l'a dit, dis-je, fixant toujours le réceptionniste.

Le gros dur réduisit presque à néant la distance qui nous séparait, et me souffla dans le nez une haleine empestant l'ail. Il devait en avoir mangé pour son petit déjeuner.

— J'ai un message pour Nitti, de la part de Big Al, dis-je, fasciné par les mouvements sous-marins du réceptionniste. Je suis arrivé de Miami hier soir.

— Qui êtes-vous ? coassa-t-il.

— Je m'appelle Peters, Toby Peters. Big Al a dit que Nitti pourrait m'aider pour une affaire. Il a dit que c'était un brave gars.

Du coin de l'œil, je vis le gros dur opiner du bonnet à ce jugement sur Nitti. D'après ce que je savais, Nitti avait été l'exécuteur de Capone, le tueur en chef. Capone écarté, c'était peut-être lui le patron, et pas Ralph Capone ou Guzik. Je n'en savais rien. Je me dis que je le demanderais à Kleinhans la prochaine fois que je le verrais.

— Attendez ici, dit le gros.

Il s'éloigna et tourna dans un couloir.

— C'est pas mal comme temps, dis-je au réceptionniste qui opina du bonnet.

Les dames de l'après-midi me toisèrent de la tête aux pieds, et me gratifièrent de ce qu'elles avaient de mieux en fait de dents, chevilles, cuisses et seins. Je haussai tristement les épaules, et montrai l'escalier en disant :

— Affaires.

Elles retournèrent à leur conversation.

Je me mouchai deux ou trois fois, passai la main devant les

yeux du réceptionniste pour m'assurer qu'il n'était pas aveugle, et j'attendis. Le gros revint au bout de cinq minutes, et, d'une main qui tenait du jambon, me fit signe de le suivre. Je suivis. On monta dans un ascenseur juste assez grand pour le gros et moi, ou quatre personnes normales. Je l'entendais haleter malgré le boucan de la boîte. Je n'avais pas assez de place pour me moucher.

On descendit au cinquième et on enfila un corridor très étroit. Je savais d'avance dans quelle chambre nous allions. Un mec en complet noir qui ressemblait à Lon Chaney se tenait debout devant une porte, bras croisés. Il me regarda d'un air méprisant, ouvrit la porte derrière lui et entra. Le gros se tenait derrière moi.

Il régnait dans la pièce une odeur de poulet frit refroidi. C'était sans doute du poulet frit. Le New Michigan était plein d'odeurs nostalgiques. Deux hommes étaient assis à une table. L'un avait une moustache noire, et était manifestement un méchant. Tout ce qui lui manquait, c'était un bol de glace qu'il mangerait avec ses doigts. L'autre avait l'air d'un barman. Il avait enlevé sa veste. Il portait des bretelles et ses cheveux noirs étaient collés contre son crâne, partagés par une raie presque en leur milieu. Son visage avait l'air d'une pomme ridée.

— Je suis Nitti, dit-il avec un fort accent italien. Parlez. Je vous donne trois minutes. Après, dehors.

Je me mis à parler à toute vitesse – de Chico Marx, de mon amitié avec Snorky, de l'aide dont j'avais besoin – mais quelque chose n'allait pas. Sans doute que Nitti manifestait toujours de la méfiance, mais là, il fermait presque complètement les yeux. Je pris un risque.

— Enfin, mais ce n'est pas le moins important, dis-je, un gars dont j'avais fait la connaissance à Miami avec Big Al, du nom de Leonardo Bistolfi, a été abattu à la mitraillette dans ma chambre, ce matin, pendant que j'étais sorti.

Nitti se détendit légèrement. Ses yeux se rouvrirent un peu.

— C'est bien que vous nous ayez parlé de Leonardo, dit-il. On savait. On a encore quelques gars qui nous tiennent au parfum.

Son visage exprimait autant de cordialité qu'il pouvait sans doute en manifester, aussi poussai-je mon avantage.

— Les flics pensent que c'est peut-être vous qui avez fait le coup, dis-je en branlant du chef comme si je trouvais cette idée absurde.

Nitti serra les poings, et ses mains, de rouges devinrent blanches.

— C'est pas nous. On ne sait pas qui a fait le coup. Et on sera pas heureux quand on le saura. Les choses sont plus comme du

temps de Big Al ou de Torrio. Johnny maintenait...

Le méchant à moustache remua un peu, et Nitti le vit. Il s'arrêta net.

— Vous avez eu vos trois minutes, dit Nitti. Prenez la porte.

— Mais vous ne m'aiderez pas ? Et comment retrouver Gino ? dis-je.

Nitti pointa le doigt sur moi et se mit en devoir de se lever. Le méchant à moustache marmonna d'une voix apaisante :

— Frank !

Alors Nitti se rassit et déclara :

— Gino dit que Marx lui doit 120 000 dollars. Il les doit. Big Al me demande de vous aider. J'aide. Marx a une semaine pour s'exécuter. Compris ? Il me plaît pas, ce Chico Marx. Un petit juif qui se fout des Italiens. Il doit. Il paye. Dehors. J'ai autre chose à faire.

J'allais dire quelque chose, mais le méchant à moustache se tourna vers moi et fit « non » de la tête. Je regardai le gros dur, Lon Chaney et Nitti, et je sortis.

Le gros et moi, on descendit dans l'ascenseur.

— Comment va Big Al ? dit-il.

— Il est complètement dingue, dis-je.

— Ouais, dit le gros.

Raymond Narducy me lorgna par-dessus ses lunettes quand je remontai dans son taxi.

— Vous vous êtes bien défendu, dit-il. Vous revenez avec tous vos cheveux.

J'émis un éternuement digne de King Kong puis j'essayai de réfléchir à la suite des opérations.

— Je cherche un certain Gino, dis-je. Il fréquente un endroit qui s'appelle le Cicero. Il a l'air d'être dans les jeux. Ça vous dit quelque chose ?

— Peut-être, marmonna Narducy à travers son écharpe. Il y a un bar sur Wabash, le Kitty Kelly's. Il y a des mecs qui y vont. Des paumés, des petits truands, des gendarmes et des voleurs. Ils ont quelques tables de vingt-et-un. Avant, on pariait de l'argent. Maintenant, on boit. Une fille de mon immeuble travaille là-bas. Elle s'appelle Merle Gordon. Elle pourra peut-être vous donner un tuyau.

— Merci, dis-je.

On mit le cap à l'ouest dans la Vingt-Deuxième Rue, et je repris d'une voix que le rhume rendait nasillarde :

— Je suis détective privé, pas flic. Pour le reste, vous avez deviné juste. Un type s'est fait refroidir dans ma chambre d'hôtel. C'est de lui que les flics me parlaient juste avant que je monte dans votre taxi.

Les yeux de Narducy dansaient derrière ses lunettes. Je continuai.

— Je travaille pour les Marx Brothers. Chico a des ennuis avec le milieu et...

— Diaboliques concaténations de circonstances ! s'écria Narducy.

— Qu'est-ce que ça veut dire, nom de Dieu ?

— J'ai trouvé ça dans un roman policier. Et je vous le ressors parce que je viens juste d'entendre à la radio que Chico Marx est à l'hôpital à Las Vegas.

Je me tassai sur mon siège, imaginant un Chico Marx sans doigts. Je suis sûr que j'ai frissonné, mais je ne sais pas si c'était le froid ou l'imagination.

— J'ai besoin de dix tickets en petite monnaie et d'un téléphone, dis-je.

— D'accord, dit Narducy en tournant immédiatement à gauche.

Il s'arrêta devant un drugstore, tira une bourse en cuir de sous son siège et l'ouvrit. Elle était pleine de monnaie. Il compta dix dollars. On procéda à l'échange et j'entrai en courant dans le magasin. Il y avait une cabine téléphonique en bois dans le fond, et elle était libre.

Il me fallut deux minutes pour obtenir les renseignements et appeler une quelconque station radio de Las Vegas. On me passa la station, et je demandai la rédaction, qui se composait en tout et pour tout d'un seul péquín dénommé Almendarez. Almendarez avait une belle voix grave. Almendarez me dit dans quel établissement Chico Marx était hospitalisé ; je lui dis que j'écrivais un livre sur les Marx Brothers et que je ne manquerais pas d'y mentionner le rôle crucial qu'il avait joué en ces circonstances. Ma pile de monnaie fondait rapidement, mais j'en avais encore assez pour faire pas mal de choses. J'obtins les renseignements de Las Vegas et je demandai l'hôpital. À l'hôpital, je déclarai que j'étais Herbert, le frère de Leonard Marx, et que je désirais parler à mon frère.

— Passez-moi sa chambre, ou quelqu'un qui y est en ce moment, dis-je. Dites-leur que c'est Gummo.

L'infirmière hésitait, mais je dis :

— Vite, s'il vous plaît.

Sur quoi, je me mis à tousser, à cracher mes poumons. Elle me passa la chambre.

Quelqu'un décrocha, et l'infirmière dit que le correspondant s'appelait Gummo Marx et demanda si elle pouvait le brancher. La personne à l'autre bout du fil dit :

— Oui.

C'était à moi.

— Allô, je dis.

— Si vous êtes Gummo, répliqua la voix familière de Groucho Marx, alors je suis Andy Hardy. Et toute réflexion faite, peut-être que c'est vous qui êtes Andy Hardy, et que moi, je suis Gummo. Qui que vous soyez, raccrochez et allez prendre un bain froid. Je sais que ça fait des miracles pour mon chien ou mon fils Arthur. Je ne me rappelle plus lequel.

Je savais qu'il allait raccrocher, aussi hurlai-je :

— Attendez ! Je m'appelle Toby Peters. Je suis détective privé. Votre frère Chico me connaît. S'il peut parler...

— S'il peut parler ? gloussa Groucho. Diamond Jim Marx n'arrête pas de parler.

Il posa la main sur l'écouteur, et je l'entendis dire quelque chose. Puis une autre voix vint en ligne. C'était Chico Marx. Je lui avais déjà parlé, mais à chaque fois j'étais déconcerté par l'accent qu'il n'avait pas. Ça faisait tellement partie de son personnage que j'avais du mal à croire que cet homme au léger accent de l'est était le même homme que le comique italien.

— Ouais, Peters. Qu'est-ce qui se passe ?

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

— Ils ? Qui ?

— Vous êtes bien à l'hôpital ?

— Personne ne m'a rien fait. J'ai eu une crise cardiaque.

— À vous entendre, on ne dirait pas.

— Ce n'était pas une vraie crise. Je perds plus au jeu que je ne gagne sur scène à Las Vegas. Je suis entré à l'hôpital pour résister à la tentation et éviter quelques personnes. Grouch et Harp ont entendu à la radio que j'étais malade et sont arrivés par avion. Harp et moi, on joue au bésigue. Je perds, mais moins qu'aux tables. Où êtes-vous ? Qu'avez-vous découvert ?

— Je suis à Chicago.

— On y habitait autrefois. Vous entendez ? dit-il à ses frères. Il est à Chicago.

— Surtout, ne quittez pas l'hôpital, Chico, dis-je en mettant six

pièces de plus dans l'appareil pour que l'opératrice ne nous coupe pas. Ces messieurs d'ici maintiennent que vous leur devez l'argent, et il y a quelqu'un qui ne comprend pas la plaisanterie. Un truand dénommé Leonardo s'est fait refroidir à la mitraillette dans ma chambre.

Groucho devait avoir l'écouteur, parce qu'il me cria :

— Écoutez-moi bien, Peters ! Ne les laissez pas mettre ça sur votre note. Vous n'avez jamais commandé un truand mort, et vous n'avez pas à le payer. Insistez pour que des extras de ce genre restent gratuits.

Chico prit le téléphone.

— Ne faites pas attention, dit-il. Il croit que vous êtes un de mes amis et que vous me faites une blague.

— Dites-lui que ce n'est pas une blague. Il faut que je retrouve Gino. Restez où vous êtes. Il faudra peut-être que je vous demande de venir à Chicago si je le trouve. Quand il vous verra, il comprendra peut-être qu'il y a erreur sur la personne.

— Et s'il ment et qu'il dit que c'est bien moi ? demanda Chico.

— Alors, on le passera à tabac, on lui fera peur, ou on prendra nos jambes à notre cou, toussai-je. Je n'ai pas d'autre idée pour le moment.

— Soignez bien votre rhume, dit Chico. Où logez-vous ?

— Au LaSalle, toussai-je.

— Harpo dit qu'il faut vous gargariser à la Listerine.

— Remerciez-le pour moi. Et surtout ne bougez pas d'où vous êtes avant d'avoir de mes nouvelles.

Je raccrochai. Par la vitre de la cabine, je vis que Narducy était entré dans le drugstore. Il n'avait plus son écharpe sur le visage. Il était très jeune. Il me fit signe de la main, et je fis de même tout en donnant à la standardiste le numéro de la M.G.M. à Culver City. Je déclinai mon identité à l'opératrice de la M.G.M. et lui demandai de me passer Louis B. Mayer. Elle vérifia et me dit qu'il était occupé, mais que M. Hoff devait prendre tous mes appels. On me le passa.

— Hello, Toby, dit la voix familière.

C'était un vice-président peu important de la M.G.M., que j'avais récemment aidé à conserver son boulot, boulot qu'il détestait.

— Warren, dis-je, pourquoi le Bon Dieu ne veut-il pas me parler ?

— Chico Marx est à l'hôpital, dit-il. M. Mayer pense que c'est peut-être parce que vous n'avez pas fait ce pour quoi vous étiez

payé.

— Chico Marx est dans un hôpital de Las Vegas avec une crise cardiaque bidon, dis-je sans mentir.

Puis j'ajoutai, pas tout à fait aussi sincère :

— C'est moi qui lui ai dit d'y aller jusqu'à ce que j'aie arrangé son affaire. Je protège l'investissement de la M.G.M.

Mon nez se mit à couler, et une quinte de toux me coûta environ dix cents de communication téléphonique.

— Où êtes-vous, Toby ?

— À Chicago. Quel temps fait-il à Los Angeles ? Non – ne me le dites pas. Mais envoyez-moi trois cents tickets à l'hôtel LaSalle, Chicago. Et vite. Je vous rendrai les comptes.

— Je sais, dit Warren, je sais. Je vais appeler notre directeur régional et lui dire de vous envoyer l'argent en liquide. À propos, Toby, les Marx parlent d'abandonner le cinéma. S'ils le font avant que vous ayez terminé l'affaire, j'ai bien l'impression que M. Mayer vous congédiera par carte postale. Il ne payera jamais pour protéger un acteur qui ne travaille pas pour lui.

— C'est logique, je suppose, toussai-je.

— Vous devriez prendre du Bromo pour votre rhume, conseilla Warren.

Je le remerciai du conseil, de l'argent et de ses encouragements, et je raccrochai. Je notai le prix de ces appels dans mon carnet et je rejoignis Narducy au comptoir.

— Je vous paye à déjeuner, mon petit, dis-je en éternuant. Je suis assis sur le toit du monde.

— Un homme au sommet n'a plus rien d'autre à faire qu'à redescendre, dit-il tout haut en imitant Charlie Chan, ce qui me gêna.

C'était d'autant plus gênant que nous étions dans un drugstore de la ville chinoise, et qu'à part nous, tout le monde était chinois.

IV

Narducy n'arrêtait pas de répéter à la petite Chinoise potelée qui nous servait en uniforme jaune que ses trois hamburgers étaient fantastiques. Il lui demanda s'ils étaient à la sauce de soja. Elle le trouvait drôle. Moi, j'étais malade. Je pris un bol de la soupe du jour, à la crème de tomate, sortie tout droit de la boîte. Je bus aussi un grand verre de jus d'orange.

Pendant que Narducy envisageait l'éventualité d'un quatrième hamburger, j'allai au rayon pharmacie et je racontai mon histoire au pharmacien chinois – l'histoire de mon mauvais rhume. J'espérais qu'il me proposerait une antique recette qui me guérirait. Il me conseilla des comprimés Bromoquinine. À la place, j'achetai une boîte de Kleenex et j'allai récupérer Narducy qui, sans complexe, amusait la serveuse avec ses imitations de Charlie Chan.

De retour dans le taxi :

— Où on va ? dit-il joyeusement.

— À quelle heure votre amie recommence-t-elle à travailler dans le tripot dont vous m'avez parlé ?

— De quatre heures à minuit. Nous avons deux heures à tuer. Vous voulez que j'en emploie une partie à essayer de semer les deux mecs qui nous suivent ?

Je résistai à la tentation de me retourner pour regarder. J'étais fier de moi. Je continuai à fixer la nuque de Narducy, et il continua à regarder dans le rétroviseur sans lever la tête.

— À quoi ils ressemblent ?

— Au Fantôme de l'Opéra et à Lou Costello. Vous les connaissez ?

— Ouais, dis-je. J'ai fait leur connaissance au New Michigan.

— Ils ont une belle bagnole, dit Narducy, sincèrement admiratif. Une grande Cad noire.

— C'est logique, dis-je. Semez-les, mais sans leur donner l'impression que vous les avez repérés.

Il démarra et tourna tranquillement à droite dans une rue résidentielle longeant une école primaire. Puis il tourna encore à droite, et se dirigea en direction de ce que je pensais être le centre-ville. Il s'était recouvert le visage de son écharpe, et avait remonté ses lunettes, indiquant par là, croyais-je, qu'il se concentrait sur

son boulot, et que son boulot, c'était de conduire. Il revint sur Michigan Avenue et mit le cap au nord, juste assez vite pour doubler quelques voitures en huit cents mètres et en avoir quatre entre eux et nous quand on s'engagea dans quelque chose qui ressemblait bien aux embouteillages du centre.

— Voilà l'Institut des Beaux-Arts, dit-il.

Deux grands lions verts en bronze gardaient l'escalier du lieu. Narducy m'apprit que, quelques mois plus tôt, la température était tombée à moins vingt et qu'un gosse qui avait la main mouillée était resté collé à un lion. Il s'en était tiré avec la paume à vif. Tout en me racontant cette anecdote, il avait encore augmenté de quelques longueurs la distance qui nous séparait de nos deux comiques. Après un dernier coup d'œil dans le rétroviseur, il tourna brusquement à droite dans le parking ouvert d'un hôtel.

Dès qu'on fut entrés assez loin pour être dissimulés par l'obscurité, on se retourna pour voir si on avait été repérés. La voiture noire transportant le Fantôme et Costello passa. Narducy tourna vivement et écarta d'un geste le voiturier qui approchait. À grands gestes et petites secousses, Narducy nous remit dans la direction d'où on venait.

— On est en sécurité, dit-il fièrement.

— Pas pour longtemps, dis-je. Il leur suffit de demander à six ou sept autres taxis de vous retrouver. Votre grosse 191 est facile à repérer.

— Ouais, dit-il. Je suis bon pour les détails, mais c'est l'évidence qui m'échappe. Alors, je suppose qu'on se quitte ici.

Il s'arrêta et me donna l'adresse du Kitty Kelly's. C'était, dit-il, à environ six blocs d'où nous étions.

— À quelques exceptions près, toutes les rues sont droites, expliqua-t-il. Chaque bloc comprend cent numéros. Les rues sont numérotées par cent au nord et au sud de Madison Street et à l'ouest de State Street. Il y en a à l'est aussi, mais avant d'arriver dans le South Side, il n'y a pas grand-chose à l'est. C'est coupé par le lac. Alors, si l'adresse est 5500 North Western, ça veut dire cinquante-cinq blocs au nord de Madison sur Western.

Ça semblait assez facile. Je payai le prix marqué au compteur, ajoutai deux dollars de pourboire, et je notai le tout dans mon carnet.

— À bientôt, dit-il. Donnez le bonjour de ma part à Merle.

Je remontai quatre blocs à pied, j'achetai un *Tribune* et j'entrai dans un bistrot. Je sirotai du café, dorlotai mon rhume et lus lentement en surveillant l'heure. Les nouvelles n'avaient pas beaucoup changé. Une publicité Chrysler me demanda :

« Pourquoi passer les vitesses ? » en suggérant que je me paye une boîte automatique. Tony Zale, le champion des poids moyens de Gary, rencontrait Steve Mamakos dans quelques heures. Les places étaient à un ticket. Je me demandai si je pouvais risquer trois heures du temps de Chico et du mien, et conclus par la négative.

À trois heures et demie, la serveuse commença à me regarder de travers. La foule de la pause café commençait à arriver, et j'occupais une table à moi tout seul. Je payai et sortis.

Un grand thermomètre, sur un panneau publicitaire, marquait moins dix. D'un pas vif, je longuai une espèce de pièce montée nommée le Wrigley Building, et je traversai un pont. J'allais dans la direction où devait se trouver le Kitty Kelly's. Je regardais les vitrines et m'arrêtais sous les marquises des cinémas. Il faisait un peu moins froid sous les marquises, et il y avait des tas de cinémas. À l'Apollo, on jouait *Fantasia*. Le Chicago jouait *Western Union* avec Jane Froman en attraction. Le Roosevelt jouait *High Sierra*. J'avais assisté à une partie du tournage, et j'aurais bien aimé voir le film mais il était quatre heures passées. Je filai tout droit au Kitty Kelly's.

C'était une taverne – un peu plus grande, plus chaude et plus sombre que la plupart. Il y avait deux mecs au bar, et, au-dessus, une pancarte annonçait : « Nous n'engageons que des étudiantes. » À quelques pas du bar, une étudiante était assise sur un tabouret devant une petite table couverte de feutre. Elle sortait des dés d'une boîte cylindrique.

Je m'approchai. Elle leva les yeux sans sourire. J'avais bonne allure avec mon gros pardessus à col relevé, mon chapeau, mes oreillettes, mon nez rouge, et une main pleine de mouchoirs en papier. Elle fut instantanément charmée.

— Vingt et un, dit-elle. Si vous faites moins, le verre est gratuit. Si vous faites plus, vous payez double. Vous jouez ?

— À quelle université allez-vous ? dis-je en me penchant sur elle.

— Stanford, dit-elle sans ciller.

C'était une mignonne petite chose, avec une bouche sérieuse et des cheveux noirs et courts.

— Qu'est-ce que vous étudiez ?

— La nature humaine, dit-elle avec un faux accent de Brooklyn.

J'éclatai de rire et terminai par une quinte de toux.

— Vous devriez faire quelque chose pour ça, mon vieux, dit-elle. Par exemple, tourner la tête quand vous commencez. J'ai ma vie à gagner et je ne travaille pas sur le dos.

— Dommage, dis-je, récupérant assez pour parler.

— Hé, murmura-t-elle, vous avez l'air gentil. Je viens de prendre mon service, et j'en ai pour huit heures. Ne me compliquez pas la vie.

— Pas question, dis-je. Disons que j'ai perdu. C'est combien, une bière ?

— Vingt-cinq cents, dit-elle. Vous larguez un dollar et vous êtes J.P. Morgan.

Je larguai cinquante cents. Elle fit signe au barman d'apporter une bière et me demanda si j'emporterais ma bière et mon rhume dans un coin noir.

— C'est vous, Merle Gordon ? dis-je en prenant mon verre.

Elle me regarda droit dans les yeux pour la première fois. Les siens étaient humides, bruns et profonds.

— Vos yeux ressemblent à de la bonne bière, dis-je.

— Ce que vous êtes galant. Comment savez-vous mon nom ?

— C'est un même, Ray Narducy, qui me l'a donné. Il a dit que vous pourriez peut-être m'aider.

— À quoi faire ? dit-elle, soupçonneuse.

Quelques clients entrèrent et allèrent au bar. Quelqu'un mit une pièce dans le juke-box, et Dina Shore se mit à chanter : « *I hear a Rhapsody*. »

Je commençais à me fatiguer un peu de répéter mon histoire, mais ça me plaisait de me pencher sur elle et de regarder son visage grave. Je lui resservis Capone, le cadavre dans le placard, Nitti et les Marx.

— Vous savez combien de Gino il doit y avoir à Chicago et dans les environs ? dit-elle en secouant la tête.

— Eh bien, proposai-je, tâchons de limiter les recherches. Combien y en a-t-il qui travaillent pour les gangs des jeux ?

— Qui sait ? Quinze ou vingt. Il y en a même un qui vient ici. Gino Amalfitano, mais ce n'est pas votre homme. Il est dans les Numéros, et en petit. Dans le quartier de South Side. Je vais me renseigner et je vous tiendrai au courant. Où logez-vous ?

— Au LaSalle, toussai-je. Appelez-moi n'importe quand, ou laissez un message.

— Vous devriez vous mettre au lit tout seul et prendre quelque chose pour votre rhume, soupira-t-elle en branlant du chef.

Je terminai ma bière au moment où Benny Goodman se mit à chanter « *There'll Be Some Changes Made* ». J'étais crevé, j'avais mal aux pieds et plus aucune idée.

— Hé, attendez ! dit-elle.

Je revins sur mes pas.

— J'ai entendu parler d'un Gino qui est peut-être votre homme. Il travaille quelque part à Cicero. Club privé. Jeux. Gino... Gino Servi. Ça s'appelle « Le Coin du Feu ». Et il y a...

— Merci, dis-je avec sincérité et adoration. Je vais essayer Servi.

Le porte-clés de Leonardo Bistolfi avait une médaille avec les mots « Le Coin du Feu » émaillés. C'était une piste possible. Et si ça ne donnait rien, j'aurais une bonne excuse pour revoir Merle Gordon.

— Dites-leur que c'est Kitty Kelly qui vous envoie, dit-elle en jetant les dés.

Je m'emmitouflai et ressortis sur Wabash. Au-dessus de ma tête, le métro aérien contournait le Loop. J'avais une piste et j'étais amoureux. Tout ce qu'il me fallait, c'était un nouveau système respiratoire.

Je revins à pied au LaSalle. C'était à cinq cents mètres. Quand j'y arrivai, je n'étais pas de mauvaise humeur. Je n'étais d'aucune humeur particulière. J'avais les genoux en coton et mal partout.

Dès que je mis le pied dans le hall, le réceptionniste de la veille me reconnut. J'avais ma clé dans ma poche. Je me dirigeai vers l'ascenseur, mais il m'arrêta. Il se mit à bredouiller et à bafouiller, pour dire enfin que M. Kotrba, le directeur, désirait me voir. Je dis d'accord et revins avec lui à la réception. M. Kotrba, c'était cent kilos de pompe et de solennité prétentieuses. Il avait un menton supplémentaire et la supériorité coléreuse. Il était plein de la juste colère du Seigneur. J'en avais rencontré des douzaines comme lui. Il pensait qu'il était un caïd, mais ce n'était qu'une chiffes molle. J'attaquai avant qu'il ait pu placer un mot.

— Ah, monsieur Kotrba, je voulais justement vous parler. Content de vous trouver libre. Ma société, la M.G.M., m'a appelé aujourd'hui pour me conseiller de quitter un hôtel où le meurtre est autorisé dans les chambres. L'un de nos avocats, M. Leib, a même pensé que ce serait une bonne idée que de passer le mot aux autres studios afin que leur personnel ne descende plus au LaSalle pendant leur séjour à Chicago. Il a même émis la possibilité d'un procès à cause du choc moral que j'ai éprouvé.

M. Kotrba en resta bouche bée. Je le mettais sur la défensive et l'obligeais à chercher des excuses alors que sa première idée était sans doute de m'éjecter de son hôtel, en me priant de ne plus y semer de cadavres ni salir les murs. Kotrba n'avait aucune souplesse. On pouvait le manœuvrer comme on voulait.

— Ne vous en faites pas, continuai-je avec mon plus beau sourire, sachant qu'il devait être sardonique. Je les en ai dissuadés. Je leur ai dit qu'en temps normal, le LaSalle est un endroit tranquille et calme pour traiter des affaires.

— Je vous en remercie, dit Kotrba en aplatissant quelques mèches blanches.

Le réceptionniste, debout derrière lui, avait un air légèrement amusé. Il me lança un regard complice. Je fis celui qui ne le voyait pas. Quels que fussent ses problèmes avec Kotrba, je n'avais pas besoin d'un associé.

Avant que Kotrba ait pu ajouter : « Mais... » je repris :

— J'attends une lettre du studio sur la façon de procéder dans cette affaire. Est-elle arrivée ?

Le réceptionniste s'avança après avoir pris quelque chose de blanc dans un casier derrière lui. Il me tendit une enveloppe avec « M.G.M. » imprimé en gros dans le coin. C'était, je le savais, les trois cents dollars que j'avais demandés.

— Merci, monsieur...

— Katz, dit le réceptionniste, tout fier.

Sa petite moustache luisait.

— Curtis Katz.

J'ouvris l'enveloppe sans montrer son contenu. Les billets étaient bien là. Je tournai le dos à Kotrba, dont le visage était maintenant blanc, froid et poussiéreux comme la neige de Chicago. Je poussai un soupir approprié. J'empochai l'enveloppe et me retournai.

— Ils me proposent de rester et d'oublier cette affaire à moins qu'autre chose ne survienne.

Je regardai Kotrba droit dans les yeux. C'était la minute de vérité, après laquelle j'allais dans quelques instants soit me retrouver dans la neige avec une pneumonie, soit me retrouver dans une chambre chaude. Je pouvais aller dans un autre hôtel, mais ça me ferait perdre du temps, et il me faudrait donner des tas de coups de fil pour prévenir tout le monde de ce qui s'était passé.

— Nous en sommes ravis, soupira Kotrba, soulagé.

— Parfait, dis-je. Envoyez-moi quelqu'un dans cinq minutes pour mon complet. Je veux le faire nettoyer et repasser. Et vite.

— Mais bien sûr, dit Kotrba, et si vous désirez quoi que ce soit, adressez-vous à M. Katz.

Je pris l'ascenseur et regagnai ma chambre. Je regardai dans la salle de bains, sous le lit et dans le placard. Pas de truand ni de cadavre. Je fermai à clé et poussai les deux verrous, enlevai mon

complet et le mis sur un cintre. Puis je me fis couler un bain tout en donnant quelques coups de fil.

D'abord, j'appelai Kleinhans. Il était six heures passées et il était sorti manger un sandwich. Puis j'appelai mon bureau à Los Angeles. Là-bas, il était quatre heures, et Shelly Minck devait être encore là. Il y était.

— Toby ! hurla-t-il, doutant toujours de la capacité de la compagnie du téléphone à transmettre la voix humaine hors des limites du comté de Los Angeles. Je suis content que tu appelles. Tu te souviens de M. Strange ?

M. Strange était un clochard du voisinage que Shelly avait trouvé sous notre escalier. M. Strange n'avait qu'une dent. Shelly s'était donné pour tâche de la sauver, et d'y attacher une nouvelle personnalité.

— Je me souviens de M. Strange.

— Nous lui avons sauvé sa dent. Il y a un peu d'infection, mais rien de sérieux.

Le bureau, les mains et le corps de Shelly étaient un hymne à la décadence. Sa seule défense contre l'infection endémique, c'était le cigare qu'il mâchonnait sans arrêt, même en train de soigner un client.

— Shelly, est-ce que j'ai du courrier ou des messages ?

— Je vais voir. Ici, il a plu.

— Dommage, dis-je. Ici, à Chicago, il fait un temps superbe.

Par la fenêtre, je voyais qu'il faisait complètement nuit. Il faisait déjà presque nuit avant cinq heures. Shelly grogna et alla chercher mon courrier.

— Voyons. On dirait une facture, de la publicité, une lettre qui sent très bon. Tu veux que je l'ouvre ?

— Elle est de qui ?

— Anne Peters, et l'adresse...

— Je connais l'adresse.

— Tu veux que je l'ouvre ?

— Non, dis-je.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Laisse-la sur mon bureau. Je serai de retour dans quelques jours, je crois.

— D'accord. Je vais faire un bridge à M. Strange. Tu veux que j'attende que tu reviennes ?

On frappa une deuxième fois.

— Non, dis-je. La science doit aller de l'avant sans moi. Au

revoir.

Je raccrochai et allai à la porte. Je me demandais bien pourquoi mon ex-femme m'écrivait. La dernière fois que je l'avais vue, elle m'avait fait clairement comprendre que ma compagnie n'était pas désirée, et qu'elle pensait sérieusement à se remarier avec un type travaillant dans la même compagnie aérienne qu'elle. Quoi que ce fût, inutile que ça passe par Shelly Minck.

Le « gosse » qui m'attendait à la porte avait dans les soixante-dix ans. Il prit mon complet en disant qu'il le rapporterait dans une heure. J'entrai dans la baignoire et je toussai et crachai tout mon saoul. Après avoir récupéré mon costume contre un pourboire de cinquante cents pour le vieux gosse, je me couchai en caleçon sur le lit, dans le noir, et j'écoutai à la radio « Information Please », « Brigade Anti-Gangs », et « Les Aventures de Sherlock Holmes ». Warden Lowes et Holmes découvrirent leur coupable, tous les deux. Ce qui me donna l'idée de me lever et de commencer mes recherches pour retrouver Gino Servi. J'arrêtai la radio deux minutes après le début de la retransmission du concert de Lawrence Welk donné dans la salle de bal du Trianon, j'enfilai mon complet et mon pardessus et je descendis dans le hall. Je ne pris pas mon pistolet. Je ne m'en sers jamais, et, là où j'allais, il y avait sans doute pas mal de gens capables de reconnaître le renflement qu'il ferait sous mon veston, et qui ne verraient pas ça d'un bon œil.

Je fis au revoir de la main à Curtis Katz, et je demandai au portier de me trouver un taxi. Il y en avait un à dix mètres. Cette vie de demi-luxe, ça semblait bon, mais ça commençait aussi à m'inquiéter. Je savais ce que j'allais retrouver en rentrant. Je ne voulais pas trop m'habituer à ce que je ne pouvais pas me payer.

Pendant que je méditais sur le sens de la vie, avalais des comprimés de Bromo et me mouchais dans des mouchoirs de papier, le taxi s'enfonça doucement dans la nuit de Chicago.

Quand je dis au chauffeur que j'allais au Coin du Feu à Cicero, il se retourna pour me regarder et haussa les épaules. On s'arrêta devant une demi-heure plus tard. Il empocha sa course et son pourboire en branlant du chef avec tristesse.

Quand je descendis, je me retrouvai en face d'une grande Cadillac noire parquée de l'autre côté de la rue. Le gars au volant ressemblait à Lon Chaney. Et ses yeux étaient braqués droit sur moi.

V

Il y avait au moins deux possibilités. La première, que les deux hommes de Nitti, avec un petit tuyau des flics en cheville avec Nitti, aient découvert que j'étais au LaSalle et aient tout simplement attendu devant l'hôtel et suivi mon taxi. L'autre, c'était que Gino Servi était mon homme, et qu'ils aient simplement attendu que je me pointe à Cicero, ce qui laissait à penser qu'ils avaient plus de confiance que moi en mes capacités d'enquêteur. Bien entendu, leur présence pouvait n'être qu'une coïncidence. J'avais entendu dire qu'on pouvait rester debout des heures à un coin de rue à Cicero, sans jamais rencontrer quelqu'un de connaissance. C'était ce que j'avais entendu dire, mais c'était un renseignement déjà vieux, communiqué par un ex-détenu nommé Red. Ce qui importait, c'est que les hommes de Nitti savaient où j'étais. J'essayai de ne pas penser à ce qu'ils me voulaient.

À Cicero, il ne faisait pas plus chaud qu'à Chicago, et, malgré son nom, le Coin du Feu ne semblait pas particulièrement bien chauffé. C'était une grande bâtisse en rondins bidon avec un parking couvert de graviers où l'on entrait en passant sous un panneau monté sur gonds. Il faisait trop sombre pour distinguer si les rondins étaient couleur bois. Les fenêtres étaient masquées par des rideaux noirs et, au-dessus de la porte, une petite enseigne au néon annonçait le nom du lieu. Les mots « Le Coin » clignotaient, menaçant de rendre l'âme. Chaque fois que ça arrivait, les mots « du Feu » prenaient la relève.

Je passai la lourde porte en bois, traînant mes jambes affaiblies par la grippe, et je me retrouvai devant une autre porte ornée d'un menu. Tous les plats avaient été rayés de la carte. Ça, plus le fait qu'aucun prix n'était mentionné, n'encourageait pas les dîneurs.

Après avoir passé cette deuxième porte, je découvris une créature en forme de juke-box – petite, râblée, en veston marron et cravate. La lumière assourdie jetait des reflets orange et violets sur son visage, et dansait sur des verres de lunettes tellement épais qu'ils en avaient l'air blindés.

— C'est Kitty Kelly qui m'envoie, dis-je.

Il posa son journal et me toisa des pieds à la tête, pour bien me faire comprendre qu'il se foutait de la personne qui m'envoyait. Je ne transportais pas de quincaillerie. C'était tout ce qui l'intéressait.

Son boulot, c'était de faire entrer les clients, non de les éjecter. Il prit mon pardessus et le passa à travers un carré noir. Quelque chose ou quelqu'un, à l'intérieur du carré, le prit.

— Entrez, dit le juke-box, avec un léger accent irlandais.

J'entrai, étouffant un reniflement.

L'intérieur, c'était une grande salle, basse de plafond, et sans cheminée. L'intérieur n'avait pas l'air spécialement chaud. Il y avait une soixantaine d'hommes et de femmes, habillés de bien à passable, attablés devant cinq tables de cartes et une table de roulette.

Des machines à sous, alignées contre le mur, tintinnabulaient sans interruption. Dans le coin droit, un bar avec une porte derrière. Le bar était si petit que six tabourets suffisaient à l'entourer. Manifestement, on n'encourageait pas les clients à perdre leur temps à boire en bavardant avec Joe le barman, qui faisait dans les deux mètres de haut, et n'avait de toute façon pas l'air du gars avec qui on aimerait faire la causette, ou qu'on aurait plaisir à rencontrer par hasard dans les toilettes.

Un unique pilier, du diamètre d'un petit séquoia, se dressait au milieu de la salle, mais il ne soutenait pas le plafond. J'avais vu des piliers comme ça à Las Vegas et à Reno. À hauteur d'œil, il comportait une ceinture de miroirs. À l'intérieur, il y avait au moins un homme armé d'un pistolet, sans doute de très gros calibre. On ne cherchait pas vraiment à dissimuler l'usage du pilier. Le contour de la porte était très visible, et elle était sans doute fermée à clé de l'intérieur. Si l'homme au pistolet était victime d'une crise cardiaque, il faudrait sans doute de la dynamite pour le sortir de là. D'ailleurs, j'avais comme l'impression qu'il y avait de la dynamite dans l'air. Le pilier, c'était un avertissement aux jeunes voyous ambitieux qui auraient pu être tentés de prendre le pouvoir. De plus, c'était rassurant pour les clients honnêtes, et menaçant pour les malhonnêtes.

Une blonde platinée s'éloigna de deux femmes assez jeunes assises au bar et se dirigea vers moi. Elle portait une robe noire qui scintillait dans la pénombre. Elle avait dans les quarante ans, peut-être un peu maigre, avec un beau sourire et une voix relevée d'un soupçon d'accent universitaire.

— Compagnie ou action ? dit-elle.

Nos yeux se rencontrèrent. Je me demandai combien de temps et à quelle profondeur il faudrait gratter, et avec quoi, pour percer ses trois premières lignes de défense. À la façon dont elle me regardait, je compris que je n'avais pas les outils indispensables à ce boulot. Peut-être mon nez qui coulait et mes yeux larmoyants.

— Je suis de passage à Chicago, dis-je, essayant de jouer au péquenaud.

Sans doute que mon nez rouge renforçait mon air de Mortimer Sneds.

— J'aimerais tenter ma chance à la roulette.

Je me frottai les mains, pas assez fort pour faire prendre un feu, mais assez quand même pour montrer que j'étais impatient de perdre quelques tickets, que j'avais planqués dans une chaussette à l'intérieur du vieux poulailler.

— Oh, non ! dit-elle en souriant et en me prenant le bras.

Elle semblait avoir pénétré ma première ligne de défense. Elle m'avait pris pour un clown au lieu de me prendre pour un idiot.

On contourna les tables de poker et de black-jack pour arriver à la roulette, dans le fond, à gauche.

— Tout se passe avec des jetons, murmura-t-elle. Cinq, dix, vingt et cinquante dollars. Vous me payez et je vous donne des jetons. En partant, vous rendez ce qui vous reste, s'il vous en reste. En général, on me donne un pourboire.

— Je vais commencer par cinquante tickets en jetons de cinq, dis-je.

Je comptai cinquante-cinq dollars, secouant les cinq derniers pour lui montrer que c'était son pourboire. Son sourire stéréotypé ne changea pas. Au lieu de m'asseoir à la table, je la regardai se diriger vers le barman qui prit mon fric et lui donna les jetons. Le barman sortit immédiatement par la porte derrière lui, avec mon argent.

La blonde revint, me donna dix jetons blancs, me tapota l'épaule et dit :

— Revenez me voir si vous en voulez d'autres. Les types en rouge, ce sont les serveurs. Appelez si vous voulez prendre un verre. Vous pouvez les payer en liquide ou en jetons.

Il y avait sept ou huit joueurs à la roulette. La première chose qui me frappa, ce fut le croupier, qui ne souriait jamais et dont la voix ne changeait pas. C'était un petit mec en smoking et petite moustache. À mesure que la nuit s'avança, il perdit progressivement son accent français.

Je me faufilai près d'un grand mec mince, d'une trentaine d'années, vêtu d'un complet de grand faiseur, avec une pochette blanche à monogramme. Il fumait avec un fume-cigarette en nacre, et semblait légèrement amusé par la compagnie, qui, à moi, ne paraissait pas drôle du tout.

— Vous vous défendez ? dis-je en poussant un jeton blanc sur

le noir.

Le grand mec me regarda en soulevant un sourcil, et me répondit avec un accent anglais d'une distinction qui semblait un peu déplacée à Cicero.

— Je perds, dit-il, mais grâce à mes pertes, je me fais une martingale. Tout ce qu'il faut, c'est de l'argent et beaucoup de patience.

Il perdit son jeton rouge, et je perdis mon blanc.

— Vous avez assez d'argent et de patience ? reniflai-je.

— Une provision raisonnable du premier, et une provision pratiquement inépuisable de la deuxième. Heureusement, je suis obsédé par l'idée romanesque que je vais faire un jour sauter la banque et sauver l'Empire britannique.

De nouveau, on perdit tous les deux. Il ne semblait pas s'en soucier. Je décidai qu'il imitait George Sanders jouant une canaille, ou peut-être que George Sanders imitait ce mec quand il jouait les canailles. Un sourire anglais, aristocratique et méprisant, semblait fixé en permanence sous son nez cassé, qui ajoutait à son long et beau visage un air d'aventurier.

J'éternuai, d'un éternuement monumental qui arracha un grognement de protestation à une matrone couverte de bagoues assise à ma droite. Je me mouchai et perdis cinq dollars de plus pour me racheter. L'Anglais leva la main avec distinction, et un serveur, saucissonné dans une veste deux tailles trop petite, arriva ventre à terre sur le sol dallé, avec accompagnement musical de machines à sous.

— Avez-vous un vin à peu près correct ? demanda l'Anglais, levant un sourcil dubitatif qui en disait long sur la réponse attendue.

— Ouais, répondit le garçon, confirmant ses suppositions.

L'Anglais tendit un jeton blanc au garçon, en lui disant de rapporter un verre de vin, de préférence un vin français de la Loire, avec un verre de jus d'orange et un œuf cru.

— Compris, dit le garçon qui s'éloigna.

L'Anglais se pencha sur moi.

— Il va revenir avec du chianti, dit-il, en perdant dix dollars de plus sur le sept.

Je sautai deux tours, regardant autour de moi pour repérer les gens qui pourraient être les hommes de Gino ou de Nitti. Si Gino était là, décidai-je, il devait être derrière la porte du bar. Même si j'arrivais à passer de l'autre côté du barman géant, j'avais l'impression que ce qui m'attendait derrière la porte serait de

nature à me causer des ennuis.

Le vin, le jus et l'œuf arrivèrent. L'Anglais porta le verre à ses narines et fronça les sourcils.

— Californie, pas plus d'un an d'âge, soupira-t-il. Mais il faudra s'en contenter. En fait, comme il faut l'avaler d'un trait, l'absence de goût n'a pas d'importance.

Tous les yeux fixés sur lui, y compris ceux du croupier, il cassa l'œuf dans le jus d'orange. Mais au lieu de boire le contenu des deux verres, il me les tendit.

— Avalez le jus comme un brave type que vous êtes, dit-il, son fume-cigarette entre les dents. Puis, avalez le vin d'un seul trait.

Je levai la main pour protester, et, ce faisant, heurtai la matrone qui contre-attaqua par un coup dans le dos. L'Anglais me guida la main. Je bus. Merde. Je ne pouvais guère aller plus mal.

— Dans cinq minutes, vous serez capable de terrasser un orang-outang, dit-il en se remettant à jouer.

— J'y serai peut-être obligé, dis-je en m'essuyant les lèvres avec une serviette.

Il me regarda d'un air amusé, et, après avoir commandé un bourbon et de l'eau plate, reprit sa marche décidée vers la faillite.

Cinq minutes plus tard, je me sentais beaucoup mieux et j'avais perdu mes cinquante tickets de jetons. Je fis signe à la blonde qui s'approcha, éclairant son chemin de ses dents à jaquettes. Quand elle se pencha, je lui donnai cinquante autres dollars, me demandant comment j'allais me faire rembourser ce fric par Louis B. Mayer.

— Je voudrais parler à Gino, murmurai-je.

— Gino qui ?

— Gino Servi.

— Qui êtes-vous ? dit-elle.

— Dites-lui que je suis un ami de Chico.

— Je vais voir s'il est là, dit-elle, toujours souriante.

L'Anglais me considéra avec un respect nouveau et exagéré. J'avais une dizaine d'années de plus que lui, mais, sous son regard, j'avais l'impression d'être un môme.

— Très bien, dit-il, ramassant ses premiers gains depuis mon arrivée. On aurait dit une scène de *Little Caesar*.

— Plutôt de *Rue sans issue*, répondis-je, poussant un jeton sur le rouge.

Au cours des vingt minutes qui suivirent, je me mis à perdre plus lentement, ce que je considérai comme un triomphe moral de

première grandeur. La blonde platinée revint et me murmura :

— Gino vous verra à la fermeture. Trois heures du matin, si vous voulez rester jusque-là.

Je dis que oui. Ma montre m'apprit que j'avais encore deux heures à tuer, et mon portefeuille me dit que je n'y arriverais jamais au train où ça allait. Je consacrai mon argent à du vin, du jus d'orange et des œufs, je bus le vin plus lentement, et je m'arrangeai pour perdre cent cinquante tickets tout en apprenant quelques petites choses sur l'Anglais. Nous formions un drôle de couple. C'était un homme du monde, avec plusieurs générations de gros richards derrière lui. Moi, mon père était épicier à Glendale, et, en mourant, il ne nous avait laissé que des dettes, à mon frère et à moi. L'Anglais avait fait ses études en Europe. Moi, je n'avais même pas terminé ma deuxième année d'université quand je m'étais engagé dans les flics de Glendale. Il avait voyagé dans le monde entier. Moi, j'avais voyagé dans le comté de Los Angeles et dans un rayon de cent cinquante bornes autour.

Quand, sous le verre rayé, les aiguilles de ma fidèle montre m'annoncèrent que l'heure approchait, mon rhume était temporairement et artificiellement maîtrisé. À trois heures moins le quart, il n'y avait plus personne dans la salle, à part Joe le barman, la blonde platinée, l'Anglais, moi, et l'équipe de nettoyage.

La blonde dit à l'Anglais qu'on fermait. Il jeta un jeton rouge au croupier, lui donna ses jetons restants à encaisser, avala son bourbon à l'eau et me dit à voix basse :

— Je vous ramène ?

— Je retourne à Chicago, mais avant, j'ai une petite affaire à régler qui me prendra quelques minutes.

— Pas de problème, dit-il. C'est mon chemin. Je vous attendrai dehors.

La blonde lui rapporta son argent, son pardessus et un sourire d'adieu. Deux minutes plus tard, j'étais seul avec l'équipe de nettoyage du Coin du Feu. Dix minutes plus tard, j'étais seul tout court. Quelqu'un éteignit les lumières, sauf quelques-unes au-dessus du bar, et les veilleuses aux quatre coins de la pièce. Les grandes ombres blanches se projetant dans le noir étaient extra pour mes nerfs.

Il y eut du bruit du côté du pilier. Il s'ouvrit et un homme en bras de chemise en sortit. Sa chemise était fripée de sueur, et ses cheveux collés sur son crâne par de la brillantine ou le bain de vapeur dont il sortait. Il s'avança jusqu'à la porte de la rue et s'adossa nonchalamment à côté. La porte s'ouvrit, et l'homme en

forme de juke-box entra, regarda autour de lui en avançant le cou, essuya ses lunettes sur sa manche et se planta de l'autre côté de la porte de sortie. Dehors, un tuyau d'échappement pétarada, et un môme se mit à gueuler : « Yeh ! »

Quelques secondes plus tard, la porte derrière le bar s'ouvrit, et trois hommes en sortirent, silhouettés par la forte lumière derrière eux. Ils refermèrent la porte et disparurent dans la pénombre du bar. Mes iris contre-attaquèrent, et je vis que deux d'entre eux étaient les gagnants bien connus du concours de sosies Lon Chaney et Lou Costello. Le troisième, c'était le méchant moustachu que j'avais vu dans la chambre de Nitti au New Michigan.

— C'est vous, Gino Servi ? demandai-je.

Ma voix se répercuta sur les murs. Pas de réponse. Les cinq hommes me regardaient comme si j'allais commencer un numéro de chien savant.

— Vous auriez dû quitter la ville ce matin, dit Servi. Vous n'aurez pas une deuxième chance.

Il repassa la porte derrière le bar.

— Hé, attendez ! hurlai-je. On a à discuter. J'ai...

Il avait disparu.

J'espérais qu'on n'avait pas donné au quatuor l'ordre de me tuer, juste de rigoler un peu et de me renvoyer chez moi en caleçon avec une heure pour quitter la ville. Je pouvais ou accepter ce qu'ils m'avaient préparé, ou essayer de me tirer. Mais avec les deux portes gardées, mes chances de m'en sortir étaient moindres que celles de Mamakos contre Zale.

— D'accord, gloussai-je en levant les deux mains, paumes vers le plafond. Vous avez gagné. Je m'en vais. Donnez-moi le temps d'aller chercher ma valise, et je disparaissais. Il faut bien reconnaître quand on est battu.

À un certain niveau de conscience, je promis à tous les dieux du monde que je quitterais la ville si je sortais de là. Mais à un autre niveau, je savais que si je sortais de là, je ne m'en irais pas. Mais il n'y avait pas vraiment d'issue ni de discussion. Mes quatre zigotos ne voulaient rien savoir.

— Je voyage léger, dis-je.

— Tu ne voyages plus, dit Costello en s'avançant. Tu vas te reposer un bon bout de temps.

Chaney s'approcha de moi sur la gauche, fantôme parmi les ombres. Le juke-box et l'homme du pilier se contentaient de regarder. Ils formaient la réserve, et n'auraient sans doute pas besoin d'intervenir contre un petit mec comme moi.

— J'ai eu trop de repos ces temps-ci, dis-je en reculant.

Costello avançait sur moi lentement. Je dis quelques autres petites choses mais je ne me rappelle pas quoi. Ce que je voulais, c'était laisser approcher Costello pendant que je reculais, puis le déséquilibrer, le contourner et courir vers la porte derrière le bar. Je n'avais pas grand-chance de réussir, mais personne n'avait une meilleure idée. Je me cognai contre une table de cartes, bredouillai quelque chose et jetai mes dernières forces dans une droite au visage de Costello. Il chancela sous le coup, mais ne me laissa pas la place de passer sur sa droite. Chaney bloquait le passage à gauche. Le visage de Costello entra dans une flaque de lumière. Son sourire ne me disait rien qui vaille, et un filet de sang coulait de sa narine gauche dans sa bouche. Je me reculai pour ajuster un crochet, mais Chaney m'en décocha un en plein ventre. Je partis à la renverse, souffle coupé, et je rebondis sur la table de black-jack derrière moi. La table se renversa, dans une gerbe de cartes, de cendriers et d'un verre à demi plein.

J'étais sur le dos quand ils me tombèrent dessus. Quelqu'un me mit à genoux. Un autre me saisit par les cheveux et me redressa la tête. Après, j'allais recevoir un poing dans la gueule. Avant, j'eus la nausée, et j'essayai de distinguer si le poing vengeur s'ornait d'un scintillement métallique.

On frappa à la porte. Un coup sec et résolu. Il perça les ombres, et déchira les voiles de fumée emplissant les recoins cachés de la pièce et de mon cerveau. On se pétrifia tous les cinq, les yeux fixés sur l'entrée. Nouveau coup, puis une voix anglaise et joyeuse.

— Hello, là-dedans ! Je crois que j'ai oublié quelque chose d'important. Vous voulez m'ouvrir une seconde ?

Une grosse main fleurant l'ail, l'urine et le tabac vint se plaquer sur ma bouche.

— Allez, dit l'Anglais. Je sais que vous êtes là, et il faut absolument que je récupère ce que j'ai oublié. Ça a pas mal de valeur. Ce n'est pas que ça me plaise, mais si vous n'ouvrez pas, je me verrai obligé de solliciter l'aide de la police.

— Laisse-le entrer, croassa Costello.

Le juke-box se retourna, poussa le verrou et ouvrit la porte. L'Anglais entra, son pardessus sur le bras. Il cligna des yeux dans l'obscurité. Quand ses yeux se furent habitués, il me vit.

— Ah, vous êtes là. J'ai entendu du bruit et je me suis dit que vous deviez avoir besoin d'aide.

Je parvins à émettre un grognement à travers les doigts de Costello.

— Désolé, dit l'Anglais à Costello. Je n'arrive pas à comprendre

ce qu'il dit. Pourriez-vous ôter votre main ?

— Tirez-vous, grogna Costello. Et oubliez ce que vous avez vu. C'est un conseil d'ami.

L'Anglais se gratta la tête.

— Désolé, mais cela me paraît impossible.

Le juke-box s'était approché par derrière de l'Anglais, bras tendu, attendant le signal de Costello. Je ne pouvais pas l'avertir, mais il n'eut pas besoin de mon avertissement. À l'aveuglette, il donna un violent coup de coude en arrière, qui atteignit le juke-box juste en plein plexus. Tandis qu'il hurlait de douleur, l'Anglais pivota sur lui-même, lui arracha ses lunettes et jeta son pardessus sur la tête de l'homme en chemise blanche, tout en le frappant à la tête. L'homme et le pardessus allèrent au tapis.

Costello me lâcha et se rua sur l'Anglais, tandis que Chaney passait la main sous sa veste. Je refermai les deux bras autour des genoux de Chaney, et il tomba sous moi, tandis que j'abattais le poing dans la direction approximative de son visage. Costello avançait, courbé, les bras tendus comme un lutteur. L'Anglais avançait, très droit, bras droit tendu. Il s'écarta de la trajectoire de Costello et voulut le saisir aux cheveux. Mais Costello n'en avait pas. Costello fonça sur l'Anglais, tête baissée, mais l'Anglais recula et se servit de l'élan de Costello pour le déséquilibrer en le saisissant par le col. Costello fit un saut périlleux et retomba sur les dalles avec un bruit sourd qui ébranla la salle. Le tout n'avait pas pris plus de quelques secondes. J'avais retrouvé mon souffle, et j'étais toujours par-dessus Chaney. Il me donnait dans le flanc et la tête des coups de poing désordonnés qui devaient lui faire drôlement mal aux phalanges et qui ne me faisaient aucun bien à la tête.

Chemise Blanche s'était débarrassé du pardessus et portait la main à son holster. Je le vis. L'Anglais le vit aussi, mais nous étions trop loin pour le contrer, et aucun de nous n'était armé. Nous ruer sur lui nous aurait valu une balle dans la tête. L'Anglais tira son stylo. Peut-être qu'il comprenait que c'était la fin et qu'il allait écrire un testament en vitesse, ou s'enfiler la rasade de bourbon à l'eau contenue dans le caoutchouc du stylo.

Je m'étais relevé, prêt à me ruer héroïquement sur Chemise Blanche, qui venait juste de sortir son pistolet, quand quelque chose gicla du stylo, et qu'un petit jet de vapeur et de liquide frappa Chemise Blanche en pleine face. Le temps que j'aie fait deux pas, Chemise Blanche haletait de douleur, les mains sur le visage. J'étais assez près, et le gaz me rendit un peu mou et nauséux. Complètement aveuglé, Chemise Blanche tira deux

coups au hasard dans notre direction. L'un d'eux atteignit Costello, toujours assis par terre à une douzaine de pas. Il porta sa main droite à son épaule et se mit à gueuler.

Son joli mouchoir sur la bouche, l'Anglais s'approcha de Chemise Blanche et lui fit sauter son pistolet de la main. Le pistolet glissa sur les dalles, émettant un dernier coup en guise de protestation. La balle frappa la caisse métallique d'une machine à sous qui se détraqua et se mit à clignoter et à tinter follement.

— Je crois que ça ira, non ? dit l'Anglais, remettant son mouchoir dans sa poche et ramassant son pardessus.

Il ne semblait pas pressé du tout, mais moi, si. Quelque part dans le noir, Chaney, à quatre pattes, devait sans doute chercher son pistolet.

On enjamba le corps gémissant du juke-box, on franchit les deux portes et on sortit dans la nuit. Je transpirais. L'air glacial me frappa comme de la neige carbonique. L'Anglais me montra du doigt une petite voiture européenne garée devant la porte, et je m'y engouffrai. Mon pardessus était sur le siège.

Quand il fut monté de son côté, qu'il eut arrangé son manteau, allumé une cigarette qu'il mit posément dans son fume-cigarette en nacre, il m'expliqua :

— C'était le seul pardessus qui restait. J'ai supposé que c'était le vôtre.

— C'était le mien, dis-je, regardant furtivement la porte du Coin du Feu.

Chaney sortit dans le froid en titubant, regarda de notre côté et leva son pistolet. L'Anglais le regarda nonchalamment, et démarra dans une gerbe de graviers comme une balle entrant par la vitre latérale à quelques centimètres de sa tête. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Nous étions hors de portée quand la deuxième balle partit.

— Maintenant, dit-il en souriant, où dois-je vous déposer ?

— À l'hôtel LaSalle, sur LaSalle, aussi vite que possible. Je vais leur payer ma note et me trouver un endroit plus sain. Merci de ce que vous avez fait.

— Je vous en prie, sourit-il en levant un sourcil.

— Vous avez montré un sang-froid extraordinaire.

— Vraiment ? dit-il joyeusement. J'étais pétrifié. Je n'avais jamais rien fait de pareil avant, mais il ne faut jamais que l'ennemi s'en aperçoive. C'était sacrément excitant, n'est-ce pas ?

On revint par Cicero et le sud de Chicago, tandis que le soleil commençait à se lever. On filait le long de maisons basses en bois.

Des volutes de fumée matinale commençaient à sortir des cheminées de brique, et des hommes aux visages lourds attendaient le tramway, leur gamelle à la main. Je regardais, tout en lui racontant mon histoire – Hollywood, Capone, les Marx Brothers et la société Nitti.

Je lui dis que tout ça s'était révélé très amusant, et je lui racontai quelques autres aventures excitantes de ma vie de détective privé. On échangea d'autres histoires. Ma vie avait l'air tirée du magazine *Detective*. La sienne semblait sortie tout droit de *Beau Geste*.

Il était le second de trois frères d'une riche famille de banquiers. Son père avait été membre du Parlement, et avait été tué pendant la dernière guerre. Sa mère l'avait envoyé à Eton, où il avait bien réussi dans l'athlétisme et s'était cassé le nez en jouant au football. Puis les choses s'étaient gâtées. Il s'était fait renvoyer d'un endroit nommé Sandhurst parce qu'il courait trop les filles, et on l'avait envoyé dans les montagnes autrichiennes où il avait trouvé d'autres filles à chasser, avait appris l'allemand, le français et le russe et s'était mis au ski.

Puis il avait un peu travaillé dans la banque, avait renoncé, était devenu reporter et avait découvert sa vocation quand l'Angleterre était entrée en guerre contre l'Allemagne. Il avait été recruté dans les services secrets de la Marine, et il était maintenant lieutenant dans les services spéciaux des Volontaires de la Marine royale. Il était basé quelque part au Canada, mais il ne pouvait pas me dire où.

Il s'arrêta près du LaSalle. Avant de descendre, j'enfilai mon pardessus et je regardai s'il y avait dans les environs une voiture en stationnement ou un visage pas catholique. Je ne vis rien. J'ouvris la portière et lui tendis la main.

— Je m'appelle Peters, dis-je. Toby Peters.

— Enchanté de faire votre connaissance, Toby Peters, dit-il. Pour le cas où vous auriez envie de partager d'autres aventures, je suis à l'Ambassador. Je m'appelle Ian Fleming.

VI

Il n'y avait personne dans le hall du LaSalle, à part un groom somnolent dont les boutons d'uniforme avaient besoin d'un coup de Mirror. Curtis Katz était à la réception, l'air un peu épuisé sur les bords après une longue nuit de service. Il m'adressa un soupçon de sourire.

— Je pars, dis-je. Préparez ma note. Je redescends tout de suite.

— J'espère que ce n'est pas...

— Non, dis-je, me hâtant vers l'ascenseur. On me rappelle d'urgence à Hollywood. Clark Gable a besoin de moi. Vous savez ce que c'est.

Katz savait ce que c'était. Le liftier posa son journal et me monta au sixième. Le temps d'arriver à ma porte, l'effet de l'élixir d'Ian Fleming s'était dissipé. Je tournai la clé et ouvris le battant d'un coup de pied. Personne ne me tira dessus. J'allumai, inspectai rapidement la salle de bains et le placard, passai mon holster et mon .38, et ouvris une serrure de la valise (l'autre était déjà cassée quand je l'avais achetée). Comme je ne défaisais jamais ma valise, le tout ne me prit pas plus de deux minutes.

De retour dans le hall, je payai Katz par chèque sur mon compte de Los Angeles à peine approvisionné, mais je ne pouvais pas me démunir de mon liquide. Je me dirigeais vers la porte quand Katz cria :

— Attendez !

— Oui ? dis-je nerveusement, en consultant ma montre pour bien montrer que j'étais pressé.

— Il y a un message pour vous.

Il chercha le message tandis que je surveillais la porte, attendant l'entrée d'une mitraillette surmontée d'un visage familier.

— M. Marx a appelé de Las Vegas, dit Katz d'un air avantageux. Lui et ses frères arriveront à midi à l'aéroport de Midway. Je suppose que vous savez qui est M. Marx.

— Je le sais, Curtis, dis-je, en me penchant par-dessus le comptoir d'un air confidentiel. Je peux vous appeler Curtis, non ?

— Mais certainement, dit-il, tout sourire.

— Parfait, souris-je en retour. M. Marx est un producteur. Nous pensons tourner un film avec Clark Gable ici, à Chicago. Il est important que personne ne sache qu'il est en ville. Aussi, si quelqu'un me demande, ne lui donnez pas ce renseignement. Il pourrait s'agir de journalistes ou d'un studio concurrent. Vous savez ce que c'est.

Il savait ce que c'était. Je soulignai lourdement qu'on se souviendrait de sa coopération au moment du tournage. Il y aurait pas mal de bons boulots, et des petits rôles pour les amis.

Il n'y avait pas de taxi en vue, et le soleil matinal était maintenant suffisamment haut dans le ciel pour avoir supprimé toutes les ombres protectrices. Il y avait quelques passants dans les rues, probablement des employés d'hôtel, des pickpockets, et des pochards avinés ayant perdu leur route. Je ne pensais pas que la présence de quelques personnes empêcherait Nitti et ses amis de m'abattre en pleine rue.

Je traversai en courant. Ma valise rebondit comme si elle allait se fendre en deux, et le poids de mon pistolet dans son holster m'oppressait la poitrine de façon désagréable. J'entrai dans la première porte tambour venue.

Entrant à reculons dans le hall d'un immeuble de bureaux, je vis une Cadillac noire et familière s'arrêter devant le LaSalle. Deux hommes sautèrent sur la chaussée. L'un était Costello, le bras droit en écharpe. L'autre était le juke-box. Lon Chaney était au volant. Il regarda droit dans l'immeuble où je me trouvais, mais j'étais sûr que le hall était assez sombre.

Deux choses m'avaient sans doute donné le temps de sortir du LaSalle. J'avais espéré que l'une ou l'autre se produirait, et j'avais été récompensé. Costello était le cerveau de ce groupe de gorilles, mais, en fait de cerveau, ce n'était pas la joie. Il ne voulait pas prévenir Nitti ou Servi que je m'étais échappé, si ce n'était pas absolument indispensable. Il aurait pu téléphoner, et demander que quelqu'un nous cueille à notre arrivée au LaSalle, Fleming et moi, mais Costello comptait me régler mon compte sans aide et sans reconnaître qu'il avait fait une boulette. Il avait aussi pris le temps de se faire bander le bras et de le mettre en écharpe.

Costello entra en courant au LaSalle et ressortit en moins de deux minutes. Il n'avait pas l'air d'avoir appris grand-chose de la bouche de Katz. Avant de remonter en voiture, il inspecta la rue, mais il ne me vit pas, et ne vit rien d'autre d'intéressant. Je leur donnai trois minutes pour sortir du quartier, et je sautai dans un taxi qui s'était arrêté devant le LaSalle pour décharger un client.

— Aéroport de Midway, dis-je au chauffeur.

Sur la route, je considérai la possibilité que Costello ait appelé Nitti, et qu'ils aient envoyé des hommes dans les gares et les aéroports pour m'empêcher de partir. Puis je me dis que Nitti ne se donnerait sûrement pas cette peine. Ce n'était pas lui qui s'était fait bousculer par un détective d'âge mûr et un Anglais aristocratique. Nitti serait sans doute content que je quitte la ville. Costello et ses acolytes ne seraient probablement pas du même avis, mais avant longtemps ils seraient obligés de faire leur rapport à Nitti ou à Servi, ou de risquer leur tête.

Le trajet jusqu'à Midway était long. Je me mouchai plusieurs fois, somnolai un peu et ignorai le chauffeur. Quand on arriva à l'aéroport, je lui réglai sa course et entrai en vitesse. J'allai aux toilettes me raser et changer de chemise. Puis je m'assis dans un café, je mangeai des Wheaties avec des rondelles de banane, et j'achetai un journal.

Je trouvais la salle d'attente où devaient arriver les Marx, mais j'avais des heures d'avance. Je m'assis au milieu d'un groupe de types qui ressemblaient à des hommes d'affaires et qui causaient options.

Le journal m'apprit qu'on était samedi. Il m'apprit aussi qu'il allait neiger, que cinq sénateurs étaient opposés à un projet de loi relatif à la guerre et que les machines à sous opéraient au grand jour dans les banlieues nord du comté de Cook. J'aurais pu leur en montrer quelques-unes dans la banlieue ouest de Cicero. J'appris aussi que les aviateurs anglais avaient bombardé des bases nazies en Sicile. Ce n'était pas ça que je cherchais. Je m'attardai un peu sur l'histoire de quelques gosses de l'école secondaire Pierson de Sag Harbor, New York. Certains élèves s'étaient déguisés en policiers et avaient un peu rudoyé les autres pour leur montrer l'effet que ça faisait. Une photo accompagnait l'article, montrant quelques filles en train de nettoyer le trottoir, sous l'œil vigilant des jeunes policiers. J. Edgar Hoover demandait sept hommes de plus pour que le F.B.I. puisse réprimer efficacement l'action des espions nazis. Puis je trouvais ce que je cherchais. Tony Zale avait mis Mamakos K.O. au quatorzième round. Zale était allé au tapis au cinquième, et le combat avait été serré jusqu'au K.O.

Satisfait, je m'endormis. Je rêvai de moustachus aux moustaches variées, qui, l'air concupiscent, me poursuivaient dans un gymnase. Il y avait une moustache à la Groucho, une moustache à la Servi, une moustache à la Katz, une moustache à la Hitler. Je me mis à lancer des balles, et, graduellement, j'en arrivai à des balles de base-ball, de basket-ball et aussi à un medecine-ball. Aucune ne stoppa la poursuite, et mon vieux copain Koko ne parut pas pour me sauver. Je passai une porte en courant et je me

retrouvai au centre de Cincinnati. Je me réveillai en gémissant et en éternuant. Il n'y avait plus personne à côté de moi. J'eus juste le temps de traîner ma valise jusqu'à un kiosque à journaux, pour acheter de l'aspirine, avaler une demi-douzaine de comprimés, et de revenir à la salle d'attente au moment où l'avion de Las Vegas se posait.

Personne ressemblant aux Marx Brothers ne sortit avec la première vague. J'allais renoncer quand j'entendis la voix familière de Groucho qui disait :

— Perry Mason aurait quand même pu venir nous chercher ; c'était la moindre des choses.

La voix sortait d'un petit homme très droit et très brun, au visage incontestablement juif. Il était flanqué de deux hommes légèrement plus âgés, de la même taille que lui, et qui avaient l'air de jumeaux. Je vins me planter devant les trois hommes, et je dis à l'un des jumeaux :

— Chico Marx ?

— Lui, c'est Harpo, dit Groucho. Et on prononce Chick-o, parce qu'il aime bien chasser les poulettes. Eh bien, qui que vous soyez, vous n'avez pas perdu de temps à essayer de nous vendre des brosses.

Il baissa les yeux sur ma valise.

— Je suis Peters, dis-je.

— Et nous, nous sommes Wheeler, Zoolsey et El Brendel, dit Groucho, dont la mauvaise humeur s'amplifiait au-delà de notre groupe.

— Chico, c'est moi, dit l'un des jumeaux en me tendant une main que je serrai. Et voilà mes frères, Groucho et Harpo.

— De nos vrais noms, Julius, Leonard et Arthur, dit Groucho, mais la dernière personne qui nous a appelés comme ça est encore enfermée dans les toilettes d'un cinéma Loew.

Des groupes passèrent près de nous, mais personne ne sembla reconnaître les célèbres frères. Je les aurais ratés moi-même si je n'avais pas entendu la voix de Groucho. La voix de Chico, je le savais, était très différente de sa voix de cinéma.

Une idée me vint, mais il me fallait du temps pour la développer.

— Eh bien, dit Groucho, vous nous dressez une tente pour le thé de midi, ou on se tire en vitesse ?

Je les conduisis au café. Pendant qu'ils commandaient à déjeuner, je les mis rapidement au courant, leur racontant mes recherches pour découvrir Servi et le refus de Nitti de m'écouter.

— Ainsi, vous nous racontez que Chico devrait payer 120 000 dollars qu'il ne doit pas ? dit Groucho.

— Non, dis-je.

— Je vois, je vois, dit Groucho. Vous conseillez à Chico de ne pas payer et d'attendre qu'un mec au visage écrasé, soit dit sans vous offenser...

— Je ne m'offense pas, dis-je.

— Qu'un mec au visage écrasé, reprit Groucho, le transforme en gruyère.

— Non, dis-je.

— En fait de choix, vous avez un jugement sublime, Peters, dit Groucho, tournant son attention sur son sandwich au poulet. J'aimerais bien passer quelques jours à Chicago, mais il faut nous en remettre en vitesse à la miséricorde de quelqu'un. Conduisez-nous jusqu'à ce Servi, et on s'arrangera ensemble.

— Attends un peu, Grouch, dit tranquillement Chico, tandis que Harpo mangeait en silence sans jamais quitter ses frères des yeux. Peut-être que Toby a un plan.

— J'ai un plan, dit Groucho. Tu signes tous les papiers pour que ce soit moi qui touche tous tes cachets, afin que des choses comme ça ne se reproduisent plus. Tu as perdu au jeu plus d'argent que tu n'en as gagné au cinéma, et ça fait un paquet.

— Allez, Grouch, soupira Chico, on ne va pas recommencer.

— Non, non. Désolé d'en avoir parlé et de gâcher ton déjeuner. Fais comme si je n'avais rien dit. Nous continuerons simplement à faire des films pour que tu puisses payer tes dettes. Nous sommes des hommes mûrs. Nous devrions faire sauter nos petits-enfants sur nos genoux et planter des pétunias. Et à la place, on se fait écraser par des trains, on tombe de cheval et on se fait tabasser par des truands.

J'avais l'impression d'entendre l'histoire de ma vie. Je le laissai parler quelques minutes, en mangeant un sandwich à l'œuf. Ils avaient manifestement fait ce numéro tant de fois qu'ils le savaient par cœur. Mais Harpo s'en tenait à l'écart.

— O.K., Peters, soupira Groucho en finissant son sandwich. Quel est votre plan ? – quoique je sache que je ne devrais pas vous le demander.

— Vous allez tous les trois à l'hôtel, dis-je. Vous connaissez un hôtel à Chicago ?

— On habitait ici quand on jouait le vaudeville, dit Chico. On connaît la ville. Si on allait au Palmer House ? En général, on peut y jouer aux cartes.

— C'est contraire à mon bon sens, mais nous irons au Drake, dit Groucho.

— Et, repris-je, ne vous inscrivez pas sous vos vrais noms.

— Je ne le fais presque jamais, dit Groucho, donc, ce ne sera pas parce que je me cache avec mes frères. Nous vous donnons deux jours pour réaliser votre plan.

— C'est régulier. Vous, ne sortez pas et n'appellez personne. J'ai une idée qui pourra peut-être vous tirer de là, mais il me faut à peu près un jour pour la mettre sur pied.

— D'accord, dit Chico. On pourra jouer au bésigue dans nos chambres.

— Je n'ai même pas apporté ma guitare, soupira Groucho.

On rassembla leurs bagages, et on monta dans un taxi. En chemin, je leur demandai si on les reconnaissait parfois dans la rue et si on leur demandait des autographes. Ça n'arrivait pas souvent, dirent-ils. J'étais assez sûr que si je ne les avais pas reconnus, et si je n'avais pas su distinguer Chico de Harpo, il ne devait pas être bien difficile pour un petit juif de se faire passer pour le vrai Chico Marx. C'était un peu dingue, mais ça valait la peine d'essayer et ça me donnait un point de départ. Primo, trouver le mec qui se ferait passer pour Chico, s'il existait. Secundo, organiser une rencontre entre Chico et Servi, où Servi pourrait ou mentir, ou reconnaître que Chico n'était pas son homme. Le secundo était dangereux pour Chico, mais, de toute façon, la situation n'était pas brillante pour lui. Je ne savais pas trop quoi faire à propos du primo.

Après avoir déposé les Marx au Drake – inscrits sous le nom des frères Rothstein de l'Ohio – je me dirigeai vers un téléphone et appelai le sergent Kleinhans. Il fallut un moment pour le trouver.

— Où êtes-vous, Peters ? dit-il. Vous avez quitté le LaSalle.

— Quelques amis de Frank Nitti me cherchaient, dis-je. J'ai quelques nouvelles pour vous, et quelques questions. Vous voulez les entendre, ou vous voulez me menacer ?

— Les deux, dit-il. Qu'est-ce que vous avez ?

— Le mec qui fait chanter Chico s'appelle Gino Servi. Vous le connaissez ?

— Ouais. Continuez.

— Il y a de fortes chances que, si ce Servi voit Chico, il reconnaisse que ce n'est pas son homme. Servi ne m'aime pas, mais je vais quand même essayer.

— Vous voulez faire venir Chico Marx ici pour ça ? dit Kleinhans.

— Je peux le faire venir si c'est nécessaire, dis-je. La deuxième

possibilité, c'est de trouver quelqu'un qui a pu se faire passer pour Chico Marx. Pas besoin que ce soit un sosie parfait, ni même qu'il ait joué avant. Il a peut-être un casier judiciaire. Entre quarante et cinquante-cinq ans. Petit.

— Ce n'est pas grand-chose, dit Kleinhans, mais je vais voir ce que je peux trouver. Où je peux vous contacter ?

— Vous ne pouvez pas. Je vous rappellerai. Il y a des gars payés par Nitti dans la police de Chicago. Ils savaient que j'étais au LaSalle et ont été avertis avant vous du meurtre de Bistolfi.

Kleinhans éclata de rire.

— Racontez-moi quelque chose de nouveau, dit-il. D'accord, rappelez-moi.

Je raccrochai, pris ma valise, allai au bar, commandai un « Fleming grippe spécial », puis je sortis héler un taxi. Je dis au chauffeur de m'amener au Kitty Kelly's. Aucun hôtel n'était sûr pour moi à Chicago, et mes amitiés y étaient inexistantes.

Valise à la main et col relevé, j'entrai en traînant les pieds au Kitty Kelly's. Pendant que mes yeux s'habituèrent à la pénombre, je me mouchai et tripotai mes boutons de pardessus. Puis je distinguai des formes au bar et aux tables de vingt-et-un. Merle Gordon était à la même table où je l'avais vue la première fois.

— Ça n'a pas l'air d'aller, remarqua-t-elle.

— J'ai été malade.

Elle fit rouler ses dés et me fit signe d'approcher.

— Jetez vingt-cinq cents sur le tapis, faites semblant d'avoir perdu et tirez-vous en vitesse, murmura-t-elle.

J'essayai de me rincer l'œil dans son décolleté. Elle me surprit, mais je n'avais pas essayé d'être discret. Elle secoua la tête en souriant.

— Quel phénomène ! dit-elle. Vous avez parlé du Kitty Kelly's pour entrer au Coin du Feu hier soir. Quelqu'un s'en est souvenu, et on est venu vous demander.

— Un costaud avec le bras en écharpe ? devinai-je.

— Exact, dit-elle en faisant rouler les dés. Je lui ai dit que je ne connaissais personne de votre signalement, et personne d'autre ne se souvenait de vous, mais maintenant, une des filles pourrait vous remarquer. Alors, au revoir, et à la prochaine.

Je ne bougeai pas.

— Je ne sais pas où aller, dis-je. Je ne peux pas aller à l'hôtel. Les truands doivent tous les surveiller, et je ne connais pas grand monde à Chicago.

Je baissai les yeux. J'essayai d'avoir l'air vaincu, les épaules

voûtées, l'œil larmoyant. Des années plus tôt, ça avait marché avec ma femme, Anne, mais la dernière fois que j'avais essayé mon numéro, elle ne s'y était pas laissé prendre. Elle en avait marre de me servir de mère.

Merle tira une feuille de sous la table et griffonna dessus. Puis elle fouilla plus loin sous la table et en sortit quelque chose qui tinta.

— Prenez ça, dit-elle, et sortez encore vingt-cinq cents. Mon adresse est sur le papier, et voilà la clé. Il y a du jus d'orange dans le réfrigérateur, prenez le canapé. Je rentrerai plus tard. Je finis tôt ce soir.

Je souris.

— Pas question, dit-elle. Vous resterez sur le canapé, à bonne distance. Je ne peux pas me permettre d'attraper votre rhume.

Je haussai les épaules avec un immense regret, empochai le papier et la clé, et sortis chercher un taxi.

L'appartement de Merle était un peu au nord du Loop, dans la rue Barry. Un petit immeuble de trois étages avec une cour, et une vingtaine d'appartements desservis par trois entrées. Son appartement était au deuxième, deuxième porte. Il était petit : deux pièces avec un coin cuisine dans un angle du séjour. La chambre était assez grande pour un lit à une place. Sur la commode près du lit, la photo d'un homme élégant au sourire pincé. Elle semblait remonter à plusieurs années. Il y avait aussi la photo d'une petite fille – mignonne petite aux cheveux noirs, avec un grand sourire et une dent qui manquait devant. Elle et Merle avaient un air de famille.

Les meubles semblaient au bout de leur course, à moins qu'ils ne fussent loués. C'était propre, mais ce n'était pas le genre d'intérieur que j'imaginais pour elle. Il y avait un litre de jus d'orange dans le réfrigérateur. J'en bus la plus grande partie, et je cherchai des céréales pendant que le café passait. Il n'y avait pas de céréales, alors je mangeai un sandwich composé de deux tranches de quelque chose qui ressemblait à du saucisson anémique ou à de la mortadelle un peu avancée. Il n'y avait pas de baignoire, juste une douche. Je me lavai, me rasai, bus mon café et m'étendis sur le canapé avec un rouleau de papier toilette pour mon nez. Je m'endormis. Je ne rêvai pas. Pas de voyage à Cincinnati. Et pas de Marx Brothers.

Un coup frappé à la porte me tira lentement du canapé. Je cherchai précipitamment mon pistolet et essayai de retenir mon souffle, oppressé par la grippe et une déviation de la cloison nasale. Je m'étais imaginé Merle comme une femme capable

d'aider un pauvre détective malfringué, mais, toute ma vie, je m'étais trompé sur les femmes, les hommes et les enfants. Peut-être qu'elle avait donné un coup de fil à Costello, réclamé une récompense ou une amnistie, et qu'elle était retournée à ses dés.

— Réveillez-vous et ouvrez, chuchota-t-elle. Je vous ai donné mon unique clé.

J'ouvris, cachant mon pistolet derrière mon dos. Elle entra et jeta son manteau sur une chaise.

— Vous dormez toujours avec ça ? dit-elle en allant à la cuisine.

— Ça, dis-je en considérant le pistolet, je ne sais pas ce que c'est.

Elle toucha la cafetière, constata qu'elle était froide et alluma le réchaud. Puis elle se retourna et me regarda. J'étais en caleçon et maillot de corps, avec mon .38 à la main. Je me regardai aussi et haussai les épaules. Elle éclata de rire et se mit à boire son café.

— Vous êtes seul ?

— Peters, dis-je. Toby Peters. Si vous voulez savoir si j'ai de la famille, elle se réduit à un frère. Personne d'autre. Autrefois, j'ai eu une femme.

— Je sais ce que c'est, dit-elle en se mordant les lèvres.

— Vous voulez en parler ? dis-je.

— Non, dit-elle. Je veux finir mon café et admirer vos caleçons avachis. Puis je veux me coucher.

— Je me rappelle, dis-je avec tristesse. Vous ne voulez pas attraper la grippe, et je reste sur le canapé.

— C'est trop tard, dit-elle en sortant une serviette en papier pour se tamponner le nez. J'ai déjà attrapé votre grippe.

— C'est vrai, dis-je, tout sourire.

— C'est vrai, sourit-elle en retour, d'un sourire triste et amical.

Dix minutes plus tard, nous étions dans son petit lit, éternuant, riant, expectorant et toussant. C'était l'amour au service des poitrinaires. Elle avait un petit corps parfait. Le mien était dur, plein de cicatrices et imparfait – l'attrait des contraires.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton nez ? dit-elle en l'embrassant.

— Il s'est battu vaillamment, mais trois fois de trop.

— Il me plaît.

— C'est dur de respirer avec, surtout quand je suis enrhumé.

— Tu es toujours aussi romantique ?

— Seulement quand je suis inspiré par des personnes de sang royal.

J'eus une idée. Je roulai sur elle et on dégringola tous les deux hors du lit. On rebondit contre le mur et on resta immobiles jusqu'à ce que quelqu'un vienne frapper à la porte.

— Qui est là ?

— Ray.

— Une seconde.

Elle enfila une ample robe de chambre violette et en roula les manches. Le bas traînait par terre. Elle alla pieds nus à la porte. Elle ressemblait à une petite fille qui joue à la dame. Je roulai sur moi-même et enfilai mon caleçon.

— Peters ! dit Ray Narducy, rayonnant, chauffeur sans écharpe protectrice.

Il avait repoussé sa casquette en arrière, et ses lunettes étaient embuées de vapeur.

— Bonsoir fiston, dis-je.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Oui, dis-je. Nos amis de la Cadillac m'ont retrouvé, et je cherche à garder le large.

Il alla tranquillement au réfrigérateur, l'ouvrit, et chercha quelque chose à manger tout en bavardant. Merle tendit le bras par-dessus sa tête, et, sur la pointe des pieds, attrapa une boîte de biscuits qu'elle lui tendit.

— Vous avez besoin d'aide ? dit-il.

— Peut-être plus tard, lui dis-je, mais pas tant qu'ils peuvent établir un rapport entre votre taxi et moi.

On s'assit, pour manger des biscuits, éternuer, et échanger des histoires sur le bon jeune temps, écouter les imitations que Narducy faisait d'Herbert Marshal et de Lum Abner. Merle se mit à bâiller. Je dis que j'étais crevé. Narducy mangea des biscuits et but un litre de lait. Merle alla se coucher, et je dis à Narducy que je devais me lever de bonne heure. Il dit que lui aussi, resta encore vingt minutes en me racontant l'intrigue du dernier épisode de *Lights Out*.

Quand il partit enfin, je retournai au lit avec un grognement et un éternuement.

— Tu dors ? murmurai-je.

— Non, dit-elle.

Elle se pencha dans le noir et m'embrassa.

— Mais j'ai eu assez d'action pour ce soir, en plus de ma fièvre. Dormons sur nos souvenirs.

Je rêvai, mais je ne sais pas de quoi. Quand je m'éveillai dans

la lumière de l'aube, je gardais encore mon rêve au creux de ma mémoire, mais il s'envola sur ses ailes poussiéreuses de papillon. Merle dormait, et ronflait, le nez congestionné. La chambre était pleine d'amour et de microbes. Je m'habillai, me rasai dans l'évier de la cuisine pour ne pas faire de bruit, et lui laissai un mot lui disant que je la contacterais le soir. Puis je sortis dans la neige pour chercher un téléphone. J'en trouvai un dans un bistrot où je mangeai des céréales Choco-nuts arrosées de deux tasses de café. C'était dimanche, neuf heures du matin, et l'endroit était pratiquement désert, à part moi, et un gars avec un gosse dont il caressait la tête chaque fois que le gosse disait un mot. Comme le gosse avait dans les deux ans, il ne manquait pas de choses à dire, mais jamais très claires. J'écoutai et regardai un moment. Quelque chose comme de la nostalgie ou du regret se mit à me ronger. Je savais que je devais me tirer en vitesse, ou passer quelques heures sombres à envier l'homme et son enfant.

Kleinhans n'était pas au commissariat de Maxwell Street, mais il avait laissé un message pour moi, me demandant de l'appeler chez lui. On me donna son numéro personnel, et j'entendis la voix maintenant familière, mais un peu embrumée, du sergent Chuck Kleinhans.

— Quelle heure est-il ?

— Neuf heures passées, dis-je. Qu'est-ce que vous avez pour moi ?

— Un grand et lourd fauteuil que mon grand-père m'a donné quand il est arrivé dans ce pays. J'ai encore assez de force dans mes pauvres bras pour le soulever au-dessus de ma tête et l'abattre sur la vôtre.

— Je vous ai offensé, dis-je avec tristesse.

Il essaya de réprimer un éclat de rire.

— C'est le cas de le dire, Peters, et vous ne pouvez guère vous permettre de perdre le peu de patience qui me reste. Quand nous étions au commissariat de State Street, il y a quelques centaines d'années, vous avez appelé Indianapolis.

— C'est une question ou une déclaration ? dis-je, jetant un coup d'œil sur le père et l'enfant qui se coupaient mutuellement leur gaufre.

— C'est un avertissement. Non seulement vous devez un dollar soixante à la ville de Chicago, mais vous m'avez pris pour un con.

— Désolé, dis-je. Je n'ai pas pu résister. Les flics réveillent le truand qui sommeille en moi.

Il bâilla à se décrocher la mâchoire.

— J'ai fait des recherches sur le petit Canetta. À Chicago, il a un casier long de trois feuilles.

— Vous avez son adresse ?

— Ouais, soupira Kleinhans, et pas la vieille à Ainslie des flics d'Indiana. Il est en liberté surveillée, il habite 4038 Ouest Dix-Neuvième Rue. Si vous voulez le voir, allez-y. Mais je crois qu'il n'y a pas de rapport.

— Et mon petit vieux ?

— Oubliez ça. Vous ne m'avez même pas donné assez de renseignements pour retrouver un journaliste nègre.

— Et un épicier youpin ?

— Ouais, gloussa Kleinhans, faisant appel à toute la gamme de ses émotions téléphoniques, vous en connaissez un ?

— Mon vieux père. À la revoyure, le Boche.

Je raccrochai, sachant que Kleinhans ou bien pardonnerait et oublierait, ou bien m'en voudrait d'avoir retourné ses paroles contre lui. S'il était un être humain respectable, il m'en voudrait.

Dehors, il y avait un centimètre de neige. Je regardai le ciel gris dehors, et dedans, par la vitrine, l'équipe père-fils. Le gosse avait renversé son chocolat, et le père l'essuyait avec un sourire plein de fierté. Je me sentis minable et me demandai pourquoi j'avais raté Noël.

VII

Mon argent fondait, et je n'avais pas le temps d'appeler Louis B. ou Warren Hoff. Et si je les appelais, je risquais de m'entendre dire que j'étais renvoyé. Je n'en continuerais pas moins à faire ce que je faisais, mais mon portefeuille en prendrait un coup. Tant qu'ils ne me fichaient pas à la porte, ils me devaient chaque jour de travail.

Je montai dans un tramway, où un conducteur ganté et en uniforme bleu me donna un ticket avec correspondance, et me dit d'aller jusqu'au Loop, puis de prendre un train à Douglas Park jusqu'à Pulaski Road. Le trajet jusqu'au Loop fut court. Les sièges en paille du tramway étaient froids, mais je parvins à ne plus penser à Chicago en notant mes frais dans mon petit carnet. Il s'enflait à vue d'œil de déjeuners, taxis, coups de téléphone, comprimés, notes d'hôtel, Kleenex, pertes de jeu et vêtements.

Arrivé dans le centre, je pris le métro aérien à la correspondance State-Lake, et j'attendis un train pour Douglas Park. L'attente fut longue et froide. Les rames n'étaient pas nombreuses, le dimanche. Une négresse et quelques adolescents qui faisaient un boucan à tout casser attendaient comme moi. Les gosses avaient dans les treize ans – trop vieux pour être mignons, et trop jeunes pour une bonne raclée. J'essayai de surmonter la peur de la pneumonie en pensant au petit corps doux et à la bouche tiède de Merle. Ça me fit du bien.

Un train à un seul wagon arriva ; les mômes se ruèrent en tête, la négresse et moi en queue. Il n'y avait pas beaucoup de monde, et la voiture était froide et bruyante, contournant le Loop dans un grand bruit de ferraille. Le train se dirigeait maintenant vers l'ouest à dix mètres au-dessus du sol. Par la fenêtre, je ne voyais pas les rails, seulement la rue, et les maisons à peine en retrait. Le mystère des motifs pour lesquels le cadavre de Leonardo Bistolfi avait été trouvé dans ma chambre faisait croître en moi la peur que le métro ne s'écrase dans la rue et ne m'entraîne dans la mort. Chaque tournant me donnait des sueurs froides, et je devais me dire que ce métro fonctionnait à Chicago depuis plus de quarante ans. Mon père m'en avait parlé une fois quand j'étais gosse, à son retour d'une visite qu'il avait rendue à sa sœur dans la Cité des Vents.

Les quartiers défilaient par la fenêtre givrée. Des églises,

vieilles et massives. Le vent soufflait rageusement dans les rues étroites, soulevant la neige en rafales tourbillonnantes. Je grelottai pendant que nous traversions une douzaine de stations dont les quais étaient en bois. Une famille monta à un arrêt nommé Ashland, s'installa devant moi et se répandit tout autour. Les parents – tristes, pâles et sérieux – parlaient une langue européenne qui n'était ni l'allemand, ni le français, ni l'espagnol, ni quoi que ce soit qui y ressemblât. Une langue grave et traînante, parlée du fond de la bouche, du fond de la gorge ; une langue qui repoussait le froid – du russe, ou du polonais, peut-être. Les trois gosses, tristes et pâles – deux garçons et une fille –, collaient leur nez contre les vitres froides et jacassaient dans leur langue et en anglais. De temps en temps, l'un d'eux s'approchait des parents, qui lui caressaient le visage ou les cheveux, distraits et affectueux.

Du coup, j'essayai de me rappeler à quoi ressemblaient les deux gosses de mon frère – David et Nate. Je n'y arrivai pas, sans doute parce que je ne les voyais presque jamais. Je décidai de leur rapporter un cadeau, mais je ne savais pas trop ce que je pourrais trouver à Chicago.

Le contrôleur cria « Crawford Avenue, Pulaski Road ». Je descendis avec cette heureuse famille et rejoignis la rue par un escalier tout rouillé. À un kiosque à journaux à la porte de la station, un vieillard râblé se dandinait devant une boîte à ordures métallique dans laquelle il avait fait du feu. Les journaux du dimanche sont très épais, et je ne voulais pas m'en embarrasser, alors je lui demandai simplement le chemin de la Dix-Neuvième Rue. Il me dit de faire deux blocs en direction du nord, et que j'y étais. Pataugeant dans la neige, je passai devant chez Vic's, une boutique de hot-dogs. Dans la vitrine, une affiche avec un type en train de manger un sandwich. L'odeur des poivrons rouges et des oignons frits passait par la porte. J'eus envie de m'arrêter, mais je continuai, laissant derrière moi une confiserie fermée, une teinturerie, une boucherie polonaise dont une affiche vantait la soupe au sang, et une taverne du nom de Mac's.

Un seul endroit était ouvert dans la rue – une station d'essence. Un même décharné, l'air sérieux, avec des oreillettes et une casquette de base-ball changeait un pneu. Je traversai et m'approchai de lui. Il s'arrêtait de temps en temps pour souffler dans ses doigts rouges de froid.

— 4038 Dix-Neuvième Rue, dis-je.

Il me montra la rue derrière la station d'essence.

— Tu connais un certain Canetta ? demandai-je. Il porte une veste orange.

Il acquiesça de la tête.

— Qu'est-ce que tu sais de lui ? dis-je, enfonçant mes mains dans mes poches et sautillant d'un pied sur l'autre.

— Assez pour ne pas en parler à des gens que je ne connais pas, dit le même d'une voix étonnamment grave en retirant le pneu de la DeSoto montée sur un crick.

— Je ne suis pas un ami, dis-je.

Le même sourit à moitié.

— Il habite dans le coin depuis deux mois, à peu près. Une fois, il m'a amené une voiture avec des plaques de l'Indiana. Il voyage beaucoup.

— Tu l'as déjà vu avec quelqu'un ?

Le même souleva un pneu et l'adapta à la roue.

— Ouais, dit-il en calant le pneu. Hier, il avait un costaud dans sa voiture. Avec un chapeau. Il n'est pas descendu et il n'a rien dit. Ils ont fait le plein, c'est tout. Je ne sais rien de plus.

Il serra les boulons de la roue, se releva, et se réchauffa les mains sous les bras avant de redescendre la voiture.

— Merci, dis-je. Tu ne me demandes pas pourquoi je te pose des questions ?

Il fit non de la tête.

— Si je ne demande rien, je ne sais rien. C'est plus facile si quelqu'un d'autre vient m'interroger.

— Pas bête, dis-je en me dirigeant vers la Dix-Neuvième Rue.

Il y avait un terrain vague au coin de la Dix-Neuvième Rue et de Komensky. Des gosses en veste légère jouaient au football dans la neige. Ils s'appelaient Al, Irwin et Melvin, ils criaient et ils riaient. L'un d'eux n'avait qu'un bras.

Le 4038 était un petit immeuble jaune de deux étages en face d'une prairie de trois blocs de long. Des voitures étaient garées sur l'herbe, près de la rue. Autour des voitures, le sol était creusé d'ornières gelées, à moitié pleines de neige poudreuse. Un gosse était assis près de la porte, dans le renforcement d'une fenêtre. Le renforcement brisait la force du vent. Il avait dans les six ans, avec une casquette de laine enfoncée sur la tête et les oreilles. Il portait des knickers en velours côtelé, et une veste élimée trop légère pour la saison. Il regardait les voitures et humait le vent. Il tripotait une incisive branlante.

— Bonjour, dis-je en resserrant mon col autour de mon cou. Je m'appelle Toby Peters. Je suis détective. Comment t'appelles-tu ?

— Stgsmmm, dit-il, un doigt dans la bouche.

— Stugum ?

— Non, dit-il d'un ton patient en sortant le doigt de sa bouche. Stu-ard.

— Tu habites ici ?

— Ouais.

— Tu connais Canetta ? Il a une veste orange.

Stu-ard eut l'air contrarié. Il fit un signe de tête pour me faire comprendre qu'il le connaissait.

— Deuxième étage. Au-dessus de chez nous.

— Il est à la maison ?

— Ouais. Et il y a aussi un autre gars avec lui. Peut-être deux autres gars.

— Tu les connais, les autres ?

— Il y en a un, c'est Morris, il vient ici de temps en temps. Je ne connais pas l'autre – un grand mec qu'est venu ici hier.

— Merci, dis-je en ouvrant la porte. Qu'est-ce que tu fais dehors dans le froid ?

— J'ai battu ma petite sœur et je me suis sauvé, dit-il en tripotant à nouveau sa dent.

Je lui donnai mon écharpe que j'entortillai maladroitement autour de son cou, ce qui me valut de sa part un regard soupçonneux.

— Les détectives ne payent pas les écharpes, expliquai-je.

— Est-ce que les détectives attrapent les rats ? dit-il.

— Ouais, dis-je. Les rats et les tueurs.

— Je veux dire les vrais rats, expliqua le gosse.

J'eus l'impression de voir une goutte de sang sur sa gencive, à la racine de la dent branlante.

— On en a attrapé un hier dans la fausse cheminée. Chez mon père.

J'entrai et trouvai le nom de Canetta sur la boîte aux lettres, griffonné au crayon à même le métal. Le hall était propre. Je montai un escalier grinçant, couvert d'un tapis propre mais fatigué, et je m'arrêtai devant les deux portes du deuxième.

Derrière celle de gauche, j'entendis un petit chien aboyer et une femme crier : « Couché, Peanuts. » Puis elle ajouta quelque chose, comme : « Quand il rentrera, je dirai à Sheldon que tu as fait du bruit. »

Je conclus que ce n'était pas le bon appartement. J'essayai la poignée de l'autre porte, ma main libre posée sur mon .38, frais et réconfortant dans la poche de mon veston.

La porte était fermée à clé. Je frappai, et j'entendis quelque

chose détailler à l'intérieur – peut-être un des rats dont avait parlé le gosse. Peut-être un des rats que je cherchais. Mon nez se remit à couler, mais je n'avais ni temps ni main libre. Je frappai une seconde fois, et j'eus l'impression que le bruit se rapprochait de la porte. Il se rapprochait lentement, et, à mesure qu'il devenait plus proche, il ressemblait de plus en plus au pas traînant des mamies de cinéma.

— Bonjour, dis-je avec un fort accent yiddish retrouvé parmi de vagues souvenirs de mon grand-père. M. Canetta est là ? Je viens de la part du propriétaire pour la plomberie.

À l'intérieur, quelqu'un tripota la serrure, et je reculai d'un pas, m'attendant à me trouver nez à nez avec le même qui avait essayé de me voler ma valise et à qui j'avais cassé le nez. La porte s'entrouvrit d'un poil, et ne bougea plus.

— Y a quelqu'un ? demandai-je.

Pas de réponse.

Je respirai un grand coup, m'essuyai le nez du revers de ma manche, tirai mon pistolet et poussai la porte. J'entrai d'un bond, et j'allais me jeter à plat ventre quand je le vis. Il était à trois ou quatre pas de moi dans la petite entrée, adossé à une glace fixée sur la porte d'un placard. Il avait les genoux légèrement repliés, et la bouche ouverte. Du sang dégoulinait de ses lèvres et s'écoulait de son ventre. Il avait une bonne trentaine d'années de plus que Canetta – petit mec presque chauve qui essayait sans succès de se remplir les poumons. Je m'approchai, courbé dans l'appartement sombre. Derrière moi, il y avait une salle de séjour, et le matin y dispensait une pauvre lumière, car en fait de matin, ce n'était pas la joie.

Meubles sombres et massifs dans le séjour. Je continuai à lui tourner le dos, regardant de l'autre côté l'entrée plongée dans l'obscurité. De mon bras libre, j'aidai l'homme à s'allonger par terre. Je ne l'avais jamais vu, mais j'avais l'impression qu'il pouvait être le sosie de Chico que je cherchais. L'âge et la taille concordaient. Le visage et les traits étaient sans doute ressemblants, mais c'était difficile à dire. Le visage que j'avais en face de moi était tordu par la douleur et la stupéfaction. Dans la même pièce, personne ne l'aurait pris pour un des Marx Brothers, mais de loin, en bluffant...

Il essaya de me dire quelque chose, et ses yeux regardèrent vers le hall. Je hochai la tête, pour lui montrer que je comprenais, mais je ne comprenais rien du tout. Un gargouillis lui remonta de la poitrine dans la gorge. Ça lui secoua tout le corps et le tua. Je l'étendis doucement et me regardai dans la glace tachée de sang.

Mes mains tremblaient. Je retins mon souffle jusqu'à dix, puis j'enjambai le corps aussi calmement que possible et j'enfilai le couloir. Il n'y avait pas de tapis, et le plancher crissait assez fort pour couvrir le bruit du vent dans la rue.

Je longuai le mur, mon pistolet braqué devant moi. Une rafale de mitraillette pouvait me faucher comme l'autre avant que j'aie eu le temps de tirer. J'espérais que l'homme à la mitraillette avait filé, mais il ne devait pas être loin. Mes pieds glissèrent dans quelque chose d'humide et de poisseux, sans doute la traînée de sang laissée par le type mort qui m'avait fait entrer.

Je trouvai une porte ouverte, et je procédai aussi prudemment que possible. C'était une chambre, avec une unique fenêtre, une unique commode, une photo de paon au mur, et un placard avec des trous dedans. Les trous dessinaient une courbe, comme si quelqu'un avait fait un graphique de la température ou des cours de Bourse avec des balles. L'homme avait sans doute été tué dans le placard, pensai-je, mais quelque chose me fit changer d'avis – un son sorti du placard. J'approchai lentement en rasant le mur, et ouvris la porte d'un coup de pied. Il n'y avait rien à hauteur d'homme, et seulement quelques chemises sur des cintres. Assis par terre, en pantalon avec un cintre dans ses mains crispées, le même qui avait essayé de me faucher ma valise à Indianapolis. Je ne le voyais pas bien dans le noir, mais j'en voyais assez. Il avait un pansement sur le nez là où je l'avais frappé ; mais il faudrait plus qu'un pansement pour soigner ce qui venait de lui arriver.

Une balle avait traversé le placard et l'avait atteint au cou. Deux autres l'avaient frappé à la poitrine. Il y avait moins de gâchis que pour le type de l'autre pièce, mais ça avait l'air aussi fatal. Il me vit et essaya de me dire quelque chose.

Je me baissai et avançai le buste dans le placard, surveillant nerveusement la porte du coin de l'œil.

— Flic, bredouilla-t-il en se mettant à tousser.

— Je vais appeler les flics, dis-je. Ils seront ici en quelques minutes. Qui vous a tiré dessus ?

Il me regarda comme si j'étais dingue. Ses yeux se dilatèrent, et sa tête se mit à dodeliner d'avant en arrière. Il s'humecta les lèvres pour dire quelque chose, ouvrit la bouche toute grande, émit un son guttural et se pétrifia en me regardant. Comme une photo, ou une séquence de film à jamais figée. Il me regarderait pour l'éternité, à moins que je ne bouge, car il était mort.

Mais je ne bougeai pas. C'est la porte du placard qui bougea. Elle claqua. Je m'immobilisai.

Question : Y avait-il quelque chose en moi qui donnait envie

aux gens de m'utiliser comme cible ? Est-ce que j'attirais les balles par mon air de victime ou d'une personne valant bien un quart de livre de plomb, mais pas un quart d'heure de conversation ? C'est le genre de questions qui vous vient à l'esprit quand on s'attend à se voir truffer de balles. Enfin, c'est ce que je pensai. L'expérience est gratuite pour ceux qui ont la veine de la faire et de survivre.

Peut-être, me dis-je, que ça me plaît qu'on me tire dessus. Ce qui me fit penser à la balle qu'avait reçue mon frère, la seule. Il ne l'avait pas reçue en poursuivant un petit voleur de bonbons. Il ne l'avait pas reçue d'une ancienne vedette de cinéma pensant qu'il était sur le point de découvrir son secret. Il ne l'avait pas reçue d'un tueur à gages dans un placard. Phil Pevsner avait reçu la sienne pendant la grande guerre.

Phil s'était engagé en 1917, à l'âge de vingt-deux ans. C'était un grand dur, animé d'une juste colère contre les Allemands. Et il avait attrapé dans l'estomac une longue balle pointue tirée par un fusil allemand, dans une forêt belge, au cours d'une obscure bataille dont les journaux n'avaient même pas parlé et qui resterait ignorée des livres d'histoire. Philip avait reçu une médaille. Sa médaille valait deux dollars, et lui avait rapporté un boulot de flic. J'étais sûr que, maintenant, Philip imaginait les suspects sous la forme de soldats allemands – ces soldats allemands sur lesquels il n'avait jamais pu mettre la main.

En souvenir des rencontres avortées de Philip avec les Allemands, j'avais rebaptisé notre vieux chien Murphy Kaiser Wilhelm, connaissant la propension de mon frère à donner des coups de pied à l'animal quand je n'étais pas là. Philip n'avait jamais vraiment apprécié cette attention à sa juste valeur. Quelque part, j'avais une photo de Philip au moment de son départ pour la semaine qu'il allait passer en Europe : pantalons d'uniforme rentrés dans ses bottes luisantes comme des miroirs, vareuse impeccable, casquette de troufion à jugulaire bien plantée sur la tête.

La nostalgie, ça ne menait nulle part. Avec un cadavre sur les bras et le dos au mur, je commençai à me sentir froid dans la moelle épinière. L'ironie, je pouvais m'en passer. J'avais attrapé la grippe à Chicago, mais j'avais évité les douleurs dorsales avec lesquelles j'avais presque appris à vivre. Si, maintenant, mon dos se mettait de la partie, le tueur n'aurait même pas besoin de tirer. Il n'aurait qu'à me laisser recroquevillé contre le mur froid pendant une heure ou deux, et je n'arriverais jamais à me redresser de ma vie.

Peut-être, pensai-je, pourrais-je hurler à travers la porte, et

persuader le tueur que je n'étais que les restes inoffensifs d'un homme, pauvre créature bientôt destinée à marcher pliée en deux, et plus digne de curiosité que de peur ou de haine. Telles étaient mes pensées semi-délirantes au niveau supérieur de ma conscience. Je les partageais avec le cadavre encore tiède d'un même nommé Canetta l'Amertume, et qui avait toutes les raisons d'être amer.

Quelque part tout au fond de moi, je savais que j'allais me redresser sur les genoux, en espérant que mon dos avait encore assez de ressort pour me permettre de sortir du placard en vitesse, et peut-être de descendre le tueur avant qu'il me tue.

Je prêtai l'oreille à des bruits de pas, mais je n'entendis rien de précis. Le hurlement du vent et les craquements de la vieille bâtisse n'arrangeaient rien, et les rats qui détalait le long des murs n'étaient pas d'une grande aide.

Il y avait un jour étroit entre le bas de la porte du placard et le plancher. Une morbide lumière grise et hivernale filtrait par les trous des balles et sous la porte mais ne portait pas très loin. Les nuages et mon obsession du tueur assombrissaient ses rayons.

Mon dos se raidit, mais me permit quand même de me mettre à genoux. Il fallut que je soulève Canetta pour m'en débarrasser et que je le pousse dans un coin, mais, dans le placard, il n'y avait pas beaucoup de place pour la manœuvre. Je me souvins d'un vieux film avec Lilian Gish, dans lequel Donald Crisp l'enfermait dans un placard sans lumière. Elle devenait dingue, hurlant et bousillant tout autour d'elle. Je me demandai si Al Capone avait éprouvé la même chose que Lilian Gish quand il était à Alcatraz. Je me demandai s'il avait éprouvé ce que j'éprouvais dans ce placard. Mon pied glissa sur une chaussure et un vieux journal. Comparé à mon silence et à mon agilité, le tintamarre d'une fanfare militaire n'était qu'une prière silencieuse. J'étais sûr d'avoir entendu quelque chose derrière la porte, dans la chambre. J'étais sûr d'avoir vu une ombre passer devant les trous de la porte. J'avais mal aux genoux, mais, pour le dos, ça allait. J'eus l'idée d'appliquer un œil contre un des trous de la porte, mais la peur de recevoir une balle en pleine figure me donna la nausée. J'en avais vu quelques-uns avec une balle en pleine poire. Je reculai aussi loin que possible contre le mur ; pistolet au poing, je saisis la poignée et je jetai mes quatre-vingts kilos contre la porte. Elle rebondit derrière moi, se ferma et se rouvrit.

Mon élan m'emporta vers l'endroit où j'imaginai que le tueur se terrait, mais il n'y était pas. Je trébuchai contre le lit, le franchis en vol plané et atterris contre la fenêtre. Elle vibra mais tint bon.

M'affaissant sur le plancher, ayant lâché mon pistolet, j'aperçus la cour cimentée deux étages plus bas. Je m'y serais écrasé proprement si j'étais passé à travers les vitres.

Si quelqu'un s'était trouvé dans la chambre, j'aurais déjà été mort, à moins que ce quelqu'un ne soit mort de rire. Il fallait aimer l'humour noir pour trouver la situation marrante, mais mon copain à la mitraillette ne semblait pas se laisser démonter par les cadavres qu'il laissait sur son passage. Je cherchai mon pistolet à tâtons, en faisant un boucan terrible, et soudain, en un éclair, je pensai que peut-être le tueur voulait être découvert et jetai des cadavres derrière lui comme Hansel et Grettel jetaient des bouts de pain, ou de n'importe quoi. Si je m'en sortais, et s'il tuait assez de monde, je pourrais peut-être remonter la piste jusqu'à lui. Je me souvins aussi que, pour une raison ou pour une autre, l'astuce de Hansel et Grettel n'avait pas marché, et que je ne croyais plus aux contes de fées depuis trente-cinq ans.

Je finis quand même par remettre la main sur mon .38, et je me relevai. Le cadavre de Canetta me regardait d'un air ahuri.

C'était l'hiver, dans un appartement glacial, et je transpirais.

Je voulais retourner à la porte aussi vite que possible, et me tirer de là en vitesse. Je voulais me persuader que j'étais arrivé trop tard et que le tueur avait filé depuis longtemps. Mais je savais que c'était impossible. Avec les balles qu'ils avaient dans la carcasse, Canetta et l'autre mec n'avaient pas dû mettre longtemps à mourir, et de plus, le gosse d'en bas m'avait dit qu'ils étaient trois. Je m'assis sur le lit, prêtant l'oreille, essayant de retenir mon souffle. J'eus l'impression d'entendre craquer le plancher quelque part, dans le fond de l'appartement, dans l'obscurité du couloir. Ce n'était pas forcément un homme. Ce n'était pas forcément quelqu'un qui m'attendait pour me faire ma fête. Mais c'était probable.

Je me relevai en faisant grincer le lit, pensant que, s'il y avait quelqu'un dans le couloir, il savait que j'étais là et que j'avais découvert ses cadavres. J'aurais pu ouvrir la fenêtre et hurler « au secours » dans le vent, mais je retournai dans le couloir.

Une balle éclaira le hall comme une allumette qu'on craque et siffla à mes oreilles. Ce n'était pas une mitraillette. Je réintégrai la chambre d'un bond ; j'entendis des pas précipités, une porte qu'on ouvre.

Je retournai dans le couloir, me faisant précéder d'une balle, et je me dirigeai, prudemment mais vite, dans la direction du bruit de porte. Je trouvai des cabinets et une petite salle à manger ouvrant sur une cuisine encore plus petite au plancher couvert

d'un lino jaunâtre. La porte de service était ouverte, et le battant claquait au vent.

Je sortis sur le balcon de bois peint en gris. J'entendis claquer les cordes à linge, et des pas précipités au-dessous de moi. Dans les tourbillons de neige, je me penchai par-dessus la balustrade et regardai dans la cour vide. Une silhouette vêtue d'un pardessus sombre et portant une mallette noire traversa en courant l'espace découvert en direction du coin de l'immeuble. Je levai mon pistolet et tirai. Des éclats de briques jaillirent près de sa tête. Il ne se retourna pas.

Je descendis l'escalier en courant, glissant plusieurs fois sur des plaques de glace. Quelque part, j'entendais le gémissement des sirènes, par-dessus les hurlements du vent et les battements de mon cœur. Quelqu'un, peut-être la vieille dame qui attendait Sheldon, avait appelé les flics en entendant les coups de mitraillette. Même avec le vent, quelqu'un avait sûrement perçu la rafale d'une quarantaine de balles.

Courant sur le trottoir enneigé de la cour, je traversai un passage menant à la rue. À cinquante mètres devant moi, je vis la silhouette à la valise. Je me dis que j'avais de la veine. J'étais arrivé quand il avait déjà rangé sa mitraillette. Qui qu'il fût, même avec une voiture qui l'attendait, il ne pouvait pas se promener dans la rue avec une mitraillette. C'est pourquoi il m'avait tiré dessus avec un pistolet. Les quelques secondes que j'avais perdues à parler au même d'en bas lui avaient sans doute évité de décorer l'appartement de mon cadavre, en plus de celui de Canetta et du petit vieux.

Je n'arrivais pas à bien voir le mec. Pour quelqu'un qui portait une mitraillette de huit kilos dans une mallette, il marchait relativement vite dans les rues vides et enneigées.

Il était difficile de courir. Personne ne déblayait les trottoirs dans ce quartier. Difficile de raccourcir la distance qui nous séparait. Chaque fois que j'essayais de presser le pas, je glissais, mais la distance demeurait la même entre nous. Il y avait sans aucun doute des voitures de police quelque part derrière, mais je ne m'arrêtai pas pour les attendre. Si le mec à la mitraillette avait quelqu'un qui l'attendait dans une voiture, c'était dans un endroit assez éloigné du lieu de ses exploits. S'il avait garé une voiture quelque part, j'étais assez près pour l'empêcher de sauter dedans sans risquer de recevoir une balle pendant qu'il démarrerait, surtout dans une rue pleine de neige.

On continua à patauger dans la neige ; le bas de mes pantalons était trempé, un nuage de buée sortait de ma bouche. Je ne savais

pas s'il était en forme pour un cross country.

Il tourna le coin et se dirigea vers l'est, vers Pulaski. Je continuai. Deux blocs plus loin, il traversa Pulaski. J'avais raccourci la distance entre nous de cinq mètres, et j'étais sûr de le tenir. Il ralentissait. Puis il eut un coup de veine. Les tramways ne sont pas fréquents à Chicago, le dimanche, mais l'un d'eux s'arrêta au coin au moment où il traversait. Il allait vers le nord, et le mec monta dedans. J'étais trop loin pour l'attraper, et, gêné par le vent et le peu de visibilité, je ne serais pas arrivé à distinguer les traits du gars même s'il s'était retourné vers moi, ce qu'il évita soigneusement.

Le tramway rouge repartit vers le nord, me laissant pantelant sur le trottoir. J'avais encore un peu de ressort, mais je n'étais pas sûr d'avoir envie de me mesurer à un tramway. Peut-être qu'un taxi allait passer, et que je pourrais rattraper le tramway. Il n'y avait pas grand monde dans la rue, qui devait être en semaine une rue commerçante. Mais c'était dimanche et il faisait mauvais. Je me lançai au trot derrière le tramway brinquebalant.

Il s'arrêta à la Seizième Rue pour prendre un passager, mais repartit avant que j'aie pu beaucoup réduire la distance. Les trottoirs de Pulaski étaient raisonnablement déblayés, et j'aurais pu rattraper le tramway si, comme en semaine, il avait stoppé à tous les arrêts pour laisser monter et descendre ses passagers. Enfin, grâce aux feux rouges, je ne le perdais pas de vue. Les rues défilaient. À la Douzième Rue, je conservais encore la distance et j'étais sûr que le voyageur à la mallette n'était pas descendu. Mais c'était l'homme contre la machine. L'homme aspirait de l'air glacial et souffrait d'un froid auquel il n'était pas habitué.

Je m'appuyai à la vitrine d'une épicerie-charcuterie au coin de Pulaski et de la Douzième Rue, et un barbu vêtu de noir de la tête aux pieds me dévisagea. Il ramassa un mégot qui avait percé un trou dans un tas de neige, et me tourna le dos.

Le tramway et le tueur avaient gagné. Il s'éloigna au milieu des tourbillons de neige. Je restai immobile, essayant de reprendre mon souffle. Quand je pus parler, je demandai au barbu où je pouvais trouver un taxi. Il me répondit en yiddish. Je le remerciai et j'en cherchai un autour de moi. Il n'y en avait pas. Je renonçai et entrai dans un restaurant, suant et haletant.

Dans un box loin de la porte, je posai les mains sur la table chaude, et j'attendis que la douleur et les tremblements cessent. La salle était pleine de couples et de familles qui déjeunaient au restaurant le dimanche. L'endroit était simple mais propre, fleurant la bonne cuisine chaude et l'oignon.

— Qu'est-ce que ça sera ? me demanda un garçon ventru, grisonnant, ceinturé d'un tablier blanc, en me regardant de travers.

— Un dollar cinquante de bouffe, un bon sourire et un café.

Sa grosse bouille esquissa un sourire bidon, et j'éclatai de rire – d'un rire que les circonstances ne justifiaient pas, mais dont j'avais besoin. J'étais vivant. Le garçon haussa les épaules, les gens me regardèrent, et j'essayai de me maîtriser.

Le repas était formidable – bons plats juifs bien chauds, souvenirs d'enfance et d'une mère disparue depuis longtemps. Chicago, les meurtres, la maladie m'inclinaient à la nostalgie. Je mangeai le foie haché, le borsch à la crème, le kishke, le poulet bouilli et le gâteau de riz ; j'avalai mon café, mangeai un morceau de halva, laissai un gros pourboire et demandai au garçon comment retourner dans le centre. Il me le dit et empocha le pourboire sans commentaires.

J'arrivai chez Merle en fin d'après-midi. Elle lisait le journal du dimanche en écoutant Henry Aldrich à la radio. Elle fit du café, m'aida à me déshabiller, et me réchauffa. Je lui racontai mon histoire, je me laissai caresser complaisamment et je pouffai une fois.

Puis je m'endormis.

Quand je me réveillai, ma montre me dit qu'il faisait encore nuit, et mes yeux me dirent que Merle était encore en robe de chambre. Elle s'habilla, m'annonça ce qu'il y avait à manger, et qu'elle sortait.

— Je vais voir ma gosse, expliqua-t-elle d'un ton provocant.

— Je n'ai rien demandé, dis-je.

Elle eut un sourire triste, et partit.

Le téléphone était au bout du couloir. J'appelai Kleinhans chez lui, me disant que c'était dimanche, mais il n'était pas là. J'essayai le commissariat de Maxwell Street. Il y était.

— Peters, dit-il avec un énorme soupir, en homme habitué aux effets téléphoniques. Qu'est-ce qui s'est passé à West Side, nom de Dieu ?

— Je suis allé voir Canetta, mais quelqu'un était passé juste avant moi.

— Nous savons tout sur votre visite, dit-il. La Criminelle voudrait vous dire deux mots.

— Ils ne s'en tiendront peut-être pas à deux mots, hein ?

— Peut-être pas, dit-il. Je leur ai dit que je pensais que vous étiez hors du coup. Que je savais que vous alliez voir Canetta, que

vous n'avez aucune possibilité de vous procurer une mitrailleuse, mais ils veulent vous parler quand même. Ils ont déjà des témoins qui vous ont vu – un gosse, et d'autres qui ont déclaré qu'ils vous avaient remarqué dans le quartier.

— Merde, Kleinhans, dis-je avec lassitude. Vous savez bien que ce n'est pas moi. Vous...

— Je ne pense pas que je vous aime, Peters, mais je ne pense pas non plus que vous avez fait le coup. Mais vous ne pouvez pas nier que trois hommes se sont fait refroidir dans vos parages depuis votre arrivée à Chicago, il y a moins de deux jours, et que vous débarquez tout droit de Miami où vous avez rencontré Al Capone. Je pense qu'il serait préférable que vous passiez donner quelques explications.

— Ça m'immobiliserait trop longtemps. N'oubliez pas que j'essaye toujours de sauver la peau de Chico Marx.

— À votre aise, dit-il. Mais on vous recherche, et ils ont demandé des photos de vous à Los Angeles. Si vous ne venez pas, ça va faire mauvais effet, et ça prendra plus longtemps pour vous en sortir et rentrer à Los Angeles.

— Kleinhans, vous avez vu les cadavres dans l'appartement ?

— Ouais. L'un d'eux correspond à votre idée de quelqu'un se faisant passer pour Chico Marx. Mais ce n'est pas son sosie. Il s'appelle Morris Kelakowsky. C'est un brave gars inoffensif qui jouait au théâtre yiddish d'Ogden Avenue. Il jouait aussi un peu dans les tripots du quartier, de petites sommes.

— Ça correspond bien, non ?

— Ouais, reconnu Kleinhans. Mais je ne vois pas ce que vous allez en faire, maintenant.

— Il y a quelqu'un qui refroidit tous ceux qui peuvent être au courant de cette magouille de jeu, expliquai-je. Il y a quelque chose à découvrir, et je n'arrête pas de m'en rapprocher, sans savoir de quoi je me rapproche. Vous pouvez me donner du temps ? Et si vous demandiez à votre chef, celui qui vous a désigné pour me surveiller ?

Long silence avant la réponse.

— Désolé, mon vieux, dit-il. On n'a pas le bras assez long quand il s'agit d'un meurtre. Je vous soutiendrai si vous venez.

— Et le temps que je ressorte, Chico Marx sera peut-être effacé. Merci quand même.

— C'est vos oignons, dit-il. Je dirai aux gars de la Criminelle que vous avez appelé et ce que vous m'avez dit. Ça les empêchera peut-être de vous abattre à vue.

Je raccrochai et retournai dans la chambre de Merle. J'avais des frissons, et pas mal de sujets d'inquiétude. Le gang de Nitti et les flics me recherchaient. Ma grippe empirait. J'avais toujours Chico Marx à protéger, et maintenant, en plus, un tueur à attraper.

Dans le lit, je transpirai jusqu'au délire, trempant mes draps, et je me levai vers minuit avec une idée. Merle était rentrée sans que je m'en aperçoive, et elle m'avait mis des compresses froides sur la tête.

— Tu sais pourquoi tu m'as hébergé ? lui dis-je. Tu es une mère chatte. Je parie que tu recueilles tous les chats perdus, pour les nourrir et leur trouver une famille.

Son sourire me répondit que oui.

VIII

Le soleil se leva, sans aucune promesse – petite boule orange surgissant au-dessus des brouillards glacés du lac Michigan. Ce n'était pas le soleil que j'avais vu à Miami. Ce n'était qu'un petit frère souffreteux, sans aucune chaleur, avec tout juste un pauvre sourire inutile. De la fenêtre du Drake, je regardai un petit bateau, sans doute une vedette garde-côte, avancer lentement. J'écoutai son moteur pétarader vigoureusement sur les eaux.

Chico et Harpo jouaient au gin-rami, tapant bruyamment le carton sur la table. Chico, rayonnant, poussait des « oh ! » et des « ah ! » de ravissement en attendant un coup de fil.

Groucho était étendu sur le lit, en train de lire le journal. Il me regarda et branla du chef.

— Nous sommes un anachronisme, une relique du passé, des clowns pour des gens qui ne sont jamais allés au cirque, un dialecte comique pour les gens qui ne se souviennent pas du vaudeville, des comiques bavards, mal fringués et lubriques pour ceux qui n'osent pas aller voir un strip-tease. Nous sommes un trio de dinosaures, une espèce en voie de disparition, traînant dans un hôtel de Chicago en attendant qu'un mec ouvre la porte et nous flingue.

— Personne ne va te flinguer, Grouch, dit Chico sans lever les yeux de ses cartes. C'est moi qu'ils vont flinguer.

— C'est une consolation. Si j'ai de la veine et s'ils tirent bien, tout ce que je perdrai, c'est un frère, au lieu de perdre la vie. J'en ai peut-être marre de jouer ce personnage dans nos films, mais je n'en ai pas marre de jouer.

Il leva les sourcils d'un air suggestif.

— Appelle Arthur, dit Chico. Ça te remontera le moral.

Groucho se tourna vers moi.

— Mon fils Arthur, m'expliqua-t-il, pense qu'il est un joueur de tennis, mais il n'a pas besoin de se regarder jouer. C'est ce que je devrais faire – suivre mon fils de villa ensoleillée en country club ensoleillé, à lorgner les filles tout en buvant un verre et en me plaignant de la chaleur.

— Alors, qu'est-ce que vous faites là ? dis-je.

— C'est pour mon frère, soupira Groucho en regardant Chico. Il n'apprend jamais son texte. Il rate des représentations parce qu'il

joue. Il jette son argent par les fenêtres, mais c'est mon frère. Je suis son cadet, mais je suis un père pour lui.

Chico leva la main en une dénégation comique, mais il ne leva pas les yeux de ses cartes.

— Ne fais pas le dingue.

— Dingue, eh ! dit Groucho jetant son journal et écarquillant les yeux. On dit que Jules César était dingue, qu'Hannibal était dingue, et sûrement que Napoléon était le plus dingue de tous.

— Eduardo Cianelli dans *Gunga Din*, dis-je.

— Exact, dit Groucho, me jetant un cigare tout en fusillant Chico du regard. Maintenant Cianelli est un grand acteur italien.

— Il était censé jouer un Indien dans *Gunga Din*, dit Chico, mais il avait gardé son accent italien. Moi aussi j'aurais pu jouer un Indien à l'accent italien.

— Bonne idée, dit Groucho. Voyons si on arrivera à te faire jouer le rôle de Geronimo. J'en parlerai à Mayer.

Le téléphone sonna. Groucho répondit en imitant l'accent des Noirs du Sud.

— Ouais Mûsieur, ouais Mûsieur, il est là, Mûsieur. Il est bien là.

Il me tendit le combiné.

— Peters, dis-je.

— Mich O'Brien, du *Times*. Vous avez demandé qu'un collaborateur des informations vous appelle ?

— Exact, dis-je. Je suis reporter au *Toronto Star* et je voudrais joindre Ralph Capone – pour une interview. Vous avez une idée de l'endroit où je pourrais le trouver ?

— Quel est votre prénom, Peters ?

— Tobias, dis-je. Pourquoi ?

— Comment s'appelle le gars des informations locales du *Star* ?

— Tavalario, dis-je du tac au tac. Un nouveau. Un vieux copain.

O'Brien éclata de rire au bout du fil.

— O.K., Peters. Est-ce que le *Star* est un journal du matin ou du soir ?

— Du soir, dis-je au pifomètre.

— À quelle heure il boucle ?

— Dix heures, quatorze heures et seize heures, répondis-je rapidement.

Je n'ai pas aimé son rire.

— Vous ne travaillez pas au *Toronto Star*. Vous travaillez pour

Borniol. Vous êtes le mec que les flics recherchent. Merde, vous auriez pu au moins changer de nom.

— Je ne pensais pas que j'aurais les honneurs de la presse.

— Je suis reporter criminel, dit-il. J'ai lu toute votre histoire chez les flics, hier soir.

Groucho était retourné à son journal. Harpo levait une carte à bout de bras, hésitant à l'abattre. Chico jeta un coup d'œil sur la carte, eut un sourire paillard, et hocha la tête, invitant Harpo à jouer.

Harpo fit la grimace, et je vis soudain devant moi le visage de ses films, l'idiot louchon et joufflu aux cheveux en bataille. Je n'avais jamais vraiment établi de rapport entre ce petit homme jouant aux cartes et l'idiot de l'écran. Cette vue me stupéfia. Chico éclata de rire, et Groucho sourit.

— Effet garanti sur facture depuis qu'il est môme, expliqua Groucho. Si tu es dans le doute, fais la grimace. Chico et Gummo marchent à tous les coups.

— Peters, qu'est-ce qui se passe, nom de Dieu ?

C'était la voix d'O'Brien dans l'écouteur.

— Je réfléchissais, dis-je. Vous avez gagné. Pourquoi m'appellez-vous ?

— Pour un papier, peut-être, dit O'Brien.

Derrière lui, j'entendais des gens parler, quelqu'un hurler, des machines à écrire crépiter.

— J'ai donné des coups de fil à Los Angeles pour me tuyauter sur vous. Je vais avoir un mal de chien à justifier mes frais si je n'en tire pas quelque chose. Mes sources affirment que vous êtes honnête – enfin, un peu tordu de temps en temps – mais pas du genre à faucher les gens à la mitraillette.

— On ne sait jamais, dis-je.

— Je m'en tape, dit O'Brien. Je vous donne le numéro de Capone, et vous me donnez des tuyaux pour mon papier.

— Il y a des choses dont je ne peux pas parler, dis-je en regardant les Marx Brothers. J'ai un client. Voilà ce que je peux vous donner – mon récit, à la première personne, de la découverte des cadavres.

— C'est sanglant ? dit O'Brien.

— Ouais, dis-je. Ça vous plaira.

— D'accord, Peters, mais je vous préviens d'avance que ce sera le fugitif qui donne sa version des meurtres dans une interview exclusive au *Times*.

— Merde alors, soupirai-je.

Puis je lui racontai comment j'avais découvert Bistolfi au LaSalle et Canetta et Morris Kelakowsky dans l'appartement du West Side. Quand je levai les yeux, Harpo et Chico s'étaient arrêtés de jouer et me regardaient. Groucho, les yeux à peine ouverts, s'était fait grave.

— D'accord, dit O'Brien. Bonne histoire.

Il me donna un numéro, Independence 1349, et me dit de le rappeler si j'avais d'autres tuyaux à échanger.

Je raccrochai. Les six yeux des Marx restèrent fixés sur moi tandis que je demandais à la standardiste de m'obtenir le numéro qu'O'Brien m'avait donné. Quelques secondes et le numéro sonna.

— Ouais ? fit une voix.

— Je m'appelle Peters, dis-je. Al Capone m'a conseillé de voir son frère Ralph.

— Qui êtes-vous ?

La voix était celle d'un homme qui prend son temps – le vôtre – pour bien comprendre. Je lui expliquai qui j'étais et répétai qu'Al Capone m'avait dit que je pouvais appeler. Silence.

— Allô, fit une voix masculine.

Cette seconde voix était perchée et grinçante, comme si quelqu'un l'avait coupée en deux et avait recollé les morceaux, mais mal.

Je répétai ma salade sur Al Capone, je mentionnai même Giuseppe Verdi, et je demandai si le gars au bout du fil était Ralph.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répliqua-t-il.

— Les hommes de Nitti veulent ma peau. Les flics veulent ma peau. J'essaye d'éviter à mon client, Chico Marx, de se faire refroidir pour une dette qu'il n'a pas, et Nitti ne veut rien entendre.

La voix me dit de continuer, ce que je fis.

— Il faut que je mette en présence Chico Marx et un certain Gino Servi, pour prouver que Marx n'est pas son homme. Il faut que Servi arrête d'essayer de nous tuer, Marx et moi, pour avoir le temps de nous écouter.

— Je trouve que Chico Marx est marrant, dit la voix d'un ton calme.

Je posai la main sur l'écouteur et je dis à Chico que le mec au bout du fil le trouvait marrant. Il haussa les épaules.

— J'aime aussi le muet, dit-il. L'autre parle trop vite.

— Nitti ne trouve pas que Chico est marrant, dis-je.

— C'est son droit, dit la voix, très raisonnable. Je vais voir ce que je peux faire à propos de Nitti. Je ne peux rien faire pour les flics. Il y a quelques années je pouvais. Vous comprenez ?

Je dis que oui.

— Je ne vous promets rien, dit la voix grinçante. Nitti dira peut-être non. Et je vais parler de vous avec Al. S'il ne pense pas que vous êtes O.K., c'est à moi que vous aurez affaire. Vous vous appelez Peters, non ?

— Exact. Et vous, vous êtes Capone, non ?

— Où est-ce qu'on peut vous joindre ? dit-il, éludant la question.

Je proposai de rappeler, mais pas question.

— Faites demander un M. Pevsner dans le hall du Drake, dis-je. J'enverrai quelqu'un et il m'apportera le message.

— D'accord, dit-il, et il raccrocha.

— Très bien, dit Groucho. Très astucieux. Mais qui va aller chercher le message ?

— Moi, dis-je. Pas de problème.

Je prouvai qu'il n'y avait pas de problème en consultant ma montre et en me renversant dans mon fauteuil avec un bâillement bidon. Il y avait de fortes chances pour qu'Al Capone ne se souvienne pas plus de moi que de sa première brassière, et le seul mec qui aurait pu confirmer l'entrevue de Miami, c'était Bistolfi, qu'on avait retiré définitivement de la circulation au LaSalle. Les chances étaient de bonnes à raisonnables pour qu'avant longtemps, les hommes de Capone et de Nitti se pointent dans le hall, prêts à casser le bras de quiconque irait prendre leur message, et à continuer à le casser en morceaux de plus en plus petits jusqu'à ce qu'ils me rencontrent. Je décidai de leur épargner cette peine, et aussi d'éviter que l'un des Marx n'ait un bras cassé. Les chances étaient mauvaises pour parier sur sa vie, mais j'avais l'impression que Chico, avec son instinct dévoyé de joueur, les aurait trouvées raisonnables.

— Bon, soupira Groucho, je monte assister à un congrès régional – celui de l'Association américaine des psychiatres.

— C'est ton droit, dit Chico en considérant ses cartes et en se frictionnant pensivement le menton. Tu as joué un rôle de vétérinaire.

Groucho se leva, enfila son veston, peigna ses cheveux en arrière, et pinça ses lèvres en une grimace grave et douloureuse. Il avait l'air d'un médecin blasé.

— Il est grand temps que quelqu'un s'élève contre Freud et ses

disciples, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Ses frères l'ignorèrent, et Groucho reprit :

— J'en ai assez de ces foutaises. « Ce sont les parents qui sont responsables si les enfants tournent mal. Ils haïssaient leur mère, leur père, ou les deux. Les gens du spectacle ont eu des enfances particulièrement malheureuses, et ils ont compensé en se faisant acteurs. »

— Je sais, dit Chico, sans lever les yeux, mais sachant ce qui allait venir. Tu aimais notre mère et notre père.

— Nos parents étaient formidables, continua Groucho.

Harpo acquiesça et joua une carte, que Chico rafla en faisant *ha-ha*.

— Nos parents étaient sensationnels, dit Groucho. La vie était formidable. Nous ne sommes pas entrés dans le spectacle pour fuir la maison, mais parce que le frère de ma mère s'appelait Al Shean, et qu'il gagnait deux cent cinquante dollars par semaine. Nous voulions une part de ce gâteau.

« L'analyse a peut-être fait du bien à une poignée de gens, mais ou je ne m'y connais pas, ou elle en a laissé des tas avec sacrément moins de fric qu'avant. Enfin, peut-être que le Dr Hackenbush pourra prononcer quelques mots bien sentis au douzième étage. Bonne chance, Peters.

Il sortit, et je me dirigeai vers la porte.

— Toby, dit Chico sans lever les yeux, vous n'êtes pas obligé de vous faire tuer pour moi. Groucho vient de sortir parce qu'il n'ose pas vous dire que lui et Harpo sont tombés d'accord pour payer les 120 000 dollars bien que je ne les doive pas.

Harpo ne leva pas les yeux de ses cartes.

— Vous voulez qu'ils payent ? dis-je.

— Non alors ! dit-il avec un sourire.

Je quittai la chambre, refermant la porte derrière moi, et je pris l'ascenseur pour aller attendre le message de l'homme à la voix grinçante qui devait être Ralph Capone.

Le hall était bondé d'hommes en complet sombre portant leur nom épinglé à la boutonnière sur un petit carton blanc, avec beaucoup de pipes et quelques barbes. Je pris un siège face à la porte, après avoir acheté *Life* pour dix cents. Je me mis à le feuilleter.

Sur la couverture, quelques soldats néo-zélandais en Libye. Puis des articles sur les nazis tuant les Polonais, et sur l'effort britannique pour continuer à sourire à travers les bombes. Deux pages de photos sur un yogi en train de se contorsionner, et un

papier sur un vendeur de journaux du nom d'Angie S. Rossitto, nabot de quatre-vingts centimètres, candidat à la mairie de Los Angeles. « Je suis peut-être petit, avait-il déclaré à *Life*, mais ce que je ferai pour les habitants de Los Angeles sera grand. »

À peu près vers onze heures du matin, environ une demi-heure après m'être abîmé dans *Life* et dans mon fauteuil de cuir, trois silhouettes familières passèrent la porte. Costello avait toujours le bras en écharpe. Lon Chaney portait un cache-nez. Peut-être que je lui avais passé mon rhume, vu que j'en étais presque débarrassé. L'homme en forme de juke-box entra sur leurs talons. J'étais nez à nez avec une photo d'Ingrid Bergman, *Life* me cachait le visage, mais ils savaient que j'étais dans le coin, ou que quelqu'un pouvait les conduire jusqu'à moi. Le juke-box resta près de la porte tandis que les deux autres avançaient, mains dans les poches. Il semblait bien que Ralph Capone m'avait abandonné à Nitti, mais je n'avais pas le temps d'être amer. Je me levai lentement au moment où deux hommes passaient devant moi, absorbés dans une conversation qui avait l'air sérieuse. L'un d'eux était gros. Je me plaçai derrière lui et les suivis jusqu'à l'ascenseur.

À travers la foule, les deux têtes familières apparaissaient et disparaissaient, scrutant les visages. Je baissai la tête, faisant semblant d'écouter la conversation des deux causeurs. L'un disait quelque chose sur les désirs subconscients.

Si l'ascenseur était arrivé cinq secondes plus tôt, je m'en serais sorti sans encombre – mais tous les moments importants se réduisent à quelques minutes de chance.

Chaney me repéra au moment où les portes de l'ascenseur se refermaient. Je ne pensais pas qu'il me tirerait dessus dans un hall plein de monde, mais je n'en étais pas certain. Je m'attendais à ce qu'il pousse un hurlement ou qu'il se rue sur moi. En fait, son visage se crispa en un sourire mauvais, et il s'avança lentement.

L'ascenseur se remplit et les portes se refermèrent devant lui. Je réfléchis rapidement : ils étaient deux ou trois après moi. S'ils connaissaient leur boulot, l'un resterait dans le hall, un autre monterait par l'escalier, et le troisième attendrait l'ascenseur et demanderait au liftier à quel étage j'étais descendu. C'était sans doute ce qu'ils feraient. Les gars à Nitti n'étaient pas des lumières, mais ils n'en étaient sûrement pas à leur coup d'essai.

Un type devant moi fumait un cigare. Il avait une petite barbe grise et ressemblait à une photo de Sigmund Freud que j'avais vue un jour. Je montai avec Freud et sa bande jusqu'au douzième et les suivis dans un salon à moquette marron. À trois mètres de l'ascenseur, un bureau recouvert d'une nappe blanche, et surmonté

d'une pancarte marquée « Inscriptions ». Une femme souriante trônait derrière le bureau, flanquée de deux autres, qui, elles, ne souriaient pas. Toutes les trois avaient une fleur épinglée au-dessus du sein droit. Elles ressemblaient à une version vieillissante et empâtée des Andrew Sisters s'apprêtant à chanter, devant une salle pleine de nouvelles recrues, « Vous êtes veinard, monsieur Smith ».

Celle du milieu me regarda d'un air plein d'espoir et se leva. Elle avait une robe violette avec de grosses fleurs blanches partout. Elle hocha la tête à mon adresse, et je m'approchai, me demandant si je ne devrais pas plutôt chercher l'escalier de secours. Mais s'ils surveillaient cet escalier, c'était pour moi la pire des solutions, parce que, dehors, il n'y aurait aucun témoin. Je pensai à appeler les flics et à me planquer jusqu'à leur arrivée, mais, dans ce cas, je ne pourrais plus protéger Chico. Il n'aurait pas le choix et devrait accepter l'offre de ses frères. Et il était assez entêté pour refuser.

Je m'approchai de la table des inscriptions. Elle était couverte de cendriers, de tasses sales, et de quelques cartons blancs portant des noms qu'on n'avait pas encore retirés.

— Oui ? dis-je à la femme.

À travers la table, je sentis son haleine mentholée.

— Vous venez vous inscrire ? Vous êtes un peu en retard.

— Ah oui, dis-je en souriant, tournant la tête vers la porte de l'ascenseur.

Je pris une étiquette, et le trio poussa un soupir en chœur, comme si on le soulageait d'un énorme fardeau.

— Je vais tout de suite prévenir le Dr Agabiti que vous êtes arrivé.

Elle se hâta parmi la foule des buveurs de café, pour trouver le Dr Agabiti, qui, du premier coup d'œil, reconnaîtrait l'imposture. Je regardai mon étiquette. « Dr Charles Derry, Le Cap, Afrique du Sud. »

La dame mentholée fendit la foule, avec ses seins ballottants. Un grand monsieur à cheveux blancs se pressait contre elle. Elle me montra de la tête, et le grand monsieur me fixa à travers ses lunettes à monture d'écaille avant de s'avancer vers moi, main tendue.

— Dr Derry ? demanda-t-il, un rien surpris.

Je savais que je ne ressemblais pas à l'image qu'on se fait d'un médecin, mais si je réussissais, je pourrais entrer dans une des salles de conférences et m'y cacher jusqu'à ce que la bande à Nitti ait abandonné ses recherches.

— Oui, dis-je, incertain de ce que devait être l'accent sud-

africain.

Je commençai avec l'accent allemand, mais j'y renonçai tout de suite.

— Je suis Tom Agabiti, dit-il en tenant fermement ma main entre ses doigts forts, fins et osseux. Nous espérions votre venue, mais nous avons renoncé à vous voir. Le temps et tout ça. Enfin, vous êtes là.

— Je suis là, acquiesçai-je, regardant le papier peint et les meubles du salon d'un air approbateur.

Je me croisai les mains derrière le dos, et attendis qu'il me laisse seul. Mais il resta, les yeux fixés sur moi avec un sourire idiot.

— Nous avons lu votre livre avec beaucoup d'intérêt, dit-il. Et il nous tarde tous de vous entendre exposer vos idées. Je ne vous cache pas que nous pensions que vous n'arriveriez jamais à vous arracher à vos travaux pour cette conférence. C'est la première fois que vous venez aux États-Unis, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, les yeux toujours fixés sur les murs.

— Enfin, soupira-t-il, vous êtes arrivé, et juste à l'heure, en plus. On y va ?

— Bien entendu, dis-je, essayant d'imiter la tranquille assurance d'un psychiatre que j'avais vu une fois.

Agabiti se fraya un chemin dans la foule. Il y avait quelques femmes en tailleur, mais la réunion était en grande majorité masculine. La foule s'éclaircit à mesure que nous avançons dans le couloir. Les gens se répartissaient dans de petites salles de réunion.

Par une porte à double battant de chêne, on entra dans une grande pièce. Une cinquantaine d'hommes et deux femmes étaient assis sur des chaises pliantes, en face d'une table garnie d'une carafe et de deux verres. De nombreux congressistes tournèrent la tête quand on entra, Agabiti et moi, et je cherchai des yeux un siège. Mais Agabiti ne l'entendait pas de cette oreille.

— Non, murmura-t-il. C'est à vous.

Il me conduisit à la petite table, m'indiqua une chaise et joignit ses mains. Soudain, la vérité se fit jour en moi, aussi vraie que le soleil qui se lève au-dessus de Miami ou que la neige qui tombe sur Chicago : j'étais le conférencier, j'étais le Dr Derry qui lui n'était pas là.

Je décidai de me tirer en vitesse, mais, à ce moment, mes yeux rencontrèrent la porte. Chaney passa la tête et inspecta l'auditoire. Il ne s'attendait pas à me voir à la table du conférencier. Je m'assis précipitamment, et je me pris la tête dans les mains, comme si

j'avais la migraine ou que j'étais plongé dans des pensées profondes. À travers mes doigts, je vis Chaney parcourir des yeux les assistants, et sortir de la salle. Il pouvait revenir. Il pouvait même demander aux Andrew Sisters si elles avaient vu quelqu'un répondant à mon signalement, un petit mec d'environ quarante ans, avec le nez écrasé. Elles chanteraient en chœur que j'étais le Dr Derry.

Le mieux que j'avais à faire, c'était d'écouter ce que disait Agabiti, mais mon esprit continuait à observer les fines rayures bleues qui se détachaient sur le papier blanc. Entre les rayures, un motif ressemblant à de vieilles lanternes les unes au-dessus des autres. J'étais emprisonné par du papier peint et cinquante visages qui me regardaient, attentifs.

— Le Dr Derry, disait Agabiti, non seulement a étudié avec les Drs Freud et Jung, mais s'est vu féliciter par eux pour ses tentatives en vue de réduire des différences fondamentales. Comme vous le savez, son livre *Super-Ego et Ego contre Moi et Ego : un faux combat* est une œuvre de pionnier – œuvre controversée, mais œuvre qui promet de mettre fin à un schisme, de combler un gouffre.

Lentement, fermement, il pressa l'une contre l'autre ses deux mains jointes.

— Je pourrais continuer, mais cela n'aurait pas grand sens, puisque le Dr Derry est présent pour défendre ses idées lui-même. Il commencera par un bref exposé, puis il répondra à vos questions. Dr Derry, vous avez la parole.

Applaudissements. Je souris. Les applaudissements cessèrent, et je me versai un grand verre d'eau. Il y avait quelque chose dans l'eau. Je le signalai à Agabiti. Il me tendit l'autre verre. Je l'inspectai soigneusement pour m'assurer qu'il n'avait pas servi. Quelqu'un toussa. Lentement, je remplis mon verre et je bus. Quelqu'un s'agita sur son siège, et une chaise craqua. Je regardai ma montre, la porte, le papier peint, et je me levai.

— Mes notes se sont égarées dans l'avion de Londres, dis-je avec un sourire contrit, indiquant par là que je parlerais en dépit de cette épreuve, mais que je serais bref. Super-Ego, Moi, et Ego, dis-je, considérant les visages braqués sur moi, et m'efforçant de jouer les Paul Muni, je pense quant à moi qu'il s'agit d'un faux combat, parce que nous ne sommes pas encore parvenus à définir clairement ce que nous entendons par ces termes.

Il y eut quelques hochements de tête approbateurs, aussi continuai-je :

— J'ai étudié à la fois avec Freud et avec Jung, dis-je

humblement, me demandant qui pouvait bien être ce Jung, nom de Dieu, et je peux vous dire franchement que je ne suis pas certain qu'ils aient défini ces termes d'une manière suffisamment précise pour qu'on puisse raisonnablement parler d'un combat.

Nouveaux hochements de tête approuvateurs, mais davantage d'auditeurs désapprouvaient.

— Je ne dis pas qu'il n'y ait pas matière à controverse, ajoutai-je vivement, regardant droit dans les yeux un auditeur qui n'avait pas apprécié mes paroles. Il existe une différence entre controverse et bataille. Ce que je demande, et ce que je demande dans mon livre, c'est davantage de concentration sur les définitions. Tant que nous n'aurons pas défini notre vocabulaire, nous rendrons un mauvais service à nos patients, à tous les patients du siècle à venir et à nous-mêmes.

Quelques applaudissements enthousiastes.

— Nous sommes médecins d'abord, dis-je en levant un doigt péremptoire, et psychiatres ensuite.

Ils parlaient entre eux, approuvant, discutant, et je fis une pause pour boire. Le Dr Agabiti me regardait en souriant, bras croisés. Je levai les mains.

— Je viens de faire un voyage long et fatigant, dis-je. Fuseaux horaires et autres. Je viens d'arriver. Aussi passerai-je tout de suite aux questions.

L'une des deux femmes de la salle se leva, fit la moue et dit :

— Je ne conteste pas votre désir de définitions, Dr Derry, mais je ne vois pas quel rapport ont les problèmes de définitions avec celui de l'acceptation de l'inconscient collectif par Jung, et son rejet par Freud.

Je hochai la tête avec componction, en regardant le Dr Agabiti comme si nous connaissions tous deux la réponse à cette question, puis je répondis :

— Vous avez parfaitement raison. C'est un problème de base. Il s'agit d'une question insoluble, et, partant, il s'agit de quelque chose que nous acceptons, et à partir de quoi nous construisons.

Pour donner plus de force à mes propos, je me frappai le poing dans la paume, attendant qu'un de mes auditeurs se lève pour me jeter une chaise à la tête. Personne ne bougea.

La question suivante émanait d'un jeune homme à l'accent de Boston. Il avait des cheveux châtons ondulés. Dans cinq ans, il serait gras. Je voyais d'ici qu'il n'aimait pas le Dr Derry.

— Tout ce que vous avez dit jusqu'à présent, Dr Derry, n'a aucune substance, dit-il. Vous êtes évasif. Que répondriez-vous si

je vous disais que le cas de la dépression de Roy Wood, que vous rapportez dans votre livre, révèle clairement que votre approche n'a aucune valeur au point de vue curatif ?

— Je vous répondrais simplement que je ne suis pas d'accord, dis-je.

— Et si je vous disais que votre refus de donner le nom du médicament utilisé dans ce cas est contraire à notre éthique qui nous oblige à partager des connaissances médicales pouvant être utiles à d'autres patients ? Ou bien votre approche est sans mérite et exige de nouvelles expériences, ou bien vous devriez donner, immédiatement, devant cette assemblée, le nom du médicament que vous avez utilisé.

L'assemblée semblait penser que la requête était raisonnable. Ils me tenaient. Je pouvais inventer un nom, mais ils verraient tout de suite que c'était bidon. Ou bien, je pouvais nommer un vrai médicament aperçu sur l'étagère du cabinet dentaire de Shelly Minck. Mais s'ils me croyaient, quelques-uns des congressistes pourraient l'essayer sur leurs malades, et je n'avais aucune idée de l'effet que pourraient avoir les médicaments de Shelly sur un foldingue.

— Eh bien ? dit Boston, les mains croisées devant lui.

— Il s'agit de la scopolamine ! lança une voix du fond de la salle. Le Dr Derry ne voulait pas en faire état parce que lui et moi poursuivons nos expériences au Cap.

Groucho Marx se leva et continua :

— Je suis le chef de clinique du Dr Derry à l'hôpital du Cap, et c'est moi qui lui ai conseillé de garder cette information secrète, mais, dans les circonstances présentes, et avec la réserve que je viens d'exprimer, je pense que cette révélation ne peut plus avoir d'inconvénient.

— Docteur... commença Boston.

— Hackenbush, dit Marx, imperturbable.

Je m'attendais à un éclat de rire général quand on le reconnaîtrait, mais rien ne se passa. Peut-être que les médecins ne vont pas au cinéma.

— Et maintenant, messieurs, j'aimerais parler seul à seul quelques instants avec le Dr Derry. Je sais qu'il s'agit là d'une démarche sans précédent, mais si vous voulez bien accepter, je crois pouvoir persuader le Dr Derry de révéler quelque chose d'un grand intérêt scientifique.

Agabiti avait l'air interdit et parcourait l'assistance du regard. Personne ne semblait savoir quoi faire.

— Je ne crois pas que vous me convaincrez, Dr Hackenbush, dis-je d'un air sombre, mais je veux bien vous écouter. Je reviens tout de suite.

Je m'empressai de sortir avec Marx, et, quand on arriva dans le couloir, je chuchotai :

— D'où sortez-vous cette histoire de scopolamine ?

— C'est vrai, dit Groucho. J'ai lu le livre merdique de ce Derry, et j'ai posé quelques questions à l'université de la Californie du Sud. Le médicament est sans doute la scopolamine.

— Vous lisez des livres médicaux ?

— Évidemment, dit-il. Je suis docteur, non ? Maintenant, qu'est-ce que vous faisiez là ?

Je lui parlai de la bande à Nitti comme nous passions devant les Andrew Sisters, qui eurent l'air étonné de me voir sortir si tôt. Il n'y avait personne d'autre sur le palier du douzième. Tout le monde était dans les différentes salles de conférences. Dans l'une d'elles, on attendrait longtemps le retour des Drs Derry et Hackenbush.

— En tant que médecin traitant, chuchota Marx, je vous conseille de vous tirer d'ici en vitesse. Retournons dans la chambre, et on vous cachera sous le lit.

On appuya sur le bouton pour appeler l'ascenseur, et Marx continua son numéro de médecin sérieux. Nos chances avaient l'air bonnes. Les hommes de Nitti n'étaient pas dans le couloir, et ils avaient pas mal de terrain à explorer. Quelques secondes plus tard, je réévaluai radicalement ces chances. Costello était dans l'ascenseur, debout contre la paroi, les mains dans les poches de son pardessus. Impossible de se tirer. Je hochai la tête vers Costello pour prévenir Groucho, et on entra dans l'ascenseur comme les portes se refermaient.

Je me demandai si Costello nous abattrait, Groucho Marx, moi, plus le liftier qui planait dans une bienheureuse ignorance, ou s'il essaierait de me coincer dans un endroit où il pourrait me refroidir dans les pires souffrances. Je me dis qu'une mort lente et douloureuse était davantage dans son style.

Il se pencha sur mon épaule, puant l'ail comme d'habitude.

— J'ai un message pour vous, chuchota-t-il. Ce soir à onze heures, trouvez-vous au Michigan avec Marx. Servi sera là. Message compris ?

— Message compris.

— Bon, dit-il. Si ça foire, j'aurai votre peau.

Groucho et moi, on descendit jusqu'au rez-de-chaussée avec

Costello, et on le regarda partir avec les deux autres. Il avait sans doute pris Groucho pour Chico.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Groucho en remontant dans l'ascenseur.

— Ça veut dire que mon copain Al Capone s'est souvenu de moi, dis-je.

IX

Bon, me dis-je. À supposer que Servi sorte Chico de son pétrin, il te reste toujours deux questions à résoudre. Primo, qui a tué Bistolfi, Morris Kelakowsky et Canetta ? Le second problème était lié au premier – comment persuader les flics de Chicago de ne plus me faire figurer comme numéro 3 ou 4 ou à une meilleure place encore sur leur liste des ennemis publics ? Solution la plus évidente au problème numéro un : quatre personnes au moins avaient monté un coup pour avoir le gang de Nitti de 120 000 dollars. Le Tueur était bien décidé à ne pas partager ce gâteau en petits morceaux. Peut-être que le Tueur s'inquiétait de me voir brûler. La conclusion était évidente. Le Tueur pouvait très bien vouloir ma mort, à moins que tous les témoins capables de me donner des renseignements n'aient déjà été retirés de la circulation.

Il pouvait aussi se rendre compte, s'il faisait partie de la bande de Nitti ou de Capone, que dès que Servi aurait dédouané Chico, Nitti voudrait sa peau.

Ce qui ne me menait nulle part ; aussi décidai-je de résoudre le problème numéro deux. Je me fis indiquer le chemin, et j'enfilai Michigan Avenue en direction du sud. Le vent renversa une vieille dame en manteau noir. Une deuxième rafale d'air glacé qui aurait dû la soulever n'empêcha pas sa chute. La femme se relevait avec détermination et luttait toujours contre les rafales. Moi, j'étais étranger à la ville, et plus déterminé qu'elle. Chicago m'avait gratifié de sa plus belle grippe, que je combattais depuis près de cinq jours. J'ajustai mes oreillettes, et avançai sur Michigan, plié en deux, passant devant des librairies et d'élégantes boutiques aux vitrines pleines de mannequins raides comme des parapluies. Au bout de dix minutes, je longuai la tour du *Tribune* et je traversai un pont au-dessus de la rivière Chicago. Dix minutes plus tard encore, sur Clark Avenue, j'arrivai devant la mairie qui occupait tout un bloc. J'approchai de l'immense bâtiment en rentrant la tête dans les épaules, prétendument pour me protéger du vent, mais en fait pour dissimuler mon visage aux flics qui allaient et venaient sans arrêt.

Je me dirigeai vers le bureau du maire, non pas pour être reçu par lui, mais pour obtenir des informations que seuls ses collaborateurs pouvaient me donner. Une réceptionniste était

assise devant la porte indiquant « M. le Maire ». Elle était jeune, rousse et irlandaise. Elle avait de petites dents, mais son sourire avait disparu depuis longtemps pour les gens de mon espèce.

— Monsieur ? dit-elle.

— Je voudrais parler à la secrétaire du maire, dis-je.

— Vous avez rendez-vous ? dit-elle, cherchant du regard, par-dessus ma tête, quelqu'un qui devait en avoir un.

— Non, dis-je, mais je n'ai qu'une question à poser, et je suis très occupé.

Je consultai ma montre.

— Si Chicago refuse de m'aider, Detroit acceptera.

Ça ne lui fit ni chaud ni froid, aussi continuai-je :

— J'appartiens à la Metro Goldwyn Mayer. Nous pensons sérieusement tourner un film ici, l'année prochaine, sur l'incendie de Chicago – grosse production, des millions de dollars.

Elle était soupçonneuse, mais elle craignait de gaffer en m'éconduisant.

— Avez-vous vu M...

— Non, dis-je avec un sourire patient. Je n'ai vu personne. Cela doit rester strictement confidentiel jusqu'à ce que j'aie obtenu des assurances directement du cabinet du maire.

Elle aurait pu me demander pourquoi je lui faisais ces confidences, mais elle n'avait pas l'air très maligne. Et effectivement, elle ne l'était pas.

— Attendez, monsieur...

— Pevsner, dis-je. Tobias Pevsner. Si vous voulez appeler le bureau de M. Mayer, je me ferai un plaisir de vous donner son numéro, Miss...

— Kelly, dit-elle avec un petit sourire.

J'avais découvert dans l'annuaire que le maire s'appelait Kelly, mais je jugeai que ce n'était pas le moment de relever cette coïncidence.

— Kelly, dis-je d'un air pensif. Beau nom pour une ravissante jeune femme. Vous me rappelez beaucoup Vivian Leigh. Viv aura la vedette dans le film sur Chicago, et elle aura une petite sœur. Vous avez déjà joué ?

Elle en resta bouche bée.

— Un peu, à l'école, dans *Arsenic et vieilles dentelles*. Je jouais la jeune fille.

Je tirai mon carnet de comptes et je mordillai mon crayon.

— Votre prénom ?

— Maureen. Maureen Kelly.

Je notai une dépense de cinquante cents pour mon petit déjeuner, et je refermai mon carnet. Elle sortit, et j'examinai le petit bureau nu, pourvu d'une seule fenêtre ne donnant sur rien. Endroit sinistre, et l'homme près duquel m'introduisit Maureen Kelly l'était tout autant. Il ressemblait à une prune, saucissonné à la taille par ce qui devait être une énorme bande élastique portée sous son veston. L'air aussi constipé que possible. Ses paroles étaient comme son physique – brèves, sèches, rapides et sans chaleur.

— Oui ? dit-il.

— Pevsner, dis-je sans me donner la peine de lui tendre la main.

Mon plan consistait à le battre sur le terrain de la grossièreté et de l'efficacité avant qu'il ait eu le temps de se retourner.

— Je suis très pressé, aussi serai-je bref. Je désire savoir si la ville de Chicago est prête à coopérer à la production du film *Un Chant dans l'incendie*. Sinon, nous tournerons en studio et nous irons à Detroit pour les extérieurs.

— Je vois, dit Prune, regardant Maureen Kelly de travers. Et qu'est-ce que ça coûtera à la ville ?

— Ce que ça coûtera ? dis-je le regardant d'un air stupéfait. Pourquoi voulez-vous que ça vous coûte quelque chose ? En fait, nous sommes prêts à vous donner des garanties pour le logement, la publicité, les restaurants, les artistes locaux, la sécurité.

— Je vois, dit Prune, essayant de sourire, mais sans succès. Eh bien, je vais peut-être pouvoir vous obtenir une courte entrevue avec le maire.

— Mais, dis-je, c'est tout de suite ou jamais. J'ai un emploi du temps très chargé.

— Donnez-moi quelques minutes, dit-il. Je reviens tout de suite.

— Quelques minutes, c'est à peu près tout ce que je peux vous accorder.

Prune se dirigea vers une porte portant une plaque « Privé », et Maureen me sourit – pâle sourire d'une enfant de la ville rendue anémique dans la taupinière de la mairie.

— Vous voulez boire quelque chose ? dit-elle. Café ?

— Oui, dis-je. Un café.

Elle sortit par une seconde porte, et je m'approchai vivement de celle que Prune venait de franchir. Je l'entendais parler mais je ne distinguais pas ce qu'il disait. Je posai la main sur la poignée,

et la tournai lentement et délicatement jusqu'à ce que la porte s'ouvre d'un cheveu.

Maintenant, je comprenais clairement ce que disait Prune.

— Trente-neuf-quarante ans, cheveux grisonnants aux tempes, environ ma taille, nez écrasé. Non, je ne crois pas qu'il soit dangereux, et je ne sais pas comment il est arrivé à passer devant Alex. Non. Bien sûr que non. Il est dans l'antichambre du bureau du maire. C'est exact. Non, je ne sais pas ce que vous attendez. Venez vite.

Tandis qu'il raccrochait le téléphone, je refermai la porte et, me retournant, avisai Maureen, une tasse de café fumant à la main. Je lui souris de toutes mes dents.

— Gardez-moi ça une seconde, dis-je. Je vais aux toilettes.

Je baissai les mains et sortis nonchalamment du bureau, refermant la porte sur la vision d'une Maureen légèrement interloquée. Il y avait quelques personnes dans le couloir carrelé. Le bruit des pas et l'unique rayon de lumière tombant de l'unique fenêtre faisaient croire qu'on était dans un vieux drugstore. Je pressai le pas vers l'escalier et montai à mi-étage. En bas, les bruits de pas étaient plus lourds et plus lents qu'ils auraient dû l'être. M'appuyant contre la rampe, je vis trois flics en uniforme se diriger vers le bureau du maire, pistolet au poing, prêts à abattre tous les intrus et tous les mécontents.

Je descendis derrière eux, la main sur la rampe, sautant les marches deux par deux. Quand j'arrivai au rez-de-chaussée, je relevai mon col, regrettant d'avoir donné mon écharpe au gosse de West Side, et je me dirigeai vers la sortie la plus proche. Un flic, debout dans la rue, regardait de mon côté. Je battis en retraite dans le couloir. Le flic passa la porte. Pendant les quelques secondes qu'il fallut à ses yeux pour s'habituer à la lumière électrique, j'ouvris la première porte, entrai et la refermai derrière moi.

Je me trouvai dans une petite pièce, en compagnie de deux hommes. Un petit type à chemise blanche et pomme d'Adam énorme se penchait sur un bureau derrière lequel était assis un autre type qui avait une gueule de flic. Le type du bureau était petit, trapu, mais pas gras, avec des yeux noirs et graves. Il avait à peu près mon âge et portait un complet sombre impeccable. Ses vêtements me firent penser aux uniformes des écoles catholiques. Ses yeux rencontrèrent les miens, et je compris qu'il était en train de lire le signalement du tueur fou à la mitraillette. Au lieu de tourner les talons pour, peut-être, tomber dans les bras d'un flic en faction devant la porte, je souris et je m'avançai, main tendue.

— Je m'appelle Derry, Charles Derry, dis-je. De Cleveland, Maple Heights, pour être exact. Je cherche des possibilités d'investissements. Je contacte des politiciens, des gens proches de la mairie.

Le petit trapu ne se leva pas et ne me serra pas la main. Sans me quitter des yeux, il dit au petit mince :

— Merci, Ed.

Ed me considéra d'un air soupçonneux et s'éloigna du bureau. Le petit trapu ne parla pas avant qu'Ed ait quitté la pièce.

— Ed est serveur chez Henrici, le restaurant du coin, et il nous apporte nos repas quand nous ne pouvons pas quitter le bureau.

D'un signe de tête, il me montra une assiette fumante.

— Le menu du jour, expliqua-t-il. Coquilles Saint-Jacques sautées, julienne, salade de chou cru, pain, salade de fruits et café, le tout pour soixante-quinze cents. Pas aussi bien qu'à la maison, mais presque.

Il m'indiqua de la main une chaise près du bureau. Je m'assis et le regardai manger pendant cinq minutes.

— Je m'appelle Daley, Richard Daley, dit-il en poussant vers moi une petite coupe de salade de fruits, à la manière d'un rugbyman qui fait une passe.

Je pris la coupe et une cuillère.

— Je suis sénateur de l'État, continua-t-il, et je ne vous ai pas serré la main pour une bonne raison. Vous vous êtes trompé de gogo, mon vieux. Alors, mangez vos fruits et débarrassez-moi le plancher.

Il parlait en choisissant ses mots avec soin, presque comme s'il avait répété, mais il avait une pointe d'accent faubourien dont on sentait bien qu'il ne se débarrasserait jamais.

— Vous ne vous appelez pas Derry, dit-il, se renversant dans son fauteuil, les mains posées sur le bureau tandis que je mangeais ma salade de fruits, manquant m'étrangler avec un pépin de pastèque. Si vous vous appelez Derry aujourd'hui, vous vous appeliez Nathan avant. Vous êtes juif. Et vous n'êtes pas un homme d'affaires en quête d'investissements. Les hommes d'affaires qui veulent investir n'entrent pas sans crier gare dans les bureaux de la mairie. Ils offrent des déjeuners d'affaires dans les bons restaurants de Chicago ou s'en font offrir. Alors, dès que vous aurez fini de tousser, vous pourrez filer avant de faire le coup que vous me prépariez.

— Attendez, dis-je, buvant le jus pour arrêter ma quinte de toux. D'accord. Je ne suis pas un homme d'affaires. Mon vrai nom,

c'est Pevsner.

Il hocha la tête en me regardant.

— Je gagne ma vie en connaissant la différence entre un Roumain et un Polonais, et entre un homme d'affaires et un truand.

— Démocrate ? supposai-je.

— Exact, dit-il, laconique. Et vous ?

— Démocrate, dis-je.

— Eh bien, cher démocrate, racontez-moi vite votre histoire pendant que je digère mon déjeuner.

N'ayant rien d'autre à faire tandis que je me cachais des flics, et pas grand-chose à perdre, je racontai mon histoire au sénateur Daley de l'Illinois. C'était un auditeur très attentif, qui me lança deux ou trois questions bien senties pour être sûr que je n'inventais pas.

— Je viens d'un quartier de Chicago qui s'appelle Bridgeport, dit-il quand j'eus fini. C'est un quartier dur, mais bien. Quand vous êtes entré, je vous ai pris d'abord pour quelqu'un que j'ai connu autrefois au Club Valentine. On nous apprenait à ne pas tuer, à ne pas tricher. Il faut bien, de temps en temps, serrer quelques mains, bousculer quelques huiles et accepter quelques compromis, mais on fait ce qu'on peut dans cette ville, et c'est une ville bien. Quand Thompson et les républicains tenaient la mairie de Chicago, les gens comme Capone faisaient la loi. Pas seulement dans la ville, mais dans tout l'État. Les démocrates sont en train de changer tout ça. Rien ne sera plus comme avant.

Il s'excitait de plus en plus à prononcer son petit discours, commencé par une explication qui m'était destinée, et qui était devenu une déclaration qu'il se faisait à lui-même et à un public invisible. Il rougit et me fit un sourire en coin.

— Les Nitti, les Capone et les Servi sont finis, dit-il. Les tueries de gangsters, on n'en parlera plus. Chicago et l'Illinois seront la ville et l'État les mieux gouvernés d'Am...

— Je ne suis même pas électeur, intervins-je.

Il gloussa, ce qui valait mieux pour sa digestion que l'excitation et la colère.

— Un homme qui veut arriver en politique doit savoir faire confiance aux gens, dit-il en s'essuyant la bouche avec une serviette en papier. Si on fait trop d'erreurs, on prouve qu'on ne sait pas juger les hommes, et on ne mérite pas la confiance et la loyauté des autres. C'est un petit discours électoral, mais j'y crois. Attendez-moi quelques minutes, je vais voir ce que je peux faire.

Il quitta la pièce, et, en attendant, je terminai le petit pain qu'il avait laissé. Je ne savais pas exactement s'il avait décidé que j'étais quelqu'un à qui l'on peut faire confiance, ou non. Dans le dernier cas, deux flics passeraient bientôt la porte. Si je m'enfuyais maintenant, j'arriverais peut-être à sortir de l'immeuble, si personne ne m'attendait à la sortie ; mais j'avais l'impression que si Daley voulait que je reste, il aurait pris ses dispositions pour que je n'essaye pas de m'enfuir. Quand il revint, environ cinq minutes plus tard, Daley souriait. Il retourna derrière son bureau et sortit son portefeuille. Avant de s'asseoir, il me tendit sa carte.

— Ici, ce n'est pas mon bureau ; je n'y suis que pour quelques jours. Vous pouvez me joindre à ce numéro. Vous avez vingt-quatre heures pour régler les ennuis de M. Marx, dit-il.

Il consulta sa montre.

— Ce qui signifie qu'il faudra vous livrer à la police demain après-midi à deux heures, et faire tout ce que vous pourrez pour aider les flics à découvrir qui a tué ces hommes. La police ne vous arrêtera pas et ne vous ennuiera pas d'ici là.

— Merci, dis-je. Je voudrais pouvoir vous dire que je vous revaudrai ça un jour, mais je ne peux même pas voter pour vous.

— Aucune importance, dit-il en souriant. Si vous faites la connaissance d'électeurs de l'Illinois, vous pourrez leur suggérer de voter démocrate. Au fait, je vous fais confiance, mais j'ai quand même appelé un ami de la police qui a le dossier de l'affaire. Ils ne croient pas vraiment que ce soit vous. La confiance et la bêtise, ça fait deux. Mais un homme informé en vaut deux.

— Vous permettez que je fasse inscrire ça sur mes murs en lettres d'or ? dis-je avec mon plus beau sourire de contentement.

— À votre aise, dit-il, ajoutant : Si l'affaire se corse et que vous ayez besoin d'un bon avocat, je pourrai peut-être vous donner quelques idées. Je suis diplômé de la faculté de droit de DePaul.

Il semblait particulièrement fier de cette dernière distinction, et comme c'était son seul point faible, je hochai la tête avec respect.

— Encore une chose, dis-je en me dirigeant vers la porte.

— Oui ? dit-il en levant les yeux de son bureau.

— Le chemin pour aller chez Henrici ?

— Prenez Clark Street en sortant, Randolph vers le nord, et tournez à droite. Ça crève les yeux.

Je sortis dans Clark Street et je passai devant le flic en faction devant la porte, et qui avait reçu des instructions à mon sujet, c'était clair. Il me dévisagea pour être bien sûr que je voyais qu'il me dévisageait. Je jetai un regard par-dessus mon épaule, et je

remontai lentement Clark Street les mains dans les poches. Je trouvai Henrici's. Ça paraissait assez luxueux, mais Daley m'avait assuré que le menu coûtait soixante-quinze cents. Il avait raison.

Le temps d'avaler une demi-douzaine de coquilles Saint-Jacques, le restaurant s'était rempli des employés du coin, et je n'avais toujours pas trouvé un plan convenable. Je renonçai à la salade de fruits pour un gâteau à l'orange, mais je ne savais toujours pas comment agir. Je lorgnai une secrétaire presque jolie qui avalait un sandwich au thon à la table à côté, mais elle ne me regarda pas, alors je laissai vingt-cinq cents de pourboire et je sortis dans le froid, la tête haute.

Deux de mes problèmes étaient temporairement résolus. J'avais l'estomac plein, et les flics et les truands me laissaient le temps de souffler.

X

— Vous avez des amis dans les hautes sphères, dit Kleinhans.

— Oui, et dans les moyennes aussi, j'espère.

J'appelais d'un Woolworth, dans State Street. D'une main je tenais le combiné, de l'autre un hot-dog. Le hot-dog était maigrichon, et à peine assaisonné d'un peu de moutarde. Il y avait davantage de moutarde sur le téléphone que sur ma saucisse.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, Californie ? dit-il.

— Deux choses. J'ai un rendez-vous fixé pour ce soir avec Chico Marx et Servi. Ça devrait dédouaner Marx. Mais il m'est venu une idée. Si c'était Servi qui avait refroidi tout le monde ? Et si c'était lui qui avait fait ce coup à la bande pour empocher les 120 000 dollars ?

— Alors, il dira que Chico Marx est bien le Chico Marx qui doit un paquet à la bande, conclut Kleinhans.

— Exact, et ou bien Marx allonge le fric, ou bien ils se mettent à jouer avec lui et moi – des petits jeux où nous finirons tous les deux dans des boîtes à chaussures.

— Alors, pourquoi Marx ne paye-t-il pas si on doit en arriver là ?

— Il n'a pas l'argent, expliquai-je, posant le pain rassis de mon hot-dog sur le bord de la tablette. Ses frères veulent bien le lui donner, mais il a des principes. Je crois qu'il est capable d'essayer d'effacer une dette, ou d'en retarder le paiement, mais je ne pense pas qu'il paiera alors qu'il ne doit rien.

— Bon, soupira Kleinhans, et où est-ce que j'interviens dans tout ça ?

— On vous a désigné pour travailler avec moi, non ?

— Exact.

— Eh bien, si vous nous organisiez une petite protection au cas où on devrait se tirer en vitesse ?

Cela lui sembla raisonnable. Je lui indiquai le lieu et l'heure du rendez-vous, et lui proposai qu'il fasse stationner une grosse voiture de police juste devant l'hôtel New Michigan.

— Ne la cachez pas, dis-je.

Une dame dans les quarante-cinq ans, tête et cou en vison blanc, jeta un coup d'œil dans la cabine. Elle consulta sa montre

incrustée de diamants, dissimulée sous de longs gants noirs. Puis elle me regarda. Elle serrait les dents d'impatience. Je lui offris une bouchée de hot-dog à travers la vitre. Elle me tourna le dos.

— D'accord, dit Kleinhans. Mais vous m'avez dit que je pouvais faire deux choses pour vous.

— Exact. La deuxième, c'est de me dire où je peux acheter un œuf sur le Loop. J'ai bien fait quatre cents mètres sans rien voir qui ressemble à une épicerie.

Il me demanda où j'étais, et me donna l'adresse de Smithfield, une épicerie fine. Il ne me demanda pas pourquoi j'avais besoin d'un œuf. Je lui dis au revoir, ajoutant que je viendrais me livrer le lendemain comme je l'avais promis à Daley.

— Bonne chance, Peters, et essayez de ne pas trop faire de bêtises.

— J'ai ça dans le sang, dis-je. Mon frère est flic.

On raccrocha tous les deux, et la dame élégante me bouscula en entrant dans la cabine. Je terminai mon hot-dog et j'allai chez Smithfield ; j'y achetai une demi-douzaine d'œufs. Je fus tenté d'acheter aussi des œufs de caille en boîte, pour les conserver bien en vue chez moi à Los Angeles, afin d'impressionner les mondains éventuels qui viendraient me rendre visite, mais mon quartier est tout ce qu'il y a de pouilleux, et je n'avais pas vraiment envie de manger des œufs de caille.

Peu après quatre heures, j'arrivai au Kitty Kelly's. Merle était à sa table. Elle me fit un petit sourire et se moucha.

— Regarde ce que tu m'as fait, dit-elle en jetant les dés.

Elle avait une robe couverte de paillettes qui scintillaient aux lumières du bar.

— Je perds des clients à cause de ce maudit rhume que tu m'as passé.

Elle secoua la tête, conservant son petit sourire pour me montrer qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait, mais elle le pensait bien un peu, quand même.

Je commandai une bière pour moi, un verre de vin et un jus d'orange pour elle. Je fis le numéro que Ian Fleming m'avait fait au Coin du Feu. Mes doigts n'avaient pas son agilité. Ce n'en était qu'une parodie comique, mais cela m'attira un petit cercle de badauds composé d'hommes d'affaires, de deux filles des tables de vingt-et-un et d'un barman.

— Bois ça, dis-je. C'est un vieux remède californien contre le rhume.

— Tu sais ce qu'on peut faire avec ça ? dit-elle.

— Oui, répondis-je, mais alors, ça ne guérirait rien du tout. Crois-moi sur parole. J'ai beaucoup fréquenté de médecins ces temps-ci.

Elle dit :

— Et merde !

Puis elle lampa le jus d'orange à l'œuf, et avala le vin d'un trait.

— Tu te sentiras mieux dans une demi-heure, prophétisai-je.

Je lui tendis le carton contenant encore cinq œufs, en lui disant de recommencer toutes les deux heures.

Je perdis volontairement quelques dollars au vingt-et-un, et je lui annonçai que, d'une façon ou d'une autre, mon séjour à Chicago touchait à sa fin.

— Tu viendras chercher ta valise, j'espère, dit-elle, s'efforçant de prendre un ton dur. Je ne vais pas te l'envoyer.

— Je pensais passer au moins la nuit ici, et je me disais que tu m'hébergerais peut-être encore.

— Je pourrais te repasser ma grippe.

— Je prends le risque.

Cette fois, son sourire était sincère, et je lui demandai comment joindre Ray Narducy, le chauffeur plein de ressource qui nous avait présentés et qui faisait les pires imitations au monde de Charlie Chan. Elle tira un carnet de son sac et me donna le numéro, ajoutant qu'en général il rentrait manger chez lui pour économiser cinquante cents.

— Il adore les sardines, dit-elle. Il en mange tous les jours, en sandwichs, ou en salade. C'est un brave gosse, mais, plusieurs heures par jour, il pue comme le lac pendant la canicule, quand tous les poissons crèvent.

Après cinq autres minutes de conversation tout aussi romanesque, je lui pressai la main, lui dis à tout à l'heure, et laissai la place à un homme d'affaires à moitié beurré qui voulait avoir une conversation spirituelle avec une ravissante jeune femme, tout en essayant de gagner de quoi se rembourser sa note de bar.

Narducy était chez lui.

— Ça vous plairait de travailler pour moi ce soir ? dis-je.

Ça lui plaisait, alors je lui dis de me prendre devant le Drake juste avant neuf heures.

— Et comme récompense, j'aurai les trois Marx Brothers avec moi.

— Je les imite tous les trois, dit-il, tout content. Je fais même un Zeppo, mais la plupart des gens ne le reconnaissent pas.

— Vous pourriez peut-être vous passer des imitations ce soir. Nous aurons beaucoup de choses en tête. Maintenant, retournez à votre sandwich aux sardines.

— Comment savez-vous que j'étais en train de manger des sardines ?

— N'oubliez pas que je suis détective, dis-je. À neuf heures, devant le Drake.

Mon portefeuille me disait qu'il me restait dans les soixante-dix tickets. Ma mémoire me disait que je n'avais plus rien à la banque. En fait, une fois ma note au LaSalle réglée, mon compte serait presque à découvert. Mais je ne pouvais toujours pas prendre le risque d'appeler Hoff ou Mayer et de me faire licencier. Si je tenais bon et si l'affaire se terminait vite, j'avais assez pour rentrer à Los Angeles, soumettre ma note à Mayer, et avoir un peu de fric pour acheter de l'essence et un sac de sandwichs mexicains.

Il faisait presque nuit, je retournai à pied vers le Drake, sous une sorte de neige fondue qui me dégoulinait sur le visage. Je m'arrêtai dans un café pour manger un sandwich au thon arrosé d'un Pepsi. J'étais le seul client. L'endroit était propre et luisant, avec un comptoir en acier qui me renvoyait mon image comme un miroir. J'essayai de ne pas me regarder, je mangeai à toute vitesse, laissai un bon pourboire à la serveuse qui écoutait Smiling Jack à la radio, et poursuivis ma route vers le Drake.

Les Marx avaient déjà dîné quand j'arrivai. La partie de cartes était temporairement interrompue, et ils discutaient de l'avenir. Je m'enfonçai dans un fauteuil confortable, le chapeau sur les yeux, attendant que les heures passent.

De temps en temps, je les entendais se disputer pour savoir s'ils feraient une émission de radio. Je me demandai ce que Harpo donnerait dans une émission radiophonique, mais je m'occupai de mes oignons. Groucho et Chico se disputaient aussi au sujet d'un autre film qu'ils devaient tourner. Groucho disait que le scénario sur le grand magasin était épouvantable, et sans espoir d'amélioration. Chico pensait qu'on pouvait en tirer quelque chose.

— Tu sais, dit-il. Harp sort sa harpe et leur fait son numéro merdique. Je joue du piano et je souris. Toi, tu bouscules Margaret et tu parles à la caméra. Ça marche toujours.

— Mais ce n'est pas toujours bon, rétorqua Groucho. Ce qu'il nous faudrait, c'est que Thalberg ressuscite.

Chico opina du chef. Harpo ne dit rien.

— Sûr que le fric ne me ferait pas de mal, soupira Chico.

— Quelle surprise ! répondit Groucho.

Ils parlèrent affaires pendant encore une heure. Puis il y eut une pause, avec évocation nostalgique de leur vie sur Grand Avenue quand ils habitaient Chicago au bon vieux temps. Ils parlèrent de leurs ex, des gosses, d'oncles et de tantes.

Ils parlèrent pendant deux heures, battant de loin mon record de conversation avec mon frère. Une fois, j'avais bavardé avec Phil pendant près d'un quart d'heure avant qu'il me jette un annuaire à la tête. Et encore c'était dans son bureau pour m'interroger sur un meurtre.

Peu après huit heures et demie, je proposai que nous nous préparions. Chico s'était habillé pour la circonstance. Pour rencontrer les gangsters, il avait mis un complet noir, une chemise noire et une cravate blanche. Groucho et Harpo portaient de gros complets de tweed qui semblaient sortir de la même boutique que les miens.

Narducy nous attendait avec son taxi le long du trottoir. Il avait l'air tout excité, et il se dévissait le cou pour regarder les trois frères qui s'assirent à l'arrière sans dire un mot. Je montai devant à côté de Narducy.

Avant de démarrer, Narducy se retourna pour inspecter le trio fraternel, mettant les noms sur les visages. Puis, avec un accent italien sorti de Leo Carillo en passant par Henry Armenta, il dit :

— Hé, patron, le gars des ordures est ici.

— Dites-lui que nous n'avons besoin de rien pour aujourd'hui, rétorqua Groucho du tac au tac.

Puis, Narducy se lança dans son imitation de Groucho. Je lui expédiai un bon coup de coude dans les côtes, mais il ne s'arrêta pas pour autant.

— Maintenant, ce qui se présente à nous dans ce contrat, c'est une clause de santé. Vous savez ce qu'est une clause de santé, non ?

Chico rétorqua avec son accent italien :

— Faites-la enlever. Je ne veux pas me laisser blouser.

Encouragé par ces réactions, Narducy fit à Harpo une grimace qui méritait une opération de chirurgie esthétique. Harpo lui rendit la politesse.

— Il me plaît, ce mec, dit Groucho en montrant Ray de la tête, mais il faut avouer que les sièges froids dans les toilettes ne me plaisent pas moins.

— Vous croyez qu'on peut démarrer, maintenant ? dis-je. La moitié de la pègre de Chicago nous attend.

— Et si vous continuez à nous imiter, ajouta Groucho, nous

vous livrons à ces mecs en leur disant que vous êtes Chico.

Narducy démarra avec un grand sourire. Il remonta ses lunettes sur son nez, évita de justesse une Nash flambant neuve en déboîtant, prit une voix de fausset pour imiter Kenny Baker chantant « Trop d'Amour ».

Groucho gémit.

Narducy passa à sa voix de ténor d'opéra et essaya Allen Jones dans « Seul ».

— Je me rends ! cria Groucho. On vous donnera les 120 000 dollars si vous arrêtez.

— Ne faites pas attention à lui, dit Chico. Il est toujours comme ça quand il est nerveux.

Groucho croisa les bras et regarda par la portière.

À l'angle de Michigan et Cernak, je vis la voiture de police que Kleinhans m'avait promis de garer en face de l'hôtel. Narducy tourna le coin de Cernak, et nous dit que la rue portait le nom du maire qui avait été descendu par une balle destinée à Roosevelt. Cernak, d'après Narducy, offrait une cible bien plus large. Je lui dis d'aller assez loin pour que les flics ne le repèrent pas, et que personne, à l'hôtel, ne sache que nous étions venus dans son taxi. C'était sans doute plus sûr pour nous tous.

Il y avait une station de taxis un peu plus loin, avec un petit bouiboui à côté qui servait du café. Je dis à Narducy qu'il pouvait y aller, à condition d'être de retour dans dix minutes au cas où nous aurions à filer en vitesse.

Puis, les trois frères et moi, on descendit et on marcha vers le Michigan. Ils n'avaient absolument rien à dire. Dans le hall, ils n'avaient toujours rien à dire. Costello était là, et un nouveau réceptionniste. Quelques-unes des dames travaillant dans l'établissement se reposaient dans le hall. Chico fit un grand sourire à une blonde. Elle lui rendit la politesse. Groucho s'aperçut de ces œillades, et regarda Chico de travers. Chico haussa les épaules et sourit. Harpo ne dit rien et regarda gravement Costello qui approchait. Il avait toujours le bras en écharpe. Il nous inspecta en long, en large et en travers.

— En l'air, dit-il.

Je levai les bras et il me palpa.

— Vous trois aussi.

Quand il eut fini, ce qui lui prit du temps vu qu'il n'avait qu'une main et qu'il ne voulait pas refaire l'erreur qui m'avait permis de lui échapper à Cicero, il nous fit signe de nous diriger vers l'ascenseur.

Chico s'arrangea pour dire quelque chose à la blonde ; elle éclata d'un rire grave, qui lui remontait d'au-dessous de la ceinture.

— Lequel est Chico ? dit Costello dans l'ascenseur poussif.

— C'est moi, dit Chico.

Costello le regarda sans aménité et se tut.

Pour moi, c'était du réchauffé. On descendit au même étage, on enfila le même couloir, et on trouva le même Chaney montant la garde devant la même porte.

— Espadon, dit Groucho.

— Hein ? dit Chaney.

— Espadon, répéta Groucho. C'est le mot de passe pour entrer dans ce tripot. Si vous ne connaissez pas votre boulot, vous ne devriez pas être à la porte. Dans ce domaine, Chico a plus d'expérience que vous.

Chaney avait le visage vide et interdit.

— Passons, dit Groucho. Oubliez ce que j'ai dit. J'ai l'impression que c'est ce qui arrivera de toute façon.

— Il fait le comique, expliqua Costello.

— J'y comprends rien, dit Chaney.

C'était mon tour, et je demandai si on pouvait entrer. Chaney ouvrit la porte et nous fit entrer dans la même chambre que la dernière fois. Costello était derrière nous. La chambre avait les mêmes meubles, une table de jeu avec des chaises, un canapé, un vieux fauteuil et une photo de cheval au mur. La grande différence, c'était les gens. Nitti était assis devant la table, sur la même chaise, comme s'il n'avait pas bougé depuis l'autre jour. Un mec trapu, aux cheveux grisonnants et bouclés et au visage familier, s'assit dans le fauteuil. Je me dis que ce devait être Ralph Capone, mais je n'en ai jamais été sûr. Deux inconnus étaient debout de chaque côté de la pièce, et se taisaient. L'un s'appuyait contre le mur et fumait en nous surveillant. L'autre nous surveillait, sans fumer. Ils auraient aussi bien pu être là pour soutenir les murs, mais j'avais l'impression que c'était plutôt pour soutenir le frisé du fauteuil. La seule personne manquant dans le tableau, c'était celle que nous étions venus voir, Gino Servi.

— Qui c'est ? dit Nitti entre ses dents en montrant les Marx.

— Oh, dit Groucho en s'avançant, permettez-moi de nous présenter. Je suis M. Hardy, et voici mon ami M. Laurel. Ce monsieur à côté de lui, c'est Edgar Kennedy.

Personne n'eut le moindre sourire ni ne fit mine de comprendre que Groucho essayait d'être comique. Costello, qui avait quelque

expérience de Groucho, dit :

— Il fait le comique, Frank. Celui qui parle, c'est Groucho. À côté de lui, c'est Chico, et l'autre, c'est Harpo.

Nitti regarda Groucho en cillant des yeux, et murmura :

— Fermez-la.

Groucho ouvrit la bouche, et Nitti serra les poings à s'en faire blanchir les phalanges.

— Grouch, dit Chico. Non.

Harpo posa la main sur l'épaule de Groucho, et Groucho haussa les épaules, se trouva une chaise, mit le coude sur la table et la tête dans sa main.

— Eh bien, dit Chico, lequel de vous est Servi ?

— Pas encore là, dit Costello. Va bientôt arriver.

— Bon, dit Chico en se frottant les mains. Et si on faisait une petite partie de poker ou...

Je m'éclaircis bruyamment la gorge. Harpo s'approcha du mur pour contempler la photo du cheval.

On resta assis pendant un quart d'heure, les yeux fixés sur nos montres. Chaney et Costello passèrent une partie de leur temps à me regarder. Le frisé leva la main, et un des deux mecs près du mur s'approcha. Ils se mirent à chuchoter. Le mec quitta la pièce et revint cinq minutes plus tard avec un breuvage sombre plein de glace, qu'il donna à celui qui devait être Ralph Capone. Nitti le regarda.

— C'est vous qui avez ramené les flics ? dit le gars du fauteuil.

— Moi ? dis-je en me frappant la poitrine de l'index. Quels flics ?

— Ceux qui sont garés devant l'hôtel, dit-il calmement en avalant la moitié de son verre en deux gorgées.

On regardait tous sa pomme d'Adam.

Je n'ajoutai rien. Je ne savais pas ce qu'il savait. Peut-être que leurs petits copains en uniforme les avaient rencardés. Si c'était le cas, je pourrais me faire pincer à mentir. Je pouvais dire la vérité, ou ne rien dire. Je la mis en veilleuse, et le mec qui devait être Capone n'insista pas. Dix minutes plus tard, il commença à s'énervé.

— Où est Servi ? demanda-t-il à Nitti.

— Je ne sais pas. Je lui ai dit neuf heures. Il sait ce qu'il a à faire.

— Est-ce que je peux dire quelque chose ? dit Groucho.

— Non, dit Nitti.

— Si, dit Capone.

La tête de Nitti pivota vers Capone, qui se mit en devoir de se lever. Les deux mecs quittèrent leur mur et s'avancèrent. Costello et Chaney mirent les mains dans leurs poches. Harpo faisait semblant de toujours contempler le cheval, qu'il admirait déjà depuis vingt minutes sans discontinuer.

Les yeux de Nitti se fixèrent sur Capone, et il dit doucement :

— Parlez, mais pas de déconnaissance de youpin.

— Ce Servi, il ne viendra pas, dit Groucho. Il ne viendra pas parce qu'il ne peut pas identifier Chico. S'il entrait dans cette pièce, il nous regarderait tous les trois et il n'arriverait pas à nous distinguer, parce que je crois que ce Servi a essayé de vous avoir avec un type qui se fait passer pour mon frère.

— Celui qui s'est fait tuer sur le West Side hier, intervins-je. Un vieux comédien nommé Morris Kelakowsky. Je crois que c'est Servi qui a monté le coup pour vous refaire de 120 000 dollars. Puis il a essayé de les soutirer à Chico.

Nitti se leva, nous fusillant alternativement du regard, Groucho et moi. Chico, se renversant dans sa chaise, se contenta d'observer les événements.

— Ça m'a l'air possible, dit Capone.

— Gino est mon cousin, dit Nitti.

Capone éclata de rire.

— Tu n'as jamais entendu parler d'un cousin qui refroidit son cousin, ou un frère son frère ? Ils ont peut-être raison, Frank. Gino a monté le coup, et il s'est débarrassé de Bistolfi, du petit Canetta et du juif pour être sûr qu'ils ne parleraient pas.

— Peut-être, dit Nitti en se frictionnant le menton.

— Si c'est vrai, dit Capone, je veux sa peau. Bistolfi travaillait pour moi.

Capone fit un signe à Chaney et lui dit de donner quelques coups de fil pour retrouver Gino. On s'assit pendant que Chaney téléphonait. Il s'énerva et baissa les yeux. Au troisième appel, il eut plus de veine, et il n'arrêtait pas de répéter : « Ouais, O.K. » Il raccrocha et dit lentement à Nitti :

— Gino a quitté le Coin du Feu il y a deux heures, il a dit qu'il venait ici tout droit. Il n'est pas rentré chez lui, et on ne l'a vu nulle part. Vous voulez que j'essaye les hôpitaux ?

— Non, dit Nitti.

Capone se leva et fit un signe de tête aux deux mecs près du mur.

— N'oublie pas, Frank. Je veux sa peau.

— Il faut lui parler d'abord, dit Nitti.

— Évidemment, dit Capone. Tu lui parleras, puis, moi, je lui parlerai.

C'était mon tour.

— Alors, on peut s'en aller ?

— Vous pouvez retourner au Drake et y rester jusqu'à ce qu'on retrouve Gino, dit Nitti. Et vous quitterez la ville en vitesse si les choses ne tournent pas bien pour lui. On vous préviendra.

Groucho allait dire quelque chose, mais Harpo s'approcha vivement et lui toucha l'épaule, ce qui le fit taire. Chico posa cinq dollars sur la table, tendit la main et coupa le paquet de cartes devant Nitti. Nitti eut un rictus et le regarda d'un air qui témoignait soit d'une mauvaise digestion soit d'un respect involontaire. Nitti coupa les cartes. Chico avait un cinq de carreau, Nitti un valet de cœur. Chico sortit le premier, Chaney et Costello fermant la marche.

La porte se referma. On entendit les voix de Capone et de Nitti, sans distinguer ce qu'ils disaient.

Personne ne parla en descendant. Dans le hall, Chico, voyant la blonde, annonça qu'il rentrerait peut-être au Drake un peu plus tard. Je l'incitai fermement à faire ce que Nitti avait dit et à rentrer directement à l'hôtel.

Ça avait marché, mais pas comme je m'y attendais. Tout ce qui me restait à faire, c'était de traîner dans le coin jusqu'à ce que la bande règle son compte à Servi. Le lendemain matin, je dirais à Kleinhans que c'était Servi qui avait commis les trois meurtres. Je ne pensais pas que les flics arriveraient jusqu'à Servi les premiers. Puis j'appellerais Mayer pour lui dire que toute l'affaire était terminée.

La voiture des flics était toujours devant la porte quand on sortit. Costello nous suivit dans le vent, les mains dans les poches. Il approcha de moi son visage bleui par le froid pour que je sois le seul à l'entendre.

— Quand Frank vous donnera le signal du départ, vous aurez exactement deux heures pour vider les lieux, et ne jamais y revenir. Jamais. Compris ?

— Compris, dis-je.

J'avancai le premier vers le taxi de Narducy qui attendait au coin. La rue était pratiquement déserte. C'était un quartier plutôt industriel. Deux usines se dressaient sur le ciel, éclairées par la lune. On monta en voiture, et Narducy demanda comment ça s'était passé. Les Marx se taisaient. Je dis à Narducy que tout avait

l'air de bien se présenter.

On démarra, et il fit demi-tour pour nous ramener sur Michigan Avenue. Quelque chose brinquebalait et cognait dans la voiture. Narducy dit qu'il vérifierait plus tard, et que ce devait être le pot d'échappement.

On revint au Drake en dix minutes, et les Marx descendirent. Je leur dis bonsoir et annonçai ma visite pour le lendemain matin. Groucho se pencha à la portière et dit :

— Merci.

Pas de gag, pas de grimaces. Pas de visage grincheux. Harpo me serra la main en souriant, et Chico déclara qu'il ne savait pas quand il aurait de nouveau besoin de mon aide. Je refermai la porte, et Narducy redémarra en chantant « Lydia la femme tatouée » de sa voix de Groucho.

Je m'en tapais.

Quand il s'arrêta devant son immeuble, je le payai et notai le prix de la course plus le pourboire dans mon carnet.

Il me dit qu'il allait encore travailler quelques heures. Je traversai le trottoir pour monter chez Merle ; Narducy, lui, sortit de voiture pour vérifier son pot d'échappement.

Vingt secondes plus tard, il me rattrapait dans l'escalier.

Il avait les yeux exorbités, et il voulait dire quelque chose, mais les mots ne sortaient pas, pas même une imitation de Cary Grant. Je redescendis l'escalier avec lui et le suivis jusqu'à sa voiture.

— Ce n'était pas le pot d'échappement, dit-il enfin, haletant. C'était le coffre. Quelqu'un a forcé la serrure.

Il me montra le coffre, et je m'approchai. Il était entrouvert. Je l'ouvris tout grand, et je découvris ce qui était arrivé à Gino Servi. Quelqu'un lui avait logé une balle dans la tête, et l'avait plié pour le faire entrer dans le coffre de Narducy. Narducy ne s'avança pas pour revoir le cadavre.

— Ça va ? dit-il, comme quelqu'un qui a besoin de trouver des toilettes en vitesse.

— Non, ça ne va pas. Pas du tout.

Une balle gros calibre non seulement avait mis fin aux espérances de vie de Gino Servi, mais sans doute aussi aux chances de Chico Marx de se dédouaner. Et moi je ne pouvais plus espérer livrer le tueur à la police.

J'étais revenu cinq cases en arrière, et je ne savais pas où aller. Et j'étais crevé, crevé jusqu'à la moelle.

— Vous avez le choix entre deux choses, Raymond, dis-je, inspectant la rue pour m'assurer que personne ne venait ou ne

regardait.

Celui qui avait fait ce cadeau à Narducy connaissait sans doute nos rapports, à Narducy, Merle et moi. Tôt ou tard, il lui semblerait plus simple de se débarrasser de moi que de continuer à faire disparaître les témoins de mon chemin.

— Ou vous allez chez les flics et vous leur dites que vous avez trouvé ce monsieur dans votre coffre. Ou vous larguez le corps quelque part. Je vous conseille d'éviter les questions et de larguer le corps.

— Je n'ai jamais... commença-t-il. Je ne peux pas.

— Moi, si, dis-je. Et je peux. Remontez en voiture et indiquez-moi un endroit convenable où les flics pourront facilement retrouver notre ami.

Dix minutes plus tard, on laissa Gino assis sur un banc de Lincoln Park, les yeux fixés sur des barques immobilisées par la glace.

XI

Très tard dans la matinée, je me rasai, fis des œufs brouillés et des toasts pour Merle, et en ajoutai deux pour Narducy qui était passé un instant. Merle toussa pendant tout son petit déjeuner, et avala à contrecœur le jus d'orange que je la forçai à prendre. Narducy regardait son café ; puis il sortit un numéro du *Chicago Times*.

Une demi-boîte de Rice Krispies traînait en haut d'une étagère, et n'avait pas l'air appétissant, mais deux bananes bien mûres avaient meilleure allure. Je mangeai trois bols de céréales avec des bananes, en lisant l'article relatif à la découverte du corps de Servi dans Lincoln Park, complètement raidi par le gel. Le papier était en page quatre, sans photo. Mon récit des assassinats à la mitraillette était publié en page trois, sous la signature d'O'Brien, avec des photos de Bistolfi, de Canetta, de Morris Kelakowsky et de moi-même. Ma photo était la plus mauvaise, ce qui me sembla injuste, vu que j'étais le seul des quatre encore vivant. Ils avaient déterré une photo d'identité du temps où j'étais flic, et ils l'avaient fait venir par béliño. Elle datait d'au moins dix ans. J'avais beau ne pas me sentir en forme, je savais que j'étais beaucoup mieux que ça, à ce moment-là.

O'Brien montait en épingle ma cavale, et ajoutait pas mal de sang à mon histoire déjà sanglante. À part ça, et l'insinuation assez claire que c'était moi l'assassin, le récit me semblait plutôt juste.

— J'ai arrangé la serrure et nettoyé le coffre, marmonna Narducy.

Merle, complètement vaseuse, retourna dans sa chambre enveloppée d'un déshabillé trop large ; elle gémit.

— Toby, croassa-t-elle d'une voix deux octaves plus graves que sa voix habituelle, fais bien attention à toi.

— Eh bien, Raymond, dis-je en lavant la vaisselle, il me reste deux heures pour aller me livrer aux flics.

— Merde, dit-il, vous n'avez qu'à sauter dans un car ou un train et vous tirer d'ici en vitesse. Le journal dit qu'ils veulent vous interroger. Ils n'iront pas vous chercher jusqu'en Californie, non ?

— Je ne crois pas, mais j'ai promis à quelqu'un que je me livrerais. Je n'ai pas grand-chose à moi, à part un corps bon pour la casse, un cerveau qui fonctionne à moitié, et mon honneur. Je

ne peux compter ni sur mon corps ni sur mon cerveau, mais sur mon honneur, toujours.

Narducy haussa les épaules et engouffra les deux derniers œufs brouillés et un toast.

— Et si vous arrêtiez de manger pour m'amener au Drake, afin que j'apprenne aux Marx la mauvaise nouvelle ?

Narducy hocha la tête, mangea tout ce qu'il y avait de mangeable sur la table, mit sa veste et sa casquette, remonta ses lunettes sur son nez et déclara qu'il était prêt. J'allai voir Merle, qui dormait en émettant des sons grinçants.

Le soleil était haut dans le ciel, mais la neige ne fondait pas dans les rues. J'essayai de réfléchir, mais j'étais à court d'idées et d'astuces. Narducy me dit qu'il m'attendrait pendant que je parlerais aux Marx. Costello et Chaney étaient dans le hall du Drake, sans même faire semblant de se cacher derrière un journal.

— Marx ne part pas, dit Costello. Pas avant que Frank ait découvert ce qui est arrivé à Gino. Vous non plus, vous ne partez pas tant que Frank ne vous donnera pas le feu vert.

— Je vois qu'on a lu les journaux, dis-je.

— C'est une vanne, pour me charrier de savoir lire ? dit Costello entre ses dents.

— Non, le rassurai-je. Aujourd'hui, je ne fais pas le comique. J'ai d'autres choses à faire.

— Comme quoi ?

— Comme d'aider quelqu'un à rester en vie, dis-je en me dirigeant vers l'ascenseur.

Les Marx étaient habillés et se disputaient ; du moins, Groucho et Chico se disputaient. Harpo griffonnait sur un bloc.

— Eh bien, Peters, dit Groucho, on vous fait davantage de publicité à Chicago en un jour qu'on ne nous en a fait à tous les trois en un an.

— Dans mon métier, la publicité n'est pas signe de succès, dis-je.

Je ne m'étais pas assis, et Chico m'invita à prendre une chaise. Ce que je fis, et les trois frères me regardèrent.

— Vous avez quelque chose à dire, Peters ? dit Chico.

— Ouais. Les gars à Nitti sont en bas, et Nitti n'est pas patient. Dans une heure, il faut que je me livre à la police de Chicago pour répondre de ces meurtres, et je ne pense pas qu'ils me relâcheront avant un bon bout de temps. Je ne sais pas qui a tué ces mecs, et je ne sais pas qui a monté le coup pour escroquer Chico. Je ne suis pas plus près de la solution qu'il y a cinq jours. La seule différence,

c'est que je suis parvenu à faire tuer quatre hommes et à donner une pneumonie à une femme charmante. Ce que je vous conseille, dis-je en regardant Chico, c'est d'emprunter les 120 000 dollars à vos frères, de les donner à Nitti et de retourner en Californie.

— D'accord, dit Chico. Et après, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Les flics vont me coffrer quelques jours, et je continuerai à essayer de découvrir qui a tué ces quatre mecs. Si j'ai de la chance, je trouverai peut-être, par la même occasion, qui a essayé de vous escroquer.

— Et si vous restez, qu'est-ce qu'en dira Nitti ? demanda Groucho.

— Je ne pense pas que ça lui plaira, mais j'ai toujours eu du mal à conserver mes amis.

— Encore un mot pour vous apitoyer sur votre sort, et j'appelle Nitti pour qu'il vous déménage immédiatement, dit Groucho.

— Celui qui tire les ficelles est toujours un pas en avance sur moi, et semble lire ce que j'ai dans la tête. J'en ai pour une paye avant de lui ou leur mettre la main dessus, dis-je.

— Qui était au courant ? dit une voix.

Je ne reconnus pas celui qui parlait. Je crus d'abord que quelqu'un était entré dans la chambre, ou que c'était la radio, mais la porte était fermée, et, sur la table, le poste était froid et éteint.

— Qui savait où vous alliez ? À qui le disiez-vous ?

C'était la voix de Harpo, la première fois que je l'entendais parler depuis que je l'avais rencontré. Groucho et Chico ne semblaient pas trouver les paroles de leur frère dignes de commentaires.

— Quoi ? dis-je en le regardant.

Il s'était exprimé d'une voix douce, comme se parlant à lui-même.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un à qui vous disiez où vous étiez ? Quelqu'un qui savait toujours où vous alliez ?

— On m'a peut-être suivi, dis-je, mais le tueur m'avait devancé sur le West Side et...

C'est alors que j'eus une idée. D'abord, elle me sembla bonne, puis stupide, puis de nouveau bonne. Il n'y avait qu'une chose qui clochait, une chose qui n'avait aucun sens.

— Je peux me servir de votre téléphone pour appeler l'inter ?

— Je vous en prie, dit Chico.

Je demandai à la standardiste de m'appeler Miami, et il lui fallut environ dix minutes pour contacter mon correspondant. Quand je l'eus au bout du fil, je lui posai une question, une seule.

La réponse m'apprit qui était mon tueur.

— Eh bien ? dit Groucho. Vous ressemblez au chat qui a avalé Kitty Carlisle.

— J'ai moins d'une heure pour aller me livrer aux flics, dis-je. Je crois que vous pouvez commencer à faire vos valises et ne plus vous en faire pour les 120 000 dollars. Ou je vous appellerai, ou je repasserai vous voir.

Dans le hall, je m'arrêtai pour dire deux mots à Costello. Il dit qu'il fallait qu'il mette Nitti au courant, mais qu'il allait appeler tout de suite.

Narducy lisait un magazine policier quand je montai dans son taxi.

— Vous savez où se trouve le commissariat de Maxwell Street ? dis-je.

Il savait et on démarra en trombe.

Si j'avais eu un peu plus de temps, je serais probablement retourné chez Merle chercher mon. 38. J'y avais pensé une ou deux fois. Cela aurait changé le cours des choses, mais pas forcément en mieux.

Arrivés à la Douzième Rue, on fila vers l'est, on tourna à gauche au coin d'une vieille église et on s'arrêta devant le commissariat, un immeuble sale de trois étages en brique, qui n'aurait pas résisté cinq minutes à un bulldozer.

— Ne m'attendez pas, dis-je en réglant Narducy. Ça pourrait me prendre un bout de temps.

Il hocha la tête et démarra.

Ma montre annonçait deux heures moins deux quand je montai l'escalier branlant et poussai la porte.

XII

Ma photo avait paru en page trois du *Chicago Times*, et sans doute aussi dans le *Tribune*. Elle était aussi affichée, j'en étais sûr, au commissariat de Maxwell Street. D'accord, la photo ne me ressemblait pas, mais ils devaient quand même avoir mon signalement précis. Personne ne me sauta dessus.

À la réception, un vieux flic au visage sinistre. Il agonisait sur ses mots croisés qu'il faisait avec un crayon bien taillé, et ne leva pas les yeux quand je demandai Kleinhans. Il me montra une porte marquée « Brigade mobile ».

La salle était une ruine haute de plafond, maculée par des années d'excrétions humaines – larmes, vomi, jus de tabac. Elle puait la sueur. Il y avait quatre bureaux et une longue table dans la pièce. À la longue table, un petit mec genre agent d'assurances, si ce n'était son holster à l'épaule. Il examinait attentivement un catalogue de photos de truands en compagnie d'un jeune type en veston marron.

Le flic-assureur disait :

— En êtes-vous bien sûr, monsieur Castelli ? L'homme que vous venez d'identifier, c'est Tony Accardo. Je ne crois pas qu'il irait vous attaquer au coin d'une rue pour cinq dollars.

— Je crois que c'est lui, dit Castelli.

— Entendons-nous bien, monsieur Castelli, dit le flic-assureur, si je croyais qu'Accardo vous avait harponné, je me ferais un plaisir de l'arrêter, mais je ne crois pas que ce soit lui. Et il est de mon devoir de vous avertir qu'Accardo n'est pas un truand ordinaire, mais un vrai bandit.

— Je me trompe sans doute, dit Castelli, en examinant à nouveau la photo.

— Sans doute, dit le flic. Continuons.

Ils continuèrent à regarder des photos, et moi, je cherchai Kleinhans dans la pièce. À un bureau, un flic tapait un rapport en chantant « Shine on Harvest Moon ». Il avait les cheveux coupés en brosse ; son cou de taureau était congestionné et plein de poils drus qui frottaient contre son col de chemise. La femme assise sur la chaise, près de lui, ne chantait pas. Elle tenait son sac à deux mains, et cherchait à lire ce que tapait le flic. Elle ressemblait à un oiseau terrorisé. À un autre bureau, trois flics inspectaient le

contenu d'un dossier en rigolant d'un rire paillard. Je me sentais chez moi. Ça ressemblait à tous les commissariats et postes de police. Je n'avais pas cessé de les fréquenter depuis mes vingt ans.

Kleinhans était assis au bureau du fond. Près de lui une fenêtre, protégée par des barreaux, et si sale qu'on ne voyait pas à travers, laissait passer les courants d'air. C'était la place de choix de la pièce. Kleinhans me vit le premier. Il parlait à un petit homme mince et mal rasé, et dont le chapeau n'avait plus aucune forme. Un trou sur le bord semblait bien avoir été fait par une balle. Les mains du petit homme s'agitaient furieusement, pour expliquer, plaider, exprimer son angoisse et sa peine.

Kleinhans me sourit et je m'approchai, entendant la fin de la phrase du petit homme.

— ... mais à quoi ça pourrait me servir ce genre de truc ?

— Je ne sais pas, Sophie, dit Kleinhans. C'est une question que tu pourras poser au juge.

— Ah, sergent, dit le petit homme, les yeux pleins de larmes, vous n'allez pas m'arrêter pour deux paires de chaussures. Des chaussures de football, et toutes des pieds gauches. Merde, il fait froid en cabane, sergent, et avec mon épanchement de synovie...

— Tu as gagné, dit Kleinhans en levant la main. Ton histoire m'a brisé le cœur, Soph. Tes larmes m'ont ému. Tire-toi, et tâche de ne pas faire parler de toi pendant un bon mois.

Le petit homme en resta médusé. Sa mâchoire s'affaissa. Il nous regarda, Kleinhans et moi, mais ne bougea pas.

— Je... je... je peux partir comme ça ? dit-il. Pas de cabane ? Pas même un petit passage à tabac ?

Kleinhans secoua la tête.

— Non, Soph, tu n'es qu'un petit garçon au jour d'aujourd'hui. Cet homme est l'ennemi public numéro 1.

Il me montra du doigt, et Sophie me regarda, ahuri et respectueux.

— On le recherche pour quatre meurtres commis la semaine dernière, et il vient se livrer. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est bien, dit le petit homme, ôtant son chapeau informe, et le tripotant avant de le remettre sur la tête.

— Bon, dit Kleinhans, je n'ai pas le temps d'enregistrer ton arrestation, Soph, alors file. Ne me remercie pas, file, c'est tout, et n'oublie pas que tu me dois une fleur.

Un sourire crispa le visage de Sophie qui se leva précipitamment et franchit la porte. Il faillit se cogner contre la femme qui serra son sac encore plus fort tandis qu'il se ruait

dehors.

— Asseyez-vous, Peters, dit Kleinhans. Vous voulez un café ?

Non seulement on ne voyait pas à travers les vitres, mais le courant d'air tombait juste sur le bureau. La seule concession que Kleinhans faisait au froid, c'était un pull marron passé par-dessus sa chemise. Le pull avait un petit trou au bras droit.

— Pas de café, dis-je.

— Eh bien, dit-il en s'étirant et en croisant les mains derrière sa nuque, vous avez décidé de faire de moi un héros en venant vous rendre. J'apprécie. Je vais me donner congé pour la journée.

— Je n'ai pas déjeuné, dis-je. Vous savez où on pourrait manger un sandwich et bavarder un peu ?

— D'accord, dit-il en se levant et en enfilant son pardessus. Je vais vous faire connaître les meilleurs hot-dogs du monde.

Kleinhans dit à l'un des trois flics rigolards de prendre ses communications pendant qu'il déjeunait. Le flic opina du chef et retourna à ses dossiers.

Un flic en uniforme arrêta Kleinhans quand on arriva à la porte. Il voulait savoir où il pouvait caser quelqu'un ou quelque chose du nom de Varese. Kleinhans l'adressa à l'inspecteur qui chantait « Shine on the Harvest Moon ».

Dans la rue, le soleil brillait et le vent s'était calmé. La température était remontée jusqu'aux environs de zéro. J'étais à Chicago depuis moins d'une semaine, mais cette journée me paraissait délicieuse. Les mains dans les poches, Kleinhans tourna à droite dans Maxwell Street et regarda droit devant lui. Une voiture de police s'arrêta et Kleinhans salua de la tête les deux hommes qui en descendirent.

— Vous êtes déjà venu à Maxwell Street ? dit Kleinhans.

— Non, dis-je. C'est à voir ?

Il haussa les épaules. Cinquante mètres plus loin, la rue était encombrée de voitures à bras, certaines longues comme deux Chevrolet, certaines recouvertes de bâches, mais la plupart découvertes. Hommes, femmes et enfants se faisaient l'article entre eux et essayaient de convaincre les passants emmitouflés. Les voitures à bras s'alignaient de chaque côté de la rue, ne permettant plus le passage que d'une voiture à la fois. Le long de chaque trottoir, il y avait des boutiques et des magasins, avec d'autres hommes, femmes et enfants qui racolaient le passant, sautillant d'un pied sur l'autre pour se réchauffer en parlant à un client éventuel, ou, s'ils l'avaient perdu, en attaquaient un autre.

Des pancartes partout – écrites à la main, sur de pauvres bouts

de carton, certaines avec des dessins, certaines en yiddish. L'orthographe était terrible, mais les affaires étaient sensationnelles : flèches légèrement tordues, valises tachées, chaussettes – dépareillées ou pas –, cordes, tournevis aux manches fondus dans un incendie, oreillers de l'armée, complets – « en parfait état ».

— Tout le monde liquide ? dis-je.

— Non, dit Kleinhans, c'est un jour creux. Vous devriez venir un dimanche.

Une odeur d'oignon frit semblait se dégager de tous les objets à vendre – odeur douceâtre au bord de l'écœurant. Un gosse d'une douzaine d'années, et qui aurait dû être à l'école, m'attrapa par le bras et me cria en pleine figure :

— Cravates ! Cravates ! La vôtre est pleine de taches. Regardez mes cravates !

Il en tenait une poignée qu'on aurait dit volées à des clowns pendant l'entracte.

— Désolé, dis-je.

Le même allait repasser à l'attaque, mais il vit Kleinhans et le reconnut. Il se rabattit sur un autre client.

Puis Kleinhans me saisit le bras, sourit, et me montra l'autre trottoir. On passa entre deux voitures à bras et devant une Buick grise qui avançait au pas. Je me demandai ce qui se passerait si une voiture arrivait dans l'autre sens.

La petite voiture arrêtée au milieu de la rue avait la forme d'un cube blanc, avec un hot-dog peint sur le côté. La peinture s'écaillait, et le bleu perçait sous le rouge de la saucisse.

— Tony sera célèbre un jour, dit Kleinhans en commandant deux hot-dogs.

Tony était un petit homme rond au visage basané, il portait un tablier et avait un air très professionnel.

— Du ketchup à la place de la moutarde, dis-je. Et pas de poivrons.

Tony hocha la tête avec fatuité.

Kleinhans me tendit un hot-dog enveloppé dans une serviette en papier, et donna à Tony deux pièces de vingt-cinq cents.

— C'est moi qui invite, dit-il.

Une rafale de vent se leva, et, de son hot-dog, Kleinhans montra une porte. Il avait déjà avalé en une bouchée le tiers de son sandwich.

Sous la porte, j'avalai une bouchée aussi, et il me fallut bien reconnaître qu'en fait de hot-dog, c'était fameux.

— Vous voulez parler affaires ? demandai-je, la bouche pleine de saucisse et d'oignons.

Il y avait des graines de pavot sur le pain tiède et tendre. Kleinhans mangeait à pleines dents et un bout d'oignon couvert de moutarde tomba par terre au moment où il hocha la tête pour me dire qu'il était d'accord.

— Je crois savoir qui a tué Servi et les autres, dis-je.

Il fit un signe de tête et continua de manger.

— Du moins, poursuivis-je, je sais qui a tué Servi, et j'ai une idée assez précise pour les autres.

— Qui ? dit-il, avalant la dernière bouchée de son hot-dog. Je crois que je vais en manger un autre. Vous aussi ?

— Je n'ai pas fini le premier, dis-je, mais c'est le meilleur hot-dog de ma vie. Vous ne voulez pas savoir qui est le tueur ?

— J'ai dit « Qui ? » non ? dit-il en s'essuyant les doigts avec sa serviette en papier qu'il jeta sur le trottoir et qui finit sa course sur une Mexicaine qui passait.

— Vous, dis-je, m'arrêtant un instant sur le chemin de l'indigestion.

Kleinhans me regarda et secoua la tête.

— Je suis sérieux. C'est Harpo Marx qui m'a mis sur la voie. J'aurais dû y penser, mais je repoussais inconsciemment l'idée. Trop de coïncidences. Puis je me suis demandé si c'étaient bien des coïncidences.

— Je ne pige pas, dit Kleinhans.

— Quand vous m'avez rencontré à la gare, le premier soir, expliquai-je, vous m'avez dit que votre chef vous avait envoyé pour travailler avec moi. Je me suis dit que votre patron avait dû recevoir un coup de fil de la police de Miami, sans doute donné par un certain Simmons, un flic du coin super-conscientieux. Sinon, qui aurait pu appeler votre chef ? J'ai appelé Simmons ce matin. Il n'a prévenu personne à Chicago pour annoncer mon arrivée. Il a fait une petite enquête autour de lui, et aucun de ses hommes n'a téléphoné non plus. À mon idée, Bistolfi a dû appeler quelqu'un à Chicago, sans doute Servi, pour dire que j'arrivais. Puis Servi vous a contacté et vous a dit de ne pas me perdre de vue. Je continue, ou vous voulez me donner un coup de main ?

Kleinhans continuait de sourire.

— Continuez, dit-il.

— Ce matin, j'ai parlé à un des gars de Nitti, et je lui ai demandé s'il connaissait un flic du nom de Kleinhans. Il n'a pas répondu. Rien. À mon idée, vous étiez dans le coup avec Servi,

travaillant pour lui, le protégeant. Puis, il a eu l'idée de refaire Nitti et la bande d'un bon paquet et de vous mettre dans la combine. Il avait besoin de vous pour éviter une enquête. Si Nitti flairait quelque chose, Servi proposerait que vous vous en occupiez. Comme vous étiez dans le coup, vous n'auriez rien trouvé, ou alors, un bouc émissaire. Tout allait comme sur des roulettes. Morris a gagné un paquet.

— Gagné et perdu, corrigea Kleinhans. Il a joué en cinq endroits différents sous le nom de Chico Marx. Il a perdu cent vingt briques, et en a presque gagné cent. Il a emporté cent briques en liquide dans les endroits où il avait gagné, et laissé des ardoises pour cent vingt briques dans ceux où il avait perdu.

— Merci, dis-je.

— Merde, il faut parfois prendre des risques pour se faire un peu de fric.

— Bistolfi a compris ce qui se passait et a demandé une part du gâteau ? dis-je au pifomètre.

Kleinhans hocha la tête.

— Mais il n'y avait pas encore assez de fric pour qu'un partage soit rentable, dit-il. Et Bistolfi avait des liens avec Capone. Le jeu n'en valait pas la chandelle.

— Alors, vous l'avez abattu dans ma chambre.

Kleinhans opina du chef.

— Nous pensions qu'un maccab vous renverrait dans votre Californie natale.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas transformé en écumoire, tout simplement ? dis-je.

— Outre le fait que je vous aime bien, dit-il, en faisant un petit bonjour à deux vieillards qui passaient, ça n'aurait pas servi à grand-chose. Celui qui vous paye pouvait aussi bien en payer un autre, qui aurait pu être encore plus astucieux que vous. Non. Servi a pensé que le mieux, c'était de nous débarrasser de tous ceux qui pouvaient vous conduire jusqu'à nous.

— Ça se défend, acquiesçai-je.

— Mais j'ai quand même failli faire une gaffe avec vous, dit-il en se mouchant. Je vous ai envoyé chez Canetta dans West Side, et il s'en est fallu d'un cheveu que vous n'arriviez avant moi. Après avoir parlé au téléphone, on m'a appelé pour identifier un type. Il a vraiment fallu que je me magne le train pour être là-bas avant vous. On est arrivés dans un mouchoir.

— Et vous m'avez tiré dessus.

Il éclata de rire.

— Si j'avais voulu vous toucher, j'aurais tiré quand vous avez franchi la porte. Mais nous voulions vous garder en vie, dans la mesure du possible. On voulait juste vous avoir comme suspect.

— Canetta a essayé de me dire que c'était vous qui l'aviez descendu. Il a dit « flic ». En fait il essayait de me dire qu'un flic ou des flics lui avaient tiré dessus. Et moi j'ai cru qu'il voulait me dire d'appeler les flics.

— Vous voyez ce que je veux dire quand je parle d'un privé encore plus astucieux ? dit Kleinhans.

— Ouais, je n'ai pas été très malin à propos de Servi, dis-je. Je vous avais annoncé qu'un rendez-vous était arrangé entre Servi et Marx. Vous saviez que Servi ne pouvait pas s'en sortir en bluffant. Si Servi tombait, vous tombiez aussi ; alors, vous avez attendu Servi au New Michigan...

— Non, dit-il. Je suis allé le prendre au Coin du Feu, et je l'ai conduit au New Michigan. Je me suis arrêté derrière votre taxi. Le gosse n'était pas dedans. J'ai eu Servi entre les deux yeux ; j'ai forcé le coffre du taxi et je l'ai jeté dedans.

On se tut pendant une bonne minute. Il semblait que tout avait été dit.

— Vous savez à quoi ça ressemble, la maison d'un flic, à Chicago ? dit-il.

— Vous ne voulez pas que je vous plaigne, non, Kleinhans ?

— Merde, non, dit-il. Mais je vous explique. Vous savez ce que c'est que d'avoir un frère plein aux as dans les affaires, pendant que vous n'avez pas de quoi payer le laitier ? Et de vous voir offrir un petit boulot minable par votre propre frère ? Il m'est arrivé d'avoir du sang sur mon complet, et d'être obligé de le gratter au couteau et de le laver à l'eau froide parce que je n'avais pas de quoi payer le teinturier. J'ai quatre gosses. Un qui est à l'université. Un autre qui est sourd. Vous savez ce que ça coûte ?

— Assez pour tuer quatre personnes ?

— Ce n'étaient pas des hommes, Peters. C'étaient des ordures. Bistolfi était un petit tueur à gages minable. Servi avait les mains pleines de sang. Canetta était un deuxième couteau qui faisait les poches. Quand Bistolfi nous a dit que vous étiez dans le train, j'ai appelé Canetta à Jacksonville, où il travaillait pour Servi. Il voulait vous refroidir avec une lame.

Je me souvins que j'avais dormi à côté de Canetta dans le train. Et maintenant, j'apprenais qu'il avait l'intention de planter un couteau dans mon unique complet.

— Et Morris Kelakowsky ? dis-je. C'était un tueur, lui aussi ?

Kleinhans haussa les épaules.

— Il savait où il mettait les pieds.

— J'en doute, dis-je.

— Moi, j'ai deux questions à vous poser, Peters. Qu'est-ce que vous êtes allé foutre chez le maire, nom de Dieu ?

— Ce qu'un privé plus malin n'aurait pas fait. Je voulais faire pression sur la mairie en leur laissant miroiter des promesses d'Hollywood. Je me disais qu'un mot de leur part me permettrait de me débarrasser de vous et de tous les flics de Chicago pendant que je sauverais Chico. C'était idiot. Mais ce n'est quand même pas la chose la plus idiote que j'aie faite de ma vie. Mon ex-femme pense que j'agis ainsi parce que j'aime vivre dangereusement. Que ça me donne l'impression de me sentir vivre. C'est pour ça qu'elle m'a plaqué. Enfin, une des raisons.

— Peut-être qu'elle a raison, suggéra Kleinhans. Regardez un peu ce que vous venez de faire. Vous êtes venu tout droit me trouver. Vous auriez pu aller au commissariat du coin, ou voir un des types qui ont tiré les ficelles pour vous donner du temps hier.

— J'aime mieux penser qu'elle a raison que d'admettre que je suis idiot.

— J'ai dit que j'avais deux questions, dit Kleinhans en regardant dans la rue. Vous voulez la deuxième ?

— Tirez, dis-je.

Ce qu'il fit.

La balle arracha ma dernière bouchée de hot-dog et m'atteignit au flanc. Ça ne fit pas trop de bruit. Quelques personnes se tournèrent de notre côté, mais Kleinhans tendit le bras et me soutint comme un vieux copain. J'étais en train de regarder un hot-dog ensanglanté et un trou sombre et humide dans mon veston.

— Il y a des gens qui deviennent trop malins, Toby, murmura-t-il. J'ai connu un gars qui avait tué son frère d'une balle dans l'œil pendant son sommeil. Avec un petit calibre. Puis il lui avait fermé les yeux et dit qu'il était mort en dormant. Le médecin légiste faillit ne pas lui ouvrir les yeux. La journée avait été rude, et il était prêt à accepter le diagnostic du médecin de famille : crise cardiaque. J'ai découvert les trous en regardant.

— Très intéressant, dis-je, luttant contre la nausée.

— Une autre fois, dit-il doucement, je suis allé à un enterrement. Suicide. Quelque chose à voir avec les frères Genna quand j'étais encore un flic en uniforme. Balle dans la tête. Mais vous savez ce qui était curieux ? Le cadavre portait des gants. Je

les lui ôtai et découvris que les mains étaient transpercées par la balle. Il s'était protégé la tête avec ses mains quand on lui avait tiré dessus. Le « on », c'était sa femme. Vous voyez où je veux en venir, Peters ?

— Ouais, haletai-je. Ne compliquez pas.

— D'accord, dit-il en me tapotant l'épaule.

Je sentais le canon de son pistolet, qui s'enfonçait dans mes côtes à mesure qu'il me serrait de plus près et qu'il m'éloignait de la rue.

Je lui écrasai le hot-dog sanglant en pleine figure, je me laissai tomber à la renverse sur le trottoir, renversant deux jeunes ivrognes, et je roulai sous une voiture à bras. Je m'écorchai la figure contre la chaussée, et ma main toucha quelque chose de mou. Je continuai à rouler dans la rue.

Kleinhans s'était retourné sous le porche. Il leva son pistolet. Un vendeur de chaussures dans une petite voiture vit l'arme, grommela « merde ! » et repoussa sa grosse dame de cliente. J'étais à genoux, le dos contre une Dodge bloquée dans la circulation. Une femme se mit à hurler. Quelqu'un cria quelque chose en une langue que je n'avais jamais entendue auparavant.

— Vous n'auriez pas dû faire ça ! cria Kleinhans.

Sa seconde balle m'aurait atteint en pleine poitrine si le mec de la Dodge n'avait pas paniqué en voyant Kleinhans. Il fit une embardée en avant et m'envoya valser à trois mètres.

Je me remis debout et regardai derrière moi. Tout le monde courait et se bousculait pour se mettre à l'abri. Il aurait pu toucher quelqu'un. J'avais l'impression qu'il s'en foutait, mais j'avais aussi l'impression qu'il n'avait pas envie d'avoir à s'expliquer après.

J'avais le côté en feu, mais je savais qu'il me restait assez d'énergie pour courir. Je savais aussi, depuis notre poursuite dans West Side, que je courais légèrement plus vite que Kleinhans. Je savais que je n'étais pas plus rapide que ses balles, mais je trouverais peut-être un endroit pour me planquer, ou un flic à qui me rendre avant d'être descendu.

Je me cognai dans une voiture de maïs et m'écrasai contre un panneau indiquant que j'étais au coin de Maxwell et Halsted. En me voyant tituber sur le trottoir, les gens s'écartaient devant moi comme les flots de la mer Rouge. Ils s'écartèrent encore plus quand ils virent Kleinhans qui me poursuivait, pistolet au poing. Il y avait un volailler devant sa boutique, qui devait être sourd et aveugle. Il me saisit par le bras et me marmonna quelque chose où il était question de deux poulets pour le prix d'un seul, et il me fourra sous le nez deux bestioles vivantes. Je me dégageai, mais

j'avais perdu un peu de terrain. Et je perdais du sang, aussi.

Par-dessus mon épaule, je vis Kleinhans écarter l'aveugle aux poulets. Je bousculai une gitane, et tombai sur le cul dans une boutique, espérant avoir semé Kleinhans. Du sol, je voyais des crucifix et des madones en plâtre, avec de souriants enfants Jésus dans les bras. Je rampai vers le mur, cherchant un coin sombre ou un abri. Ma tête heurta les pieds d'un grand Jésus pendu à la cloison.

Il y avait un lourd comptoir sur ma droite. Je détalai derrière comme un hanneton sans ailes juste au moment où la porte s'ouvrait et se refermait. J'entendais la respiration oppressée de Kleinhans et je voyais son corps déformé par la vitre du comptoir.

— Tu as laissé des traces de sang derrière toi, Toby, dit-il tout haut.

Je savais que les traces menaient au comptoir et à moi. Mais je n'avais ni la force ni la place de courir. Je me mis à genoux, essayant de retenir mon souffle, au moment où il vint se planter devant le comptoir. Son prochain geste serait de se pencher et de me loger une balle dans la tête. Ma main toucha quelque chose de lisse et cireux. Je me retournai et vis un grand cierge d'un mètre à l'effigie de Notre-Dame de Guadalupe. Il y en avait quatre identiques l'un à côté de l'autre. Kleinhans s'appuya sur le comptoir pour garder son équilibre, et je me levai, un cierge dans chaque main, et je frappai de toutes mes forces sur sa tête baissée. Une balle fracassa le comptoir. La tête de cire vola à travers la pièce, et Kleinhans, sonné, s'écrasa contre un étalage.

Ce qu'il m'aurait fallu, c'est assez de forces pour le frapper avec un objet dur qui l'aurait assommé. Je lui jetai le reste de mon cierge à la figure, mais je le manquai. Il s'était relevé sur un genou quand la porte s'ouvrit. Kleinhans se retourna, pistolet levé, mais Costello était prêt. Sans sortir la main de sa poche, il tira trois balles sur le flic.

— Où étiez-vous donc, nom de Dieu ? dis-je, le regardant d'un œil vitreux.

— Vous aviez dit Maxwell Street, déclara Costello. Vous n'aviez pas dit où dans Maxwell Street.

— Épouvantable, dis-je.

— Ouais, dit-il, repartant tout droit vers la porte.

Il n'eut même pas besoin d'agiter son bras en écharpe en fendant la foule. Personne ne tenta de l'arrêter.

Kleinhans était étalé, un genou en l'air, inspectant de ses yeux morts et stupéfaits une tache de sang sur le plancher. Les gens s'attroupaient à la porte, pressaient leur visage contre la vitrine.

Quelques centaines d'yeux me regardaient, embuant la vitre. Je devenais de plus en plus petit, je me transformais en une puce savante dans une bouteille, et tout le monde me regardait. Je n'avais pas de numéro à leur faire. La porte était ouverte, mais personne n'entra.

Je crois me souvenir qu'un flic en uniforme repoussa la porte en braquant son pistolet sur moi. Je crois me souvenir d'un badaud qui s'approcha de moi en parlant du prochain match de basket.

— On va être obligés de jouer sur du plancher, grogna le mec en me disant de m'asseoir.

— Je ne peux pas m'asseoir, dis-je. J'ai une balle dans le corps.

— Je ne sais pas si on pourra jouer sur du plancher, dit le mec.

— Ne vous en faites pas, dis-je. Ça ira.

FIN

¹ Louis B. Mayer est le patron de la M.G.M. (*N.d.T.*)